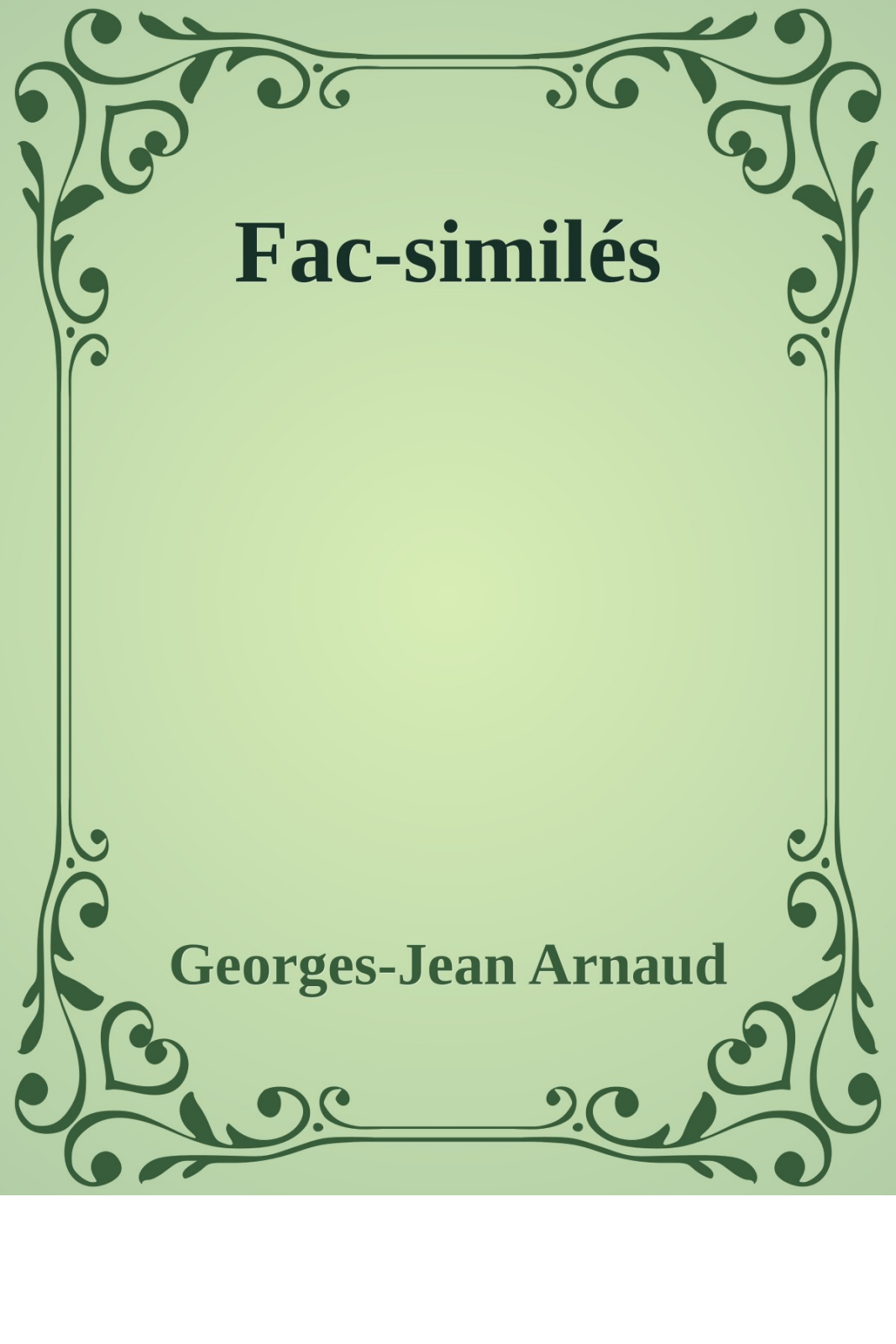


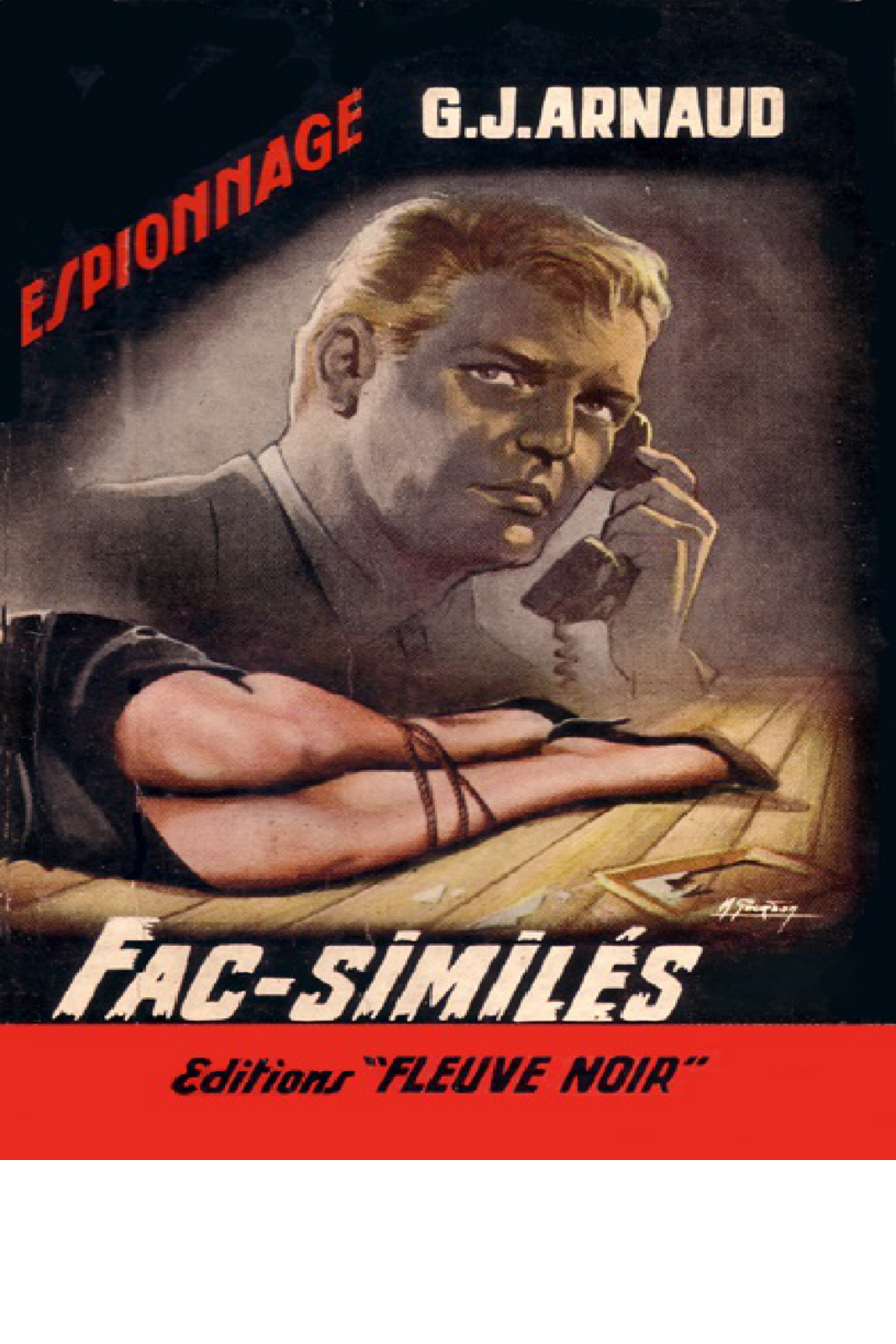
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Fac-similés

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD

FAC-SIMILÉS

Editions "FLEUVE NOIR"

G. J. ARNAUD

FAC-SIMILÉS

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS – XIII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris L'U.R.S.S. Et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

La petite femme blonde ne savait que faire de ses mains. Pendant qu'elle répondait aux questions de Serge Kovask, elle avait lissé le tissu de sa robe sur ses cuisses, puis avait soudain rougi d'attirer ainsi le regard de cet inconnu sur ses formes. Maintenant elle triturerait un petit mouchoir violet.

Carola Ford avait une trentaine d'années, le visage assez banal, mais un corps excessivement potelé qui semblait vouloir faire craquer la robe noire qui le dissimulait. Elle avait certainement emprunté ou acheté à la hâte ce vêtement trop étroit, qui moulait ses seins et ses hanches de façon outrageusement provocante pour une veuve.

Son mari, le premier maître Thomas Ford, spécialiste météo, avait été trouvé mort dans un marais, non loin de Cocoa-Beach alias Missile Town, où habitaient les quelque dix-huit mille membres civils et militaires du personnel de Cap-Canaveral. Le marin avait reçu deux balles de .22 dans la nuque.

— J'ai déjà dit tout cela à la police locale, fit-elle avec lassitude.

Le lieutenant de vaisseau ne l'agaçait pas, il était très aimable, mais elle avait l'impression de ne savoir que des choses peu intéressantes.

— Le lieutenant de police Cramer m'a communiqué ses rapports de police, répondit l'officier de la Navy. Ils remontent à quatre jours, et j'avais espéré que d'autres détails vous seraient revenus.

Par chance le lieutenant Cramer, de la police locale, avait effectué un stage à la *National Policy Academy*. Son enquête était un modèle du genre, et il n'avait négligé aucun détail.

— Pourquoi l'O.N.I. s'intéresse-t-elle donc à la mort de mon mari ? soupira la jeune veuve.

— Parce qu'il était détaché à Cap-Canaveral. Et puis nous ne laissons pas impunément assassiner nos collègues, dit Kovask sans grande conviction.

En fait, personne n'attendait grand-chose de cette affaire. Ford n'était qu'un spécialiste météo sans grande envergure, prêt à l'Armée de l'Air par la Navy. Dans cette spécialité les secrets n'existaient pratiquement pas. L'O.N.I. était plutôt ennuyée de cette histoire. C'était la première affaire de Kovask après un détachement à la C.I.A. ...

— Aviez-vous l'impression qu'il vous trompait ?

— Je ne sais pas. C'est possible ... Il aimait boire un verre dans les

bars de la région. Son horaire n'était pas très régulier.

— Un endroit particulier ?

— Plusieurs ... Le *Cocktail Lounge* du Starlite Motel, peut-être. On dit que les barmaids y sont jolies.

Elle prit un paquet de cigarettes, le lui tendit. Ils fumèrent en silence pendant quelques secondes. À la fin elle parut gênée.

— Voulez-vous un verre ?

— Merci. Quels sont vos projets dans l'immédiat ?

— On me conseille d'aller à Charleston. Mon mari a été détaché de là-bas. Il paraît que je pourrais faire activer la liquidation de ma pension de réversion. Mais j'ai le droit d'habiter ce pavillon pendant six mois encore.

— Et puis ? insista Kovask.

Surprise elle l'examina. Lui ne put rien lire dans ses yeux au bleu assez flou.

— Que comptez-vous faire plus tard ? Vous remarier ?

Choquée ou faisant semblant de l'être, elle pinça sa bouche charnue mais comiquement petite. Cela lui donnait l'air sournois et elle devait être calculatrice.

— Mon mari vient à peine d'être enterré, murmura-t-elle.

— Oui, mais vous êtes jeune et jolie.

Elle se détendit, pencha la tête et lui adressa un regard en coin.

— La Navy s'intéresse-t-elle à la vie sentimentale des épouses de ses marins ?

Le sourire de Kovask la dérouta. Quant à lui, cette affaire le laissait froid. Il espérait que le lieutenant de police Cramer, breveté N.P.A., arriverait rapidement à un résultat rassurant pour tous.

— Vous êtes originaire du Nord ?

— Du Maine. Mon mari également.

— De la famille encore ?

— De son côté oui. Moi, une sœur sur la côte Ouest. Il y a des années que je ne l'ai pas vue.

Comme il cherchait un cendrier des yeux, elle se leva pour en prendre un sur un meuble en faux style colonial. Sans aucune hypocrisie il regarda ses fesses rebondies et ses jambes que la robe courte découvrait haut. Elle rougit un peu et revint s'asseoir, le souffle plus rapide. Alors, elle sembla angoissée à l'idée que la jupe remontait largement sur ses genoux. Kovask ne fit rien pour la mettre à son aise. Il espérait vaguement provoquer une crise.

— À quoi s'intéressait votre mari ? Je veux dire, quand il était ici ?

Elle eut un mouvement du menton pour le poste de télévision.

— Il aimait bien les programmes sportifs et les jeux. Il lisait aussi beaucoup.

Kovask se leva pour regarder de près les titres sur deux étagères. Il

fut surpris d'y trouver des ouvrages sur la météorologie. Et ils n'étaient pas là pour la parade. Chacun d'eux avait souvent été consulté.

— Son travail le passionnait, souffla la jeune femme dans son dos.

Le lieutenant de vaisseau avait eu en main le dossier du mort. Les notes du premier maître avaient toujours été moyennes, et si l'homme donnait satisfaction dans son travail, il ne se signalait nullement comme un des futurs promoteurs de cette science. Il constata que tous ces ouvrages étaient récents et traitaient des satellites météo, genre Tiros, des moyens modernes de transmission concernant les renseignements et les documents météo, et découvrit une brochure sur les émetteurs-récepteurs de fac-similés. Une autre sur les différentes possibilités de traduction en impulsion électrique et les codes électroniques. Il resta quelque peu perplexe devant la complexité de ce dernier ouvrage.

— Voulez-vous voir son bureau ?

C'était une toute petite pièce, et ils eurent beaucoup de mal à s'y faufiler. À plusieurs reprises leurs corps se frôlèrent mais Kovask y fit d'autant moins attention que l'abondance des cartes météo de la Floride et du golfe du Mexique était extraordinaire. Il y en avait partout. Il en prit une qui traînait sur le petit bureau. Le papier était spécial, semblable à celui des bélinographes. Les cartes avaient la dimension réglementaire. Certaines étaient vierges de tout renseignement, mais la plupart étaient surchargées de lignes d'isobares, d'isallobares, d'isothermes, de dépressions, d'isanémones.

Tous ces renseignements provenaient du Cap Canaveral. Ils n'avaient aucun caractère confidentiel, la station diffusant largement ses informations en code international, pour tout le sud-est atlantique.

Pourtant il éprouva une certaine stupeur.

Chaque carte portait en en-tête l'indication : *National Aeronautics and Spacial Administration*, au-dessous *Patrick Air Force Base* et, enfin, *Meteorology Board*. Toutes, sauf une demi-douzaine qu'il découvrit dans le tas. Pourtant elles étaient dressées sur le même papier et comportaient le tracé très fin de la Floride, des îles Bahamas, et d'une partie des Antilles.

— Il revenait toujours avec un tas de cartes, expliqua Carola. Je me demande quel plaisir il y trouvait, car ce sont toujours les mêmes signes.

Kovask choisit une carte à en-tête et une autre sans. Sous le regard indifférent de la jeune femme il ouvrit les tiroirs mais ne trouva rien d'intéressant.

— Votre mari a certainement été tué au retour de son travail, entre minuit et deux heures du matin.

— Le flic dit la même chose, répondit-elle. Je dormais. Ce n'est que

le matin que je me suis rendu compte qu'il n'était pas dans son lit.

— Il ne vous réveillait jamais ?

— En principe non. Sauf quand il était tellement noir qu'il cognait partout.

Une autre question monta aux lèvres de Kovask.

— Vous disposiez de beaucoup d'argent ?

— Il me donnait toute sa solde.

— Et lui ?

— Il se contentait du revenu de quelques bons du Trésor.

— Vous les avez retrouvés ?

Cette question parut la prendre au dépourvu :

— Je n'ai pas encore cherché. Peut-être sont-ils dans le compartiment de sa banque.

Kovask dressa l'oreille :

— Quel établissement ?

— La *Florida Investment* à Orlando. J'ai une procuration me donnant accès à sa case.

Une sonnerie l'interrompit.

— Un instant je vous prie.

Kovask sortit du bureau sur ses talons. Il désirait voir le genre de visite que la jeune femme pouvait recevoir. Depuis le living il embrassait le vestibule et la porte d'entrée. Un homme de petite taille, aux cheveux sombres, s'encadra dans la porte ouverte.

— Mrs Ford ? Je représente la *South States Insurances* et ...

À ce moment-là, il aperçut Serge Kovask et son visage chafouin exprima un certain désarroi.

— Je vois que vous êtes occupée et ...

— Nous sommes déjà pourvus pour un certain nombre de dommages. Il est inutile de revenir.

L'autre recula dans l'entrée, disparut à la vue du lieutenant de vaisseau mais continua de parler à voix basse. Carola referma lentement la porte, s'efforçant de faire comprendre à l'importun qu'il perdait son temps.

Quand il se décida à partir, elle claqua la porte et soupira.

— Vous pensez ! Il me dit qu'il avait rencontré mon mari et que Thomas avait été intéressé par ses propositions.

— Il vous a donné son nom ? demanda Kovask en allant jeter un coup d'œil au travers des persiennes.

L'agent d'assurance s'installait à bord d'une Chevrolet datant de quelques années, couleur vert acide. Il parut démarrer avec une certaine précipitation.

— Première fois que vous voyez ce type ?

— Il en vient tellement ... Je crois qu'il n'avait jamais mis les pieds ici. Mon mari a dû le rencontrer dans un bar. Il a quand même du

culot. Il avait compté m'emboîter en me parlant de mon mari.

Kovask fit quelques pas vers la porte.

— Je vais m'en aller. Mais je ne quitte pas la région. J'ai retenu un bungalow au Starlite Motel, précisément. Si jamais vous aviez un détail qui vous ait échappé ...

Il eut l'impression qu'elle prolongeait plus qu'il n'aurait fallu le contact de leurs mains. Au-dehors un vent aigrelet soufflait de l'océan. Il soulevait le sable et la poussière des larges avenues de l'immense lotissement. Les bungalows à toit plat et à un seul étage s'étendaient à perte de vue.

Au volant de sa Jaguar personnelle il se dirigea vers le shopping-center de Cocoa-Beach, abandonna sa voiture dans un parking et continua à pied. Il finit par découvrir les bureaux d'une compagnie d'assurance, la *Universal C.I.* Une blonde sophistiquée l'accueillit au comptoir des renseignements.

— Simplement une indication. Un type est venu me proposer une assurance sur la vie à des conditions si avantageuses qu'elles me paraissent suspectes. Il se dit agent de la *South States Insurances*. Connaissez un truc comme ça ?

La blonde appuya sur le bouton de son interphone, répéta ce que Kovask avait dit. Son visage changea d'expression quand une voix nasilla avec une certaine véhémence.

Elle leva ensuite vers lui un visage apitoyé.

— Vous aviez raison, monsieur. Cette compagnie n'existe pas et cet individu est un escroc. Mais avez-vous consulté nos conditions ? Nous ne sommes pas des escrocs, mais elles sont les plus avantageuses du moment ...

Le siège de la police locale n'était pas très éloigné et il continua à pied. Le lieutenant Cramer était provisoirement absent, mais devait revenir d'un moment à l'autre. Le marin le rencontra dans le hall d'entrée. Cramer était une sorte de colosse aux petits yeux faussement endormis.

— Rien de bien nouveau. Mes hommes font toujours la tournée des bistrots et dès motels du coin, mais ne trouvent rien de particulier sur lui. On le connaît dans pas mal d'endroits, mais c'était un type sans histoires. Il buvait un coup, discutait avec les clients, baratinait les serveuses. Plusieurs sont sorties avec lui. Il se contentait de les entraîner vers un autre motel pour quelques heures. Un chaud lapin, quoi ! Il est possible que le régulier d'une de ces filles ait pris la mouche. On vérifie un peu tout ça.

— Des amis masculins ?

— Un peu dans chaque bar. Il arrivait toujours seul et ne repartait qu'en compagnie d'une fille, mais jamais avec un copain.

Cramer s'arrêta devant la bonbonne d'eau glacée et se servit un verre.

— Cette poussière nous aura jusqu'au dernier. Vous êtes allé voir Mrs Ford ?

— J'en sors. Rien de son côté ?

— Difficile à dire. On se demande si l'occasion aidant elle ne donnait pas quelques coups de canif dans le contrat de mariage. Pas d'affirmations, mais, d'après les voisines, c'est un livreur qui se serait attardé plus que de raison, un représentant qu'on aurait vu revenir trois ou quatre fois. Ford était souvent absent.

Si Thomas Ford s'était livré à quelque activité répréhensible, il avait agi avec beaucoup d'habileté en prenant l'habitude de fréquenter une foule d'endroits. Impossible de recouper de façon précise son emploi du temps.

Il prit congé du policier et regagna sa voiture. Il avait hâte de se retrouver au motel pour téléphoner à Washington. Il ne s'arrêta au bureau que pour prendre sa valise et la clé du N° 17. Une demi-heure plus tard, il obtenait le *Department of the Navy*, et la voix tranquille du Commodore Gary Rice commença de couler dans l'écouteur.

— Écoutez bien. Thomas Ford est originaire de Jonesport dans le Maine. Famille modeste. Son père, ancien docker, fut secrétaire du syndicat local. En 1924, grâce à son action personnelle, cette section adhéra à la *Trade Union Unity League*. Déjà entendu parler ? Vous étiez jeune à l'époque.

— Cette fédération était nettement politisée, je crois ?

— Et comment ! Tous les communistes chassés de l'A.F.L. s'étaient regroupés là-dedans. Maintenant le vieux William Ford est rangé des voitures, mais il passe pour avoir des idées très avancées. Le fils n'a jamais été suspecté de faire de la politique, mais enfin le renseignement est intéressant. Quoi de nouveau à *Missile Town* ?

Kovask fit un résumé de sa visite à la jeune femme.

— Personnellement je ne crois pas à une histoire trouble. Quels secrets pouvait détenir Ford ? À moins que ce soit le fait qu'il travaille à Cap. Cependant il n'approchait jamais des fusées et de la zone top secret. Il faudra quand même que j'aille faire un tour là-bas. Faites-moi parvenir un laissez-passer en règle pour pénétrer chez les hommes volants. Ils ont décroché la médaille de la N.A.S.A., mais la Navy reste suspecte à leurs yeux.

Le Commodore Rice émit un ricanement entendu.

— Autre chose, Kovask. On vient de m'annoncer que la C.I.A. est sur l'affaire, et non le service de l'Air Force. Ils ont priorité à Cap-Canaveral. Vous aurez certainement affaire à un certain Harry Sunn. Un coriace. Il doit être au courant en ce qui concerne le père de Ford. Il va à coup sûr s'emballer sur cette piste-là. Ne le suivez pas. Leur

anticommunisme frise souvent l'idée fixe.

Kovask raccrocha. Il était cinq heures et le vent soufflait de plus en plus fort au-dehors. Une poussière rosâtre recouvrait la carrosserie de la Jaguar. Le lieutenant de vaisseau alluma une cigarette tout en continuant de regarder par la fenêtre. Il pensait à Carola Ford et à la visite de ce faux démarcheur d'assurance. D'ores et déjà il y avait un certain nombre de coïncidences étranges dans cette affaire.

Le téléphone le surprit dans ses réflexions. Cramer et Mrs Ford seuls connaissaient son numéro, exception faite du Commodore Rice.

C'était Carola Ford.

— Je vous dérange ? Je suis un peu inquiète. Ce type de l'assurance tourne dans le quartier avec sa vieille Chevrolet. J'ai l'impression qu'il surveille la maison.

— Ne vous en faites pas. N'ouvrez à personne. Je viendrai dès qu'il commencera à faire nuit. Je sonnerai trois petits coups, puis deux plus longs.

Il raccrocha, se demandant si elle ne bluffait pas pour des raisons quelque peu inavouables.

CHAPITRE II

Fred Compton alluma une cigarette et s'installa sur le tabouret, devant le récepteur de fac-similé. Il jeta un dernier coup d'œil à sa montre et mit en route l'appareil qui ressemblait à un bélinographe.

Lentement, l'engin dégorgea la bande de papier. L'île de la Jamaïque apparut simultanément avec Haïti. La carte était vierge de renseignements météo.

Au bruit de l'appareil, Emily Morland abandonna son cagibi et le bruit de ses pas résonna dans la vieille baraque.

— Encore saoul, Compton ? L'émission ne commence que dans un quart d'heure, et vous allez encore nous bousiller du spécial pour rien.

Compton haussa ses épaules osseuses. C'était un grand gaillard très maigre, au nez proéminent d'un rouge violacé. Emily était aussi grande que lui et pesait deux fois plus. Il lui tapota doucement les fesses qu'elle avait énormes.

— Je le purge. La première carte est toujours plus ou moins salopée. Le découpeur fonctionne mal. Ce n'est plus du boulot que de travailler dans ces conditions.

Emily ne paraissait pas convaincue.

— Maintenant que Ford s'est fait descendre, ce ne sera guère facile de se procurer du papier. Songez-y.

L'autre se gratta longuement le nez :

— À ce sujet, finit-il par dire ...

La grosse femme le toisa :

— Quoi donc ?

— Vous êtes bien mystérieux, vous et Quinsey. Cette histoire de meurtre ne me plaît guère.

Emily Morland se pencha vers lui.

— La mort de Ford est en dehors de notre activité. Souvenez-vous-en, avant de vous mettre à trembler.

Compton se rebiffa :

— Je n'ai pas peur. Il y a vingt ans que je travaille dans la clandestinité. J'ai vu des coups encore plus durs. Vous avez l'air de dire que Ford s'est fait descendre par un jaloux ou une mauvaise rencontre. Moi, je veux bien. Mais dans la partie que nous menons, ce genre de trucs n'arrive pas souvent.

— Pour une fois c'est arrivé.

— Ford n'avait pas de documents compromettants chez lui ?

— Quinsey s'en occupe.

L'homme ralluma son mégot. Il ne paraissait guère satisfait par les explications d'Emily. Campée à côté de lui, la grosse femme l'observait de ses petits yeux cruels.

— Autre chose à dire, Compton ?

— Pourquoi ? Je fais mon boulot et c'est tout.

L'immobilité de sa compagne lui fit tourner la tête. Emily avait une figure fraîche et encore jeune, mais présentement avec sa mâchoire affaissée et ses lèvres pendantes, elle paraissait bien ses cinquante ans largement sonnés.

— Dites donc, vous paraissez ennuyée vous aussi.

Seuls les yeux de la grosse restaient vifs, constamment en alerte. Ils s'emplirent de méfiance.

— Cherchez-vous à me tirer les vers du nez, Fred Compton ?

— Non. Je suppose que vous êtes suffisamment intelligente pour aboutir aux mêmes conclusions que moi. Il y a longtemps que nous militons l'un et l'autre, et nous sommes loin d'être des enfants de chœur.

— Que voulez-vous dire ?

Le maigre désigna le récepteur de fac-similés :

— Un drôle de truc. De l'espionnage météo. On aura tout vu. Alors que des dizaines de stations donnent toutes les indications voulues. Il n'y a qu'à se mettre à l'écoute. Quelle idée de transformer ici les renseignements reçus, de les transcrire sur une bande perforée pour les transmettre à destination de Cuba. Vous y croyez, vous, à ces fusées TS6 sur berceaux auto-guideurs ? Une base sans personnel, uniquement dépendante de cerveaux électroniques ?

La grosse femme resta silencieuse, mais son regard se fit moins dur.

— Vous êtes comme moi, vous n'y connaissez rien. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'une base ordinaire nécessite une grande étendue de terrain, et pourrait difficilement passer inaperçue sur le territoire cubain. Ce qui explique l'automation intégrale et la traduction en code des documents météo. Entièrement d'accord, mais alors pourquoi ne pas installer mon récepteur de fac-similé et votre compositeur-combinateur sur l'île même ? Les risques qui sont pris ici m'épouvantent.

— Oui, dit enfin Emily. Ils doivent être très sûrs de leurs cerveaux électroniques pour leur confier un travail aussi précis. La moindre erreur de ma part et la trajectoire est faussée. Je me suis posé les mêmes questions que vous, Fred Compton, mais nous ne pouvons pas douter de Quinsey.

L'autre hocha doucement la tête :

— Bien sûr.

Un crépitement l'alerta.

— Voilà l'émission. Nous reprendrons cette discussion un autre jour.

Silencieux ils regardèrent une nouvelle carte qui naissait, avec sa toile d'araignée compliquée des différentes lignes. La grosse femme commença de prendre immédiatement des notes sur un bloc, dès que la pointe extrême de la Floride commença d'apparaître. Quand l'émission fut terminée, vingt minutes plus tard, elle avait rempli deux pages de chiffres.

Le travail de Compton était terminé. Il arrêta l'appareil, découpa la carte avec le plus de soin possible, mais les dents usées du couteau endommagèrent la suivante et il jura.

Il rejoignit Emily, et, tandis qu'elle tapait sur sa compositrice, il vérifia les chiffres qu'elle recopiait, ne découvrit aucune erreur. Elle avait été une secrétaire de direction très appréciée quelque dix ans plus tôt, et elle n'avait rien perdu de son efficacité. Il la regarda travailler. La petite bande large d'un pouce pouvait recevoir six trous au maximum. Elle n'en finissait pas de s'allonger, et ce jour-là elle aurait plus de trois mètres de long. Compton enfila sa gabardine, noua un cache-nez noir autour de son cou, et enfonça son chapeau sur son crâne :

— Je vais mettre la camionnette en route. Je vous attends dans la cour.

D'un signe de tête, elle lui marqua qu'elle avait compris. En même temps, elle jeta un coup d'œil à la pendule murale. Vingt heures et quart. Ils n'auraient nullement besoin de se précipiter puisque leur vacation était comprise entre vingt heures quarante-cinq et vingt et une heures.

Quand elle s'installa au côté de son compagnon, elle renifla une odeur d'alcool, plongea sa main dans le vide-poches pour y prendre la bouteille.

— Exceptionnellement ce soir je m'accorde une gorgée. Je crois que je couve la grippe.

La camionnette roulait dans le chemin de sable, en direction de la US 1. Compton aborda la nationale avec précaution, roula sagement pendant quelques kilomètres avant de prendre la 192. Un peu avant Holopaw il s'engagea dans un autre chemin de sable, s'immobilisa non loin d'un marécage, sous un pin énorme secoué par le vent.

Tous phares éteints, ils sortirent de la camionnette et ouvrirent la bâche. Pendant que Compton étirait vers le ciel l'antenne télescopique immense, la grosse femme engageait la bande dans la fente de l'émetteur.

L'appareil était relié aux bornes d'une seconde batterie installée sur le plateau arrière. Compton poussa un rond de métal, vit l'œil rouge qui luisait. Il le dissimula à nouveau.

— Allez-y.

La bande fut absorbée en quelques minutes, trois exactement. Chaque fois ils trépignaient un peu. L'émission proprement dite ne durait, elle, que dix secondes au maximum, quand les renseignements étaient nombreux.

— Terminé ! dit Emily.

Il leva les yeux vers l'antenne qui se perdait dans l'ombre du pin, à cinq mètres du sol, appuya sur un bouton. L'œil rouge qu'il avait découvert se mit à clignoter neuf fois. En cet instant précis un cerveau électronique, à quelques centaines de miles, recevait de nouvelles impulsions, et simultanément agissait sur les berceaux des fusées soviétiques TS 6. Tenant compte ainsi des prévisions météo pour la nuit à venir, les museaux atomiques se pointaient sur la Floride, et Cap-Canaveral en particulier.

Tandis qu'ils enfermaient à nouveau l'appareil, il laissa échapper un rire sec.

— Bien joyeux ! dit Emily avec rancune.

— Ouais. Je pense que nous pointons l'arme sur nous-mêmes, et ça me fait énormément plaisir.

Elle ne lui répondit qu'une fois sur la 192 :

— J'ai l'impression que vous faites du défaitisme, Fred Compton.

— Vous appelez ça ainsi ? Mettons que je sois dépassé par les événements et la technique ultramoderne. Quinsey vient nous voir ce soir ?

— Il l'a dit.

La camionnette dans le garage, ils ne prirent même pas la peine de décharger l'émetteur. Pour le voisinage ils étaient un couple de retraités ayant acheté cette petite ferme pour y finir leurs jours. On les croyait mariés. En fait ils faisaient chambre à part, à quelques exceptions près. Compton avait décidé que les précautions extérieures devaient suffire, et qu'une fois chez eux ils pouvaient relâcher leur prudence. Leur vie dangereuse n'était possible que dans ces conditions-là.

Dans la cuisine, Emily faisait tiédir un peu de lait. Compton se versa un verre de bourbon et le réchauffa entre ses mains. Installés face à face, de chaque côté de la table, ils restèrent silencieux remuant les mêmes pensées.

— Drôle de temps !

Il pensait que ce n'était pas une nuit favorable pour les fusées. La vitesse du vent allait certainement augmenter dans les heures à venir, et les prévisions seraient complètement faussées.

— Imaginez, dit-il...

Puis il se tut, écoutant le vent siffler tout autour de la vieille ferme.

— Quoi donc ? demanda Emily avec énervement.

— Imaginez que tout se déclenche par une nuit pareille. Les fusées

tomberaient toutes dans le golfe du Mexique. Croyez-vous que les camarades russes aient ainsi dépensé des millions de dollars pour un pareil résultat ?

— Vous ne croyez pas à cette base secrète ?

— Non. Pour des raisons de politique d'abord, et puis à la suite de mes réflexions.

Emily frissonna.

— À qui seraient donc destinés tous ces renseignements ?

— Je ne sais pas.

Ils se regardèrent avec de l'angoisse dans les yeux. Ils avaient maintenant l'impression qu'après des années de sacrifices et de dangers, ils étaient pris dans quelque mystérieux engrenage.

— Pourtant, dit-elle, toute cette installation. Il a fallu raccorder notre récepteur de fac-similé sur le réseau entre Orlando et *Patrick Base*. Et puis ce matériel, cet argent que Quinsey nous donne pour notre travail.

— Oui, bien sûr.

À nouveau il n'y eut plus que le déchaînement du vent sur la maison basse. La porte du couloir fut même secouée comme par une poigne gigantesque.

— Ne buvez pas tant, Fred. Cela n'arrangera rien.

Il reposa la bouteille. Il n'avait versé qu'un doigt d'alcool dans son verre.

— Cherchez-vous là-dedans le courage de parler à Quinsey ?

— Je ne lui demanderai rien. Depuis toujours, j'ai l'habitude d'obéir aux consignes sans trop m'interroger. Il vaut mieux continuer ainsi.

— Et si Quinsey ? ...

— Pourquoi maintenant ? Il y a des années que je le connais. Il a donné des preuves de sa fidélité.

Il tapa longuement une cigarette sur la toile cirée :

— Évidemment, si je pouvais aller à San Francisco ... Il y a là-bas un homme qui est parfaitement au courant de tout ce qui s'est passé ces dernières années. Il doit connaître Quinsey.

Emily acheva son verre de lait, passa une main lasse dans ses cheveux blonds. Elle ne se teignait pas et les fils gris étaient très rares.

— C'est impossible. Nous sommes liés ici, nuit et jour.

— Vous le connaissez mieux que moi, dit doucement Compton. En fait vous avez vécu avec lui un an avant que je vienne ici ?

— On ne se voyait que de temps en temps. Je travaillais alors chez le sénateur de l'État, Manson. Toutes les semaines je lui communiquais ce que j'avais pu apprendre. Et puis le sénateur a perdu son siège, et Quinsey m'a hébergée pendant un temps.

Malgré lui, il regarda son corps. Elle avait des seins très gros, encore fermes, des bras musclés.

— Bien sûr, dit-elle comme répondant à son examen. Je couchais avec lui pour plus de commodité.

Elle détourna le regard.

— Je ne devrais pas continuer, mais je n'aimais guère le faire. Je mêle des considérations personnelles à notre discussion, mais Quinsey est assez étrange.

Compton aurait voulu l'interrompre. Ils s'engageaient l'un et l'autre sur une mauvaise pente. Demain ils en seraient gênés et leur action risquait de s'en ressentir. Mais d'un autre côté il avait l'impression d'être dupé.

— Il est méchant. Il aime faire mal.

Le regard d'Emily brillait. Il trouvait qu'elle avait les yeux cruels. Elle était certainement capable de donner la mort sans hésiter, mais elle ne devait pas être sadique.

— J'ai dû me défendre, car il aimait me frapper avec une cravache. J'ai encore des cicatrices. Curieux n'est-ce pas ?

Compton se contenta de hocher la tête.

— Je me suis même demandé s'il ne se droguait pas. Il lui arrivait d'être impuissant et de calmer son désir en me frappant. Un jour je lui ai arraché la cravache des mains, et je l'ai cassée en deux. Il le fallait. Quand on a de telles responsabilités on est en partie excusable de posséder certains travers, mais cependant ...

Il se taisait toujours, et la grosse femme se raidit pour prendre une attitude plus méfiante. Le vent projeta des poignées de sable contre les vitres sans volets. Elle se leva pour écarter les épais rideaux.

— C'est lui ?

— Non. La nuit est sombre.

Compton écrasa soigneusement son mégot dans le cendrier, en prit une autre. Cette nuit il irait rejoindre Emily dans sa chambre, userait de ce gros corps musclé. Mais ce projet ne lui faisait rien oublier.

— C'est lui qui a trouvé Ford ?

La grosse femme revint vers lui. Ses hanches faisaient balancer la robe légère.

— Oui. Le père de Ford a été inscrit autrefois. Le garçon en avait gardé quelques regrets. Mais je crois que Quinsey lui a donné pas mal d'argent.

Compton grogna et elle se retourna vers lui.

— Beaucoup d'argent là-dedans, dit-il. Nous n'y sommes pas tellement habitués, nous qui nous sommes toujours débrouillés avec les moyens du bord. S'il a été obligé d'abattre ce premier maître, pourquoi nous le cache-t-il ?

La chaise craqua sous le poids d'Emily.

— Pourquoi l'aurait-il supprimé ?

— Les services de contre-espionnage vont s'agiter. Ils vont fureter

dans tous les coins.

— Vous êtes de plus en plus nerveux. Il vaut mieux discuter d'autre chose.

Compton cassa son bras pour regarder l'heure.

— Si d'ici une demi-heure il n'est pas là, je vais me coucher.

— Il sera là, dit la grosse femme, ou alors il s'est passé quelque chose.

Depuis qu'ils avaient parlé, l'ambiance n'était plus la même. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre et avaient perdu de leur méfiance, mais ils se sentaient liés contre un danger imminent.

— Je crois, dit Compton, qu'il nous faudra faire un grand effort pour le recevoir normalement.

Emily chercha ses yeux :

— Ne vous en sentez-vous pas capable ?

— Si, dit Fred, mais j'espère que nous nous tiendrons moralement la main !

— Vous pouvez y compter ...

Dans une sorte d'accalmie de la tempête, un moteur de voiture ronflait à moins de cent mètres.

CHAPITRE III

Ayant abandonné sa Jaguar à une centaine de mètres du bungalow des Ford, Kovask luttait contre les bourrasques, le souffle coupé, le visage criblé par le sable. Dans le ciel glissaient des nuages épais qui découvraient la lune de temps en temps.

Il s'immobilisa derrière une voiture en stationnement, et regarda autour de lui. Il n'y avait pas un chat dans les rues, et il n'avait pas l'impression d'être suivi. Ayant localisé le domicile des Ford il coupa entre les pavillons, arriva devant l'entrée des voisins directs du premier maître. La plupart des petites villas étaient jumelées.

La jeune femme répondit tout de suite à ses coups de sonnette, trois brefs, deux longs. Une lumière douce venait du living, celle d'un lampadaire qui laissait des coins de pénombre dans la pièce.

— Bonsoir. J'ai cru que vous ne viendriez pas.

Carola avait un peu forcé sur le maquillage des yeux et de la bouche. Il eut la désagréable impression qu'elle avait eu une arrière-pensée en lui téléphonant. Il se montra à peine poli, resta debout à la regarder.

— J'ai la certitude que la maison est surveillée. Je vais éteindre et nous irons regarder par la fenêtre du bureau.

Volontairement ou non, elle provoquait d'emblée une atmosphère trouble. Kovask détestait se laisser mener par le bout du nez. Cependant il regarda par la fenêtre.

— Le pavillon de gauche est provisoirement inhabité. Je suis sûre qu'il y a quelqu'un sous la véranda.

Ils attendirent quelques minutes, et Serge localisa une ombre plus épaisse qui pouvait bien être celle d'un homme. Carola respirait un peu trop rapidement à ses côtés, et son parfum devenait entêtant.

— Vous avez vu ? souffla-t-elle d'une voix rauque.

Cette fois aucun doute, l'ombre avait bougé. Elle s'était déplacée vers la partie vitrée de la véranda. Kovask leva les yeux vers le ciel. D'ici quelques secondes la lune allait réapparaître.

— L'imbécile ! murmura-t-il.

Surpris par la clarté subite, l'inconnu s'accroupit mais ils avaient distingué son chapeau. Il était de taille moyenne et ce pouvait être en effet le faux démarcheur d'assurances.

— Vous dites que vous avez aperçu la vieille Chevrolet verte en fin d'après-midi ?

Le visage qu'elle tourna vers lui luisait faiblement, et ils étaient si près l'un de l'autre que son souffle frappa les lèvres de Kovask.

— Oui. Il est passé deux fois devant la maison, et s'est arrêté à quelques centaines de mètres. Tout au fond du lotissement il y a des bungalows qui ne sont pas encore habités. Ce n'était pas là-bas qu'il pouvait trouver des clients.

Lui seul savait que la *South States Insurances* n'existait pas. Avait-elle trouvé l'homme suspect, ou bien lui jouait-elle une comédie ?

— Pourquoi cet homme vous inquiéterait-il ?

— Une fois que vous êtes parti j'ai de nouveau pensé à lui, et il me semble que je l'ai souvent rencontré ces derniers jours.

— Depuis la mort de votre mari ou avant ?

Carola n'hésita pas :

— Depuis la mort de Thomas.

— Pourquoi vous inquiéter ?

— Plus j'y pense et plus la mort de Thomas me paraît étrange. Et puis il a cet argent dont il disposait. Au prix que coûte un verre dans la région depuis l'installation de la base de fusées, il faut être très riche pour fréquenter assidûment les bars. Or, il me donnait intégralement la solde qu'il touchait, et même les différentes primes et indemnités. Mais seulement depuis un an. Autrefois il se réservait une somme assez importante pour ses dépenses.

— Vous ne m'en avez rien dit cet après-midi.

— Ce sont quand même des choses assez personnelles. D'abord je vous ai considéré comme un policier ordinaire, mais le fait que vous apparteniez à l'O.N.I. m'a fait réfléchir. Vous croyez que Thomas faisait de l'espionnage ?

Il s'écarta de la fenêtre.

— Nous n'en sommes pas encore là. Comment sortir de chez vous sans que cet inconnu m'aperçoive ?

— Vous partez déjà ? fit-elle surprise.

— Je vais revenir. Il faut que j'aille voir ce que fabrique cet individu là-bas.

Ils passèrent dans le living et elle alluma le lampadaire.

— Le vasistas de la salle de bains est très grand. Je crois que vous pourrez l'utiliser.

Le vent s'engouffra dans la petite pièce quand il le souleva. Montant sur une chaise il put s'y engager et rejoindre facilement le sol.

La tempête paraissait se libérer totalement sur l'immense lotissement. Il arrivait toujours du sable de la côte et, le long des murs, il formait d'épais bourrelets.

Le marin tourna délibérément le dos au pavillon vide où se cachait l'inconnu, enjamba une murette et s'éloigna vers le nord pour amorcer un mouvement circulaire. Se tournant à un moment donné, il crut

apercevoir la tête de Carola dans l'encadrement du vasistas.

Aux carrefours des allées, la poussière et des débris de toutes sortes tourbillonnaient en formes étranges. La lumière des projecteurs publics était filtrée, tamisée par ces masses de grains infimes en mouvement.

Maintenant le pavillon en question se trouvait devant lui à une cinquantaine de mètres. Il pouvait progresser rapidement, sans crainte de faire du bruit. Celui du vent rendait absolument imperméable aux autres.

Les bungalows étaient tous construits, du moins dans cette partie du lotissement, sur le même modèle : véranda orientée vers le nord avec une cloison vitrée protégeant du vent de mer, une murette la séparant du jardin. S'il voulait coincer son homme, il lui fallait faire vite.

Longeant le mur ouest, il se rua dans la place. Une silhouette de taille moyenne se dressa vivement. Kovask ne freina pas son élan et coinça le type alors qu'il tentait d'enjamber la murette. Projeté par les deux cents livres du marin, il défonça la cloison vitrée. Cela fit un bruit terrible, mais localisé par la fureur de la tempête.

L'homme se retrouva de l'autre côté, et visiblement sans de graves contusions. Il se dressa d'un bond et fila vers le fond du lotissement.

Kovask perdit quelques secondes à franchir la murette. Il aperçut vaguement la silhouette de son homme qui disparaissait en direction des pavillons non habités. Il n'y avait plus d'éclairage public à cet endroit-là, et une longue cohorte de nuages lourds cachaient la lune. Il continua cependant jusqu'à ce qu'il arrive dans une zone déserte. À ce moment-là le ciel se dégagea. Il aperçut deux bétonneuses et une petite grue ainsi qu'une cabane de chantier en tôle. Une dizaine de fondations étaient déjà faites.

Il se décida pour la gauche et fut bien inspiré. L'homme sortit de derrière un gros tas de sable et courut maladroitement en terrain découvert. Kovask le jugea essoufflé et accentua ses efforts. Voyant que l'écart se réduisait rapidement, l'inconnu s'arrêta pile et une balle fit sauter un flocon de poussière devant les pieds du lieutenant de vaisseau. La détonation avait été à peine perceptible. Kovask n'avait pas d'arme. L'autre mit ce sursis à profit pour disparaître derrière une murette. Le marin se jeta à plat ventre. Depuis son abri il continuait de tirer sans aucun affolement. Un type certainement habitué aux situations difficiles. Après chaque détonation il laissait s'écouler une demi-minute, avec l'intention d'utiliser ce délai pour disparaître à un moment imprévisible. Kovask crut pouvoir se relever, mais le projectile siffla si près de lui qu'il y renonça, la rage au cœur. L'autre allait lui échapper sans l'ombre d'un doute.

La lune se cacha une nouvelle fois, et le marin fonça vers la murette. L'autre avait filé. Alors qu'il cherchait des traces autour de

lui, il entendit le bruit d'un moteur sur sa droite. Il se mit à courir, aperçut dans la lumière d'un réverbère la vieille Chevrolet verte qui roulait à toute allure, pourchassée par des nuages de poussière.

Furieux il brossa ses vêtements de la main, se dirigea vers le pavillon de Carola Ford. La poursuite était inutile. Sa Jaguar était à deux cents mètres de là, et il n'avait qu'une connaissance limitée de la région.

Il sonna selon le code convenu, et elle vint lui ouvrir.

— Il m'a échappé, dit-il.

Carola avait le visage d'une femme bouleversée. Il allait lui demander des explications, quand le canon d'un pistolet s'enfonça dans ses côtes. L'homme s'était caché derrière la porte. Il jura entre ses dents de son imprudence.

— Attention, mon vieux ! N'essayez pas de vous en tirer.

Un autre type sortait du living, et le lieutenant de vaisseau ne comprenait plus. Il avait eu la certitude que le guetteur était seul. Comment avait-il pu venir ici aussi rapidement, même si un complice s'était installé au volant de la vieille Chevrolet ?

— Entrez là-dedans.

Du coin de l'œil il vit celui qui tenait l'arme. Aussi grand que lui, mais encore plus large. Une véritable masse de muscles.

— Jetez votre portefeuille sur la table.

Avec une agilité surprenante, l'armoire à glace passa devant lui sans cesser de le menacer de son .38 spécial police. Il examina le visage dur, les yeux triangulaires et inquiétants, la bouche mince, tordue au coin par un méchant rictus. D'un doigt, rapide il ouvrit le porte-cartes, ricana devant celle de l'O.N.I..

— Alors, ce n'était pas une blague ?

Avec une mauvaise volonté évidente il laissa glisser son pistolet dans sa poche. Kovask devina en une seconde.

— C.I.A. n'est-ce pas ? Vous êtes Harry Sunn.

Le gorille ne se dérida pas pour autant.

— Ouais. Que faites-vous dans cette histoire ?

— Rien, dit placidement Kovask. Et vous ?

Les secondes qui suivirent furent marquées par un silence menaçant tandis que les deux hommes se regardaient dans les yeux. Sunn finit par rompre la tension :

— Tout ce qui touche à Cap nous regarde exclusivement.

— Quand un gars de chez nous se fait descendre, ça nous regarde aussi, répondit Kovask.

Sunn parut respirer avec difficulté, comme un boxeur au nez cassé.

— Vous pouvez rentrer à votre motel, passer une bonne nuit et, demain, reprenez la route de Washington. Je vais prévenir moi-même le Commodore Rice. J'ai l'impression qu'il s'est quelque peu fourvoyé.

Ou bien il a voulu jouer au plus fin, parce que vous avez été détaché chez nous pendant un temps.

L'autre type ricana :

— Pour moi la Navy ne peut pas se consoler de ne plus participer à part entière aux travaux de la N.A.S.A.. Ils s'arrangent pour s'y faufiler quand même.

— Et d'où venez-vous avec votre costume taché ? demanda Sunn.

Kovask rafla ses affaires, les remit dans sa poche et se dirigea vers la porte.

— Dites donc ...

— Bonsoir. Je vais attendre tranquillement les nouvelles instructions. Désolé de vous avoir fait peur. Chez nous un seul type suffit dans la plupart des affaires. Il est vrai que nous évitons d'enfiler de gros sabots.

Il avait la main sur le bouton quand Sunn se mit à hurler :

— Un pas de plus et je vous descends, Kovask. Et j'arriverai à m'en tirer.

— Ça, je n'en doute pas, dit le marin en s'adossant contre la porte. Il y a quelque chose de pourri chez vous depuis quelques années.

La main de Sunn était encore dans sa poche.

— Vous devriez porter un holster.

— Votre gueule, Kovask ! Si on vous a envoyé ici, vous le crack de l'O.N.I., c'est que ça sent mauvais. Maintenant nous sommes prêts à reprendre le relais. Merci de tout ce que vous avez fait.

Il eut un sourire sans joie :

— Le fameux agent d'assurances vous a échappé ? Nous le retrouverons vite.

— Vous savez donc pourquoi mon costume est taché. Je m'en vais, mais si jamais le Commodore Rice persistait dans ses mauvaises intentions, vous aurez du souci à vous faire avec moi.

Sunn sortit sa main de la poche et écarta significativement les bras.

— Attendez Kovask. J'étais furieux contre vous, car vous vous êtes lancé dans cette affaire sans venir me voir. On peut quand même discuter un peu.

— Je n'ai appris qu'en fin de soirée votre existence. D'autre part je ne savais où vous trouver, et je n'en avais pas du tout envie.

Les deux hommes avaient d'abord cru que tout s'arrangerait mais cette dernière remarque les fit grimacer.

— Ne comptez pas rester dans le coin, Kovask. On vous fera dire tout ce que vous savez sur cet assassinat.

Le lieutenant de vaisseau l'examina en silence durant quelques secondes.

— J'ai l'impression que, sans ma venue, vous vous seriez moins agités.

Il se tourna vers Carola. La jeune femme avait repris des couleurs, mais paraissait surprise par l'agressivité des trois hommes.

— Je suppose que vous n'avez jamais vu ces messieurs avant ce soir ?

Elle secoua la tête :

— Je n'ai jamais eu affaire qu'au lieutenant Cramer de la police locale.

Sunn jeta un coup d'œil gêné à son collègue.

— Où voulez-vous en venir, Kovask ?

— À ceci : vous êtes plein de suffisance chez vous, et je parle du service en général. Tellement persuadés que votre seule présence garantit le Cap contre toute tentative d'espionnage que la mort de Thomas Ford vous a laissés indifférents. Les rapports de Cramer ont dû vous suffire jusqu'à ce que vous appreniez que l'O.N.I. n'avait pas la même attitude.

— J'ai l'impression, souffla l'autre avec hargne, que vous êtes venu faire la démonstration de notre insuffisance, au contraire. C'est à la mode depuis que le Jeunot est à la Maison-Blanche.

Le lieutenant de vaisseau retint un sourire. Le Commodore Gary Rice détestait la C.I.A., Sunn avait peut-être vu juste. Ford était mon depuis quatre jours, et le Commodore avait dû être immédiatement au courant. Avait-il décidé d'intervenir lorsque l'immobilisme de la C.I.A. lui avait été signalé ? Soit, malgré tout, avec au moins deux jours de retard.

— Ne croyez pas, dit-il, que mon patron va se laisser facilement influencer. Il va gagner du temps et vous risquez de me trouver dans vos pattes pendant un certain nombre de jours.

— Tentative de collaboration, persifla le compagnon de Sunn.

Ce dernier le fit taire d'un geste.

— Doucement, Hammond. Il a certainement raison.

Cette fois il parut se détendre complètement et s'efforça de perdre son air de dogue hargneux.

— Laissons tomber, Kovask. Après tout, nous aurons certainement besoin les uns des autres.

— À la condition que je reste ici.

— Bon sang, désarmez un peu ! Vous m'avez l'air coriace.

Le marin alluma une cigarette sans se presser.

— Je le suis et ne le cache pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Les cours de comédie sont drôlement au point chez vous, continua Kovask. Vous me tendez le miel de la paix, mais vous n'en pensez pas moins.

Il entrouvrit la porte tandis que Sunn, d'abord surpris, éclatait d'un rire franc et sympathique.

— Vous êtes un sacré gaillard. Je ne peux vous empêcher d'être sur vos gardes. J'espère que demain tout ira mieux entre nous.

La main de Kovask esquissa un geste d'incertitude et il sortit dans la tempête. Un sourire aux lèvres, il se dirigea vers sa voiture. C'était peut-être ça, sa mission, contrer les types de la C.I.A.. Gary Rice s'en frotterait longuement les mains.

CHAPITRE IV

Kovask reçut le coup de téléphone d'Harry Sunn alors qu'il achevait de s'habiller.

— Besoin de vous, mon vieux. Je pourrais m'adresser à la même Ford, mais j'aime autant conserver le secret.

— De quoi s'agit-il ?

— On a retrouvé la voiture du pseudo agent d'assurances. À moitié enfoncée dans un marécage. Le lieutenant Cramer vient de me faire aviser.

— Où se trouve ce marais ?

— Allez jusqu'à *New-Smyrna-beach* et prenez le chemin à votre droite.

Quand il arriva sur les lieux, après avoir suivi pendant un mile un chemin spongieux et difficile, il trouva une voiture de police et la Buick des agents de la C.I.A.. Une dépanneuse était en action.

Sunn vint au-devant de lui.

— Bien dormi ? Je crois qu'on va vers des surprises intéressantes.

Kovask répondit à peine, se dirigea vers le marécage. Le capot seul de la bagnole émergeait. La plaque minéralogique recouverte d'herbes gluantes n'était pas lisible.

Cramer vint le saluer.

— C'est un gars du pays qui nous a prévenus. Votre collègue m'avait demandé hier au soir de surveiller les vieilles Chevrolet de couleur verte. Je ne croyais pas mettre la main dessus aussi vite.

Le marécage ne paraissait pas très profond et Kovask restait assez perplexé.

— Le toit ne devait être qu'à quelques pouces de la surface ?

— Exact, dit Cramer. Le type l'a tout de suite repérée. Il faut croire que les gars étaient pressés de s'en débarrasser.

— Pourquoi ?

— Il y a des coins autrement profonds non loin d'ici. On n'aurait jamais retrouvé la bagnole.

Sunn s'approcha et assena une grande claque dans le dos de Kovask.

— Vous la reconnaissez, hein ?

— Je crois qu'il s'agit bien de la même voiture, mais comment en être certain ?

— Le numéro ?

— Je ne l'ai jamais vu. C'est Mrs Ford qui vous a parlé de cette

voiture verte ?

— Bien sûr. Nous sommes arrivés alors que vous veniez de passer par le vasistas. Depuis une heure nous surveillions son pavillon. Nous avons été intrigués par le fait que vous aviez éteint et allumé la lampe du living.

— Et vous n'aviez pas vu ce type planqué ?

— Non. Comme nous n'avons pas cru cette femme, quand elle nous a dit que vous étiez parti le coincer et que vous faisiez partie de l'O.N.I..

Kovask resta impassible, mais il estimait que Sunn n'était pas à la hauteur de sa réputation, ou qu'il mentait. Cramer, armé d'une longue perche, nettoyait la plaque minéralogique. La dépanneuse commençait de rouler pour remonter la Chevrolet.

— Kansas SN 01453, énonça le lieutenant de police. Certainement une voiture volée.

Immédiatement il se dirigea vers sa voiture et le sergent lança un message sur les ondes. Pendant ce temps, Sunn tendait son paquet de cigarettes à Kovask. Ce dernier tira quelques bouffées avant d'attaquer :

— Le plus surprenant c'est votre obligeance. Vous n'aviez nullement besoin de m'avertir de cette découverte.

— Toujours méfiant, Kovask ?

— Plus que jamais.

L'autre soupira :

— Vous auriez fini par savoir. Cramer semble vous trouver sympathique et rien ne l'obligeait à garder le secret. Mais vous avez raison. J'ai une idée derrière la tête. Brusquement j'ai eu un pressentiment. Je me demande si nous ne sommes pas sur une affaire très importante. Pour l'instant elle est localisée. Elle pourrait intéresser le F.B.I..

Kovask se mit à rire :

— Avez-vous besoin de moi pour vous dédouaner ?

— Peut-être, murmura Sunn. Nous ne sommes pas bien en cour en ce moment. On nous accuse de voir des saboteurs partout et d'être le refuge des derniers maccarthystes. Il y a du vrai là-dedans, mais ce n'est pas drôle tous les jours pour nous. L'aviation nous traite plus bas que terre.

— Ce n'est pas un marin qui peut vous épauler dans ce cas-là.

— J'ai réfléchi cette nuit. Il serait peut-être bon de faire front ensemble.

Kovask regardait la voiture dont les roues avant mordaient désespérément l'herbe du bord.

— Videz votre sac, Sunn, ce sera beaucoup mieux. Vous avez depuis hier d'autres renseignements ? Qui expliquent votre intervention

tardive mais subite ?

Sunn jeta son mégot et l'écrasa avec application. Il paraissait peser le pour et le contre.

— Eh bien, soit ! Vous allez tout savoir. D'abord vous comprendrez pourquoi j'étais aussi hargneux hier au soir. J'avais l'impression qu'une tuile aussi catastrophique ne pouvait tomber ailleurs que sur moi. J'ai cru que vous étiez dans le coin pour assister encore une fois à la déconfiture de la C.I.A..

— Si vous en veniez au fait, dit Kovask, agacé par ce long préambule.

— Bon. Nous avons reçu une lettre anonyme. Ford rencontrait souvent des Cubains. On nous citait un nom et le gars est soupçonné d'être un agent de Castro.

Kovask ne put s'empêcher de rire.

— Bien sûr.

— Ça vous fait marrer. Vous savez que le rapprochement des deux mots, C.I.A. et Cuba, c'est comme le contact de deux bornes à haute tension. Nous ne pouvons nous engager à la légère. Je risque ma carrière dans un coup pareil.

— Êtes-vous d'abord certain de ce que dit la lettre anonyme ?

Sunn pinça son nez qu'il avait court et un peu épaté.

— Mon collègue Hammond est en train de vérifier. Je dois le rencontrer avant midi. Vous viendrez avec moi.

— Et ce Cubain, qui était-il ?

— Un certain Farnia. Suspecté de faire de l'espionnage pour Castro, il allait être arrêté quand il réussit à passer dans l'île. Des renseignements venus de là-bas sont formels à ce sujet. Reste à savoir si Ford l'a rencontré réellement. Hammond fait le tour des bars et motels, une photographie de Farnia à la main.

La voiture était complètement sortie de l'eau et ils s'en approchèrent.

— Vide, constata le lieutenant Cramer. On se demande ce que le type a voulu faire avec. Autant la laisser dans un parking. Il aurait fallu des jours pour la retrouver.

Sunn fronça les sourcils.

— Il a raison. On se demande si le gars n'a pas voulu attirer l'attention sur lui. Vous allez voir que nous allons facilement découvrir le propriétaire de cette Chevy.

Le coffre était vide et, dans la boîte à gants, il n'y avait que des objets sans importance. Une lampe-torche, de vieilles ampoules et une boîte de Kleenex dégouttante d'eau. Par acquit de conscience, Cramer l'examina avant de la jeter.

— Un moment j'ai cru que le type se trouvait dedans, dit Sunn en allumant une autre cigarette. Ça aurait été beaucoup plus

compréhensible.

Revenus à *Missile Town*, ils attendirent au poste de police les renseignements demandés par Cramer. Ils arrivèrent une heure plus tard. La voiture avait été volée dans un parc de voitures d'occasion d'Hutchinson, dans le Kansas, trois années plus tôt.

— La plaque est donc fausse. Seuls les numéros du moteur et du châssis n'ont pas été modifiés. Pourquoi avoir conservé une immatriculation du Kansas dans ce cas ?

Cramer se fit apporter la plaque et l'examina avec attention.

— Je me trompe peut-être, mais il me semble qu'elle n'a pas été contrefaite.

Cette fois Sunn utilisa ses propres services pour obtenir d'autres précisions. Ensuite il téléphona au bar où Hammond l'attendait. Son adjoint les rejoignit au poste de police. Il serra la main de Kovask avec un sourire réticent.

— Vas-y, mon vieux.

Hammond tiqua :

— Devant lui ? Bon. Thomas Ford rencontrait Farnia toujours au même endroit. Une sorte de bistrot-restaurant du côté de Melbourne, à vingt miles d'ici. J'avais heureusement la liste de tous ceux que fréquentait le premier maître. La serveuse et le patron sont tombés d'accord, ce qui ne doit pas leur arriver souvent, sur la photographie du Cubain. Les deux hommes s'installaient à une table isolée et discutaient pendant un bon bout de temps.

Les trois hommes se regardèrent après cette information. Sunn affichait un visage renfrogné. À la fin, il frappa du poing sur le dossier d'une chaise, grimaça de douleur :

— Je vais me faire envoyer f... si j'annonce une chose pareille. Nos chefs vont pousser les hauts cris et nous conseiller d'y aller sur la pointe des pieds, autrement dit d'écraser. Ils mettront nos agents de l'île sur la piste, et tout sera dit pour ce qui est de notre action personnelle. Tout ce qui touche à Cuba doit être communiqué sans retard à la Présidence.

Kovask, le plus détaché des trois, alluma une cigarette et regarda Sunn :

— Et si vous laissiez tomber Farnia pour le moment ? Poursuivons simplement l'enquête sur la mort de Ford en l'orientant de façon différente. Le départ de Farnia a eu lieu avant son assassinat ?

— Oui ... Heureusement encore, fit Sunn l'air songeur. Après tout, vous avez peut-être raison.

Un policier frappa à la porte et passa sa tête dans l'ouverture.

— Mr Sunn, téléphone.

La communication dura un certain temps et l'agent secret revint

avec un sourire de jubilation.

— Épatant ! Les machines électroniques de Washington en ont mis un rayon et le résultat est croustillant. Jugez plutôt. Cette voiture a appartenu à un certain Peter Quinsey domicilié un temps à Wichita. La plaque également.

Il se frottait les mains.

— Le plus beau c'est que ce type-là était fiché comme communiste. Oh ! pas à la suite d'une dénonciation, mais d'après des preuves certaines. Je crois que la piste n'est pas mauvaise. Malheureusement il n'habite pas le Kansas depuis trois ans. On suppose qu'il a revendu sa voiture et l'a ensuite re-volée facilement. Il avait dû garder un double des clés. Un malin qui avait trouvé les moyens de se faire un peu d'argent sans perdre son moyen de transport. Si Cramer n'avait pas dit que la plaque lui paraissait authentique, nous en serions encore à chercher.

— Il faudra trouver ce type, dit Kovask.

— La copie du dossier arrive par téléscripteur à *Patrick Base*. De même que la photographie par béliño certainement.

Il remarqua le sourire de Kovask.

— Vous vous dites que nous allons tenter de vous laisser en dehors du circuit ?

— Exactement. Du moment que l'affaire s'oriente différemment que vous ne le craigniez.

— Seulement vous n'ignorez pas que ce Thomas Ford a été en relation avec Farnia ? Vous seriez fichu de me faire chanter si j'essayais de vous éliminer.

Ils se mirent à rire tous les trois, mais en sachant que la remarque de Sunn était fondée.

— Il ne nous reste plus qu'à aller casser la croûte avant de rejoindre la base.

Deux heures plus tard ils avaient la photographie de Peter Quinsey en main. Non seulement le document du bélinographe, mais aussi des réductions exécutées à *Patrick Base* même.

— C'est le faux assureur, dit Kovask. Pour l'identifier vous aviez besoin de moi.

Sunn lut la copie de son dossier. L'homme était suspecté d'avoir participé à des sabotages sans preuves flagrantes, et de s'être livré à de la propagande communiste. Un tribunal de Topeka au Kansas l'avait condamné à deux années de prison, et mille trois cents dollars d'amende, pour distribution de tracts.

— Libéré au bout de dix-huit mois. Mais écoutez ça : Quinsey semble toujours disposer de grosses sommes qu'il utilise autant pour ses besoins personnels que pour ses activités subversives. Certains informateurs se demandent jusqu'à quel point il est sincère dans ses

convictions.

Sunn glissa ensuite une douzaine de clichés dans une enveloppe et les fit porter au lieutenant Cramer.

— Je pense que, d'ici la fin de la journée, nous saurons où se niche l'oiseau.

— Et nous trouverons le nid vide, dit tranquillement Kovask. J'ai l'impression que le gars doit être loin à cette heure et que toute cette mise en scène est destinée à nous faire perdre du temps. À moins que ça ne cache autre chose.

Il désigna les documents transmis par téléscripteur :

— Notez les contradictions. Voilà un type qui a toujours de l'argent et qui s'amuse à voler la voiture qu'il vient de vendre d'occasion. Pour finir, il la fourre dans un marais, mais de façon à ce que nous puissions la retrouver et l'identifier rapidement. Il souhaiterait laisser des traces qu'il n'agirait pas autrement.

— Je pense aussi à la façon dont vous l'avez rencontré, dit Sunn qui l'écoutait avec attention. Il avait certainement vu que Carola Ford avait de la visite et pourtant, selon vous, il a paru surpris, voire désappointé. Un type intelligent voulant parler à cette jeune femme aurait pris plus de précautions. Ne voulait-il déjà pas se faire repérer ? Ensuite, la nuit, il vous a tiré dessus sans vous atteindre. Ça ne vous a pas surpris ?

— Si. Pour un tireur moyen je formais une bonne cible. Mais vos conclusions vont peut-être trop loin. Il s'est ensuite défilé sans qu'il me soit possible de le poursuivre.

Ils discutèrent sur le sujet pendant encore une heure. Sunn demanda si Carola lui paraissait sincère.

— Je crois. Maintenant que j'y pense, son mari avait loué une case dans une banque d'Orlando. La *Florida Investment Bank*.

Sunn sauta sur ses pieds :

— Allons voir là-bas. Le temps que Cramer nous retrouve l'adresse de Quinsey.

Le voyage ne leur rapporta rien d'intéressant. Ford avait simplement déposé quatre mille dollars dans la case en question. Il n'y avait ni lettres ni papiers confidentiels.

— Chou blanc, fit Sunn en s'installant au volant de sa Buick. Il ne fallait pas espérer autre chose. À moins qu'il n'ait disposé d'une autre cachette.

Kovask avait une autre opinion :

— Pour moi Ford n'était qu'un simple pion sans grande importance. Je me demande même s'ils n'ont pas eu besoin de lui simplement pour en faire un mort. Et aussi parce qu'il était à Cap.

Hammond, assis sur la banquette arrière, s'accouda entre eux :

— Vous pensez à un coup monté ?

— En quelque sorte oui. Mais dans quel but ? À moins que nous n'arrivions à prouver que les renseignements météo peuvent, je me demande comment, être considérés dans certains cas comme top secrets. J'ai beau me creuser je ne vois rien de tel.

— Et s'ils avaient voulu utiliser ses compétences un certain temps pour le faire taire définitivement ensuite, avança sans paraître y croire Harry Sunn.

Une demi-heure plus tard ils s'arrêtaient devant le poste de police et Cramer les accueillit dans son bureau avec un large sourire.

— Victoire ! Nous avons localisé le gars. Il habite dans la quatrième rue de la vieille ville. Au numéro cent quarante-sept. J'ai envoyé des hommes en civil chargés de surveiller le coin. Il loue un appartement de trois pièces. Ce n'est pas très loin et mieux vaut y aller à pied.

Le soleil se couchait dans un ciel très pur. La tempête paraissait avoir nettoyé toute la région et la journée avait été tiède.

Le 147 était une grande bâtisse d'avant-guerre, construite en briques et haute de cinq étages.

— Il y a une vingtaine d'appartements, expliqua Cramer. Quinsey habite sur la cour et une de ses fenêtres n'est pas très loin de l'escalier de secours. Pratique s'il veut quitter la maison sans être vu et sans ouvrir la porte palière.

Un sergent vint lui annoncer que l'immeuble était cerné de tous côtés.

— Allons-y, dit Sunn sans grande conviction.

CHAPITRE V

Un homme de Cramer vint facilement à bout de la porte de l'appartement. Une voisine curieuse entrouvrit la sienne et les regarda, les yeux ronds. Le lieutenant avait fait les sommations d'usage avant d'opérer.

Une visite rapide des pièces donna raison à Sunn et à Kovask. Quinsey n'était pas chez lui. Cramer les appela pour leur désigner une penderie.

— Deux complets neufs et pas mal d'affaires en bon état.

Dans la cuisine, un combiné réfrigérateur-congélateur contenait des provisions pour plusieurs semaines.

— Je crois, dit Kovask, que vous pouvez renvoyer vos hommes. Nous serons largement suffisants à nous quatre.

Cramer alla donner ses ordres. Sunn rejoignit le lieutenant de vaisseau :

— Vous mijotez quelque chose hein ?

— Oui. Ou bien Quinsey s'est enfui et un de ses amis risque de venir aux nouvelles, ou bien il ne s'est qu'absenté, et c'est lui que nous pourrions coincer ici. Il suffit que l'un de nous attende ou que nous fassions ça à tour de rôle.

L'agent de la C.I.A. ne répondit pas, et la fouille continua avec l'aide de Cramer qui était revenu. Un premier résultat fut obtenu par Hammond qui dénicha deux talkies-walkies dans le double fond d'un placard. Les piles paraissaient neuves, et les deux appareils étaient réglés sur la même fréquence.

— Des S.C.R. 536 volés à l'armée certainement. Ils n'ont jamais servi.

Du doigt Hammond montrait le papier collant qui protégeait l'extrémité de l'antenne télescopique. Pendant ce temps, Kovask et Sunn s'attaquaient aux quelques papiers trouvés dans le tiroir d'une petite table qui pouvait servir de bureau. Une facture les interloqua. C'était une fourniture, par une maison d'Orlando, de cinq miles de fils électrique double cuivre de 1/15, de quatre boîtes de dérivation et de deux cents attaches avec un paquet de mille pointes acier spécial.

— Ça fait une sacrée longueur de fil ! dit Sunn.

— Et seulement deux cents attaches pour le fixer, soit une tous les quarante mètres environ. Une fichue installation, répondit Kovask, à moins que les attaches n'aient été utilisées que sur une partie du fil.

— Une partie, poursuivit l'agent de la C.I.A., qui serait fixée contre du ciment ?

— Il faut aller voir le vendeur ou lui téléphoner.

Un annuaire était posé à côté du téléphone, et ils trouvèrent facilement l'adresse de la maison. Après quelques recherches on leur certifia que l'achat avait eu lieu un an plus tôt, et, chose qui n'était pas indiquée sur la facture, que la totalité avait été livrée en fil étanche.

— Vous souvenez-vous de ce que comptait en faire le client ? demanda Cramer qui avait mis en avant sa qualité de policier.

Kovask qui tenait l'écouteur entendit leur correspondante annoncer qu'elle allait se renseigner. Elle revint au bout de quelques minutes.

— J'ai retrouvé l'employé qui avait traité l'affaire. C'était pour une grande propriété.

— Je vous remercie, conclut Cramer en raccrochant.

Kovask commençait à avoir sa petite idée sur l'utilisation de cette impressionnante longueur de fil, mais il la garda pour lui, n'accordant pas toute sa confiance aux agents de la C.I.A..

— Pas autre chose, dit Sunn en reposant les papiers découverts dans l'appartement. Vous parliez d'organiser une planque ici ?

Le lieutenant de vaisseau garda un air innocent, mais il reniflait à l'avance la proposition que Sunn allait lui faire. Les deux agents ne croyaient ni à un retour de Quinsey, ni à la visite d'un complice. Si lui, Kovask, acceptait de rester au 147 de la 4^e rue, ils auraient les mains libres pendant un certain temps.

— En effet, répondit-il. Je me propose même pour les premières vingt-quatre heures, à la condition que vous me teniez au courant de votre propre activité.

Hammond et Sunn évitèrent de se regarder, et mirent un bel enthousiasme à répondre que c'était d'accord.

— Il y a tout ce qu'il faut dans le frigo. Je ne crèverai pas de faim. Tout ce que je veux, c'est une arme.

Sunn lui donna son Spécial Police.

— En cas de coup dur, je téléphone à *Patrick Base* ?

— Entendu, dit Sunn un peu soufflé par tant de bonne volonté. Ils sauront où nous trouver là-bas.

À partir de cet instant, il eut l'impression qu'ils n'étaient plus tellement pressés de le quitter, comme s'ils avaient pressenti une feinte de sa part.

— Il faut songer à un code pour la sonnette de la porte.

— Deux brèves, une longue, deux brèves, proposa Kovask.

Ils finirent par s'en aller. Il referma la porte derrière eux à l'aide du passe laissé par Cramer, et alla s'installer dans un fauteuil. Il alluma une cigarette, se demandant si Quinsey fumait. De toute façon ça

n'avait aucune importance car l'homme ne reviendrait probablement jamais dans cet appartement.

Il attendit qu'une demi-heure se soit écoulée avant de téléphoner à Washington. Il obtint rapidement le Commodore Gary Rice. Il le mit au courant des derniers événements, ce qui provoqua quelques ricanements à l'autre bout du fil.

— Bon, qu'attendez-vous de moi maintenant ?

— Je pense aux fac-similés de cartes météo trouvées chez Thomas Ford. Certaines ne portaient aucune indication de provenance, mais ressemblaient aux autres pour les renseignements géographiques. Je suppose qu'il existe un réseau de fils de télétype entre Cap-Canaveral et les différentes villes de la région, voire vers les autres États.

— Facile à obtenir, ça.

— Bien sûr, mais ce qui le sera moins, c'est que je suis bloqué ici pour l'instant. J'ai une carte détaillée de la région, mais il faudra me communiquer les renseignements par téléphone. Je vais vous donner le numéro de cet appartement.

Il le lut sur le socle de l'appareil.

— Dans combien de temps comptez-vous me rappeler ?

— Deux heures minimum.

Kovask recommença pour son compte une fouille plus approfondie des lieux, mais elle ne lui apporta rien de nouveau. Il commençait à trouver le temps long, lorsque le Commodore Rice le rappela. En prévision de ce coup de fil il avait rapproché une table de l'appareil, et y avait étalé la carte de la région.

— Bon, dit Rice après les préliminaires, voici ce qui vous intéresse. Il y a d'abord une ligne qui part vers Jacksonville, une autre vers Tampa via Orlando, et une troisième vers Miami qui se prolonge jusqu'à Key-West.

Pendant un quart d'heure il lui donna toutes les précisions nécessaires, pour qu'il puisse tracer au crayon la configuration du réseau avec les parties aériennes et souterraines. Il se contenta de marquer les points indiqués par le Commodore, se réservant de les relier ensuite.

— Pouvez-vous me dire ce que vous comptez faire de ça, lieutenant ?

— Je me demande si Quinsey ne s'est pas amusé à connecter un de ces réseaux pour un usage inconnu.

Rice parut sceptique.

— Il aurait dû se procurer une réceptrice de fac-similé, ce qui n'est quand même pas facile. Et dans quel but ?

— Un aéroport privé peut très bien souscrire un abonnement à un tel réseau ?

— Bien sûr. Mais pourquoi faire quelque chose de clandestin alors ?

— Je me pose la même question. Je trouve que c'est très embrouillé et sans raison apparente. La machine a dû être volée quelque part, ou achetée par personne interposée.

La conversation terminée, Kovask commença à relier entre eux les points tracés sur la carte. Il figurait par des pointillés les réseaux souterrains et par des traits pleins les lignes volantes. Il y avait de grandes chances pour que la liaison avec la ligne clandestine ait été faite dans une partie souterraine.

Au départ de Cap-Canaveral toutes les lignes passaient sous terre. Le plus long tronçon construit de la sorte était celui qui reliait Tampa par Orlando.

Il étudia ses dessins, jusqu'à ce qu'il découvre qu'un canal de drainage longeait pendant un bon mille la ligne du téléscrip-teur.

— Curieux, dit-il entre ses dents.

Si l'on trouvait la connexion à cet endroit-là, il suffirait de fouiller la région dans un rayon de cinq miles pour découvrir l'endroit où était caché le récepteur de fac-similés.

— Pas possible que Sunn n'ait pas eu la même idée. Et en ce moment il est peut-être en train de mettre la main sur ces gars-là.

C'était peut-être aller trop vite. Il ne serait pas facile de retrouver la boîte de dérivation du fil clandestin, même avec un voltmètre. Les étranges amateurs de météorologie devaient avoir utilisé un compensateur de courant, pour éviter toute chute de voltage. Mais Sunn avait à sa disposition toute une équipe de techniciens qui abattraient le travail en un temps record. Il soupira. Le Commodore ne se souciait pas de l'inégalité de la lutte. Sa vieille animosité contre le principal service de renseignements du pays lui faisait oublier les réalités. Ou alors le vieux renard présentait autre chose.

Le temps commençait à devenir d'une lenteur infinie, et la nuit ne se pressait nullement de tomber. Il regrettait presque de s'être proposé. Certes Sunn et Hammond ignoreraient qu'il avait pu faire des constatations intéressantes grâce à ses coups de téléphone, mais à quoi cela l'avancerait-il si les agents de la C.I.A. avaient eu la même pensée.

Debout devant le réfrigérateur ouvert, il se demandait ce qu'il allait manger lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Une série de trois coups brefs, puis une autre. Dans tous les cas, ça ne pouvait être ses collègues.

CHAPITRE VI

Fred Compton retira le grand bidon découpé qu'il avait glissé sous la camionnette. Il était plein d'une huile noirâtre qu'il alla jeter un peu plus loin, dans l'ancienne fosse à purin. Il remit en place le boulon de fermeture, fixa la patte d'arrêt et commença de vider l'huile neuve dans le reniflard.

Emily Morland l'observait de l'intérieur de la maison, tout en roulant la pâte à beignets. Le front de son compagnon était soucieux, et elle devinait les pensées qui le préoccupaient.

Quand il entra, une bonne odeur l'environna.

— Oh ! Bonne idée, Emily ! Il mordit dans un beignet.

— Attention, dit-elle, ils sont brûlants.

L'homme mastiqua tout en la regardant de telle façon qu'elle lui demanda ce qu'il avait.

— Je pense que ce n'est pas une mauvaise chose que de vivre comme un ménage de retraités sans soucis. Ça m'aide à oublier bien des choses.

Elle se mit à rire :

— Vous vous embourgeoisez, Fred Compton.

— Non, mais je commence à être las, et ce que nous a annoncé Quinsey hier au soir ne me plaît pas tellement.

— Quoi, ce voyage d'une semaine ? Que redoutez-vous ?

Compton prit un autre beignet et le fourra tout entier dans sa bouche.

— Je trouve étrange qu'il s'en aille, alors que certaines choses commençaient à nous paraître surprenantes, comme s'il appréhendait que nous lui posions des questions.

Emily vint mettre un pot de café et des tasses sur la table :

— Les auriez-vous posées, ces questions ? Je ne crois pas, mon pauvre Fred Compton. Nous avons l'habitude d'obéir aveuglément depuis des années, et il nous est difficile de faire autrement.

— Avez-vous remarqué qu'il n'avait pas cette vieille Chevrolet verte hier au soir ? Qu'en a-t-il fait ? Il a laissé sa voiture dans le chemin creux, comme s'il souhaitait que nous ne la voyions pas. Malheureusement pour lui, je crois l'avoir identifiée comme étant une Pontiac de l'année dernière. J'ai l'habitude des voitures, et même la nuit j'arrive à les reconnaître.

— Et ça vous avance à quoi ?

— Je ne sais pas encore, mais j'ai un mauvais pressentiment, Emily.
Il faut que je sache ce que vaut réellement Quinsey.

Il but la tasse de café qu'elle venait de lui servir.

— Comment allez-vous faire ?

— Il faut que je téléphone à San Francisco. Mais pas depuis ici par prudence.

Elle mangeait lentement en l'écoutant, et elle avala pour lui répondre.

— S'agit-il de cet homme dont vous me parliez hier ?

— Oui. C'est un vieux militant qui connaît les principaux responsables. Un homme comme Quinsey ne peut lui être inconnu.

Il lui jeta un regard en dessous.

— Vous-même, Emily, pourriez me renseigner, mais vous préférez garder toute votre méfiance.

Elle acheva sa tasse de café, ramassa les miettes de beignets avec la tranche de sa main, et les fit tomber dans sa paume ouverte avant de lui répondre. Il trouvait à tous ces gestes un charme d'intimité. Il aurait voulu oublier toutes ces histoires, la politique, pour s'occuper de cette ferme en compagnie d'Emily. Mais il était certainement trop tard.

— Il ne m'est pas agréable, Fred, de parler de cet homme après ce qui s'est passé entre nous. Je vous ai raconté tout cela hier au soir, et cette nuit je l'ai regretté. Je me sentais honteuse comme une oie blanche.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Il m'a été présenté par le responsable de la cellule de l'État d'Alabama, qui paraissait le tenir en grande estime. Quinsey avait fait de la prison pour flagrant délit de propagande communiste. Il était considéré comme un héros.

— De la prison ? Combien de temps ?

Elle réfléchit quelques secondes :

— Je crois qu'il a obtenu une réduction de peine.

Compton sursauta.

— Une réduction de peine ? Et quel État est aussi indulgent pour les communistes ? Un État du Nord pour le moins ?

Il ricana :

— On dit qu'ils sont plus libéraux vers là-haut, mais ils ne valent pas mieux que les autres.

— Ni le Sud ni le Nord, le Kansas.

— Ne trouvez-vous pas étrange que sa peine ait été réduite ?

Elle quitta la table pour s'approcher de la fenêtre. Le crépuscule prenait des teintes rougeâtres.

— Si, à la vérité. Croyez-vous que cela ait une grande importance ?

— N'oubliez pas qu'un prisonnier politique ne peut espérer une

réduction de peine que du gouverneur de l'État, avec approbation fédérale puisque notre parti est interdit sur tout le territoire. Ce ne doit pas être facile à obtenir. Il a dû bénéficier de puissants appuis. Certainement celui d'un sénateur.

Troublée la grosse femme tourna le dos à la fenêtre et le regarda.

— Vous raisonnez juste, Compton, il est dommage que nous n'ayons pas discuté de cela quelques jours plus tôt. L'ennui dans notre organisation, c'est que nous sommes tellement dispersés, compartimentés, que, si un traître s'introduit dans nos rangs, il est difficile de le découvrir rapidement.

Dans son énervement, Compton eut du mal à allumer sa cigarette.

— Mais, continua la grosse femme, que pouvons-nous craindre ? Nous ne représentons pas un gibier très intéressant pour la police fédérale. Nous ne connaissons pratiquement rien. Nous n'avons été que des militants de base un peu plus fidèles que les autres, c'est tout.

Son compagnon tourna son visage vers elle, qui le trouva brusquement émouvant, avec son grand nez rougi et ses joues creuses envahies par un poil grisâtre. Un bon vieux, pensa-t-elle. Voilà de quoi il a l'air maintenant.

— Je suis las, Emily, et j'aimerais couler des jours tranquilles en compagnie d'une femme comme vous, mais je ne voudrais pas abandonner ce pourquoi j'ai lutté toute ma vie. Si Quinsey a trahi, il faut que je le prouve et alerte nos amis.

Il se leva et alla chercher sa gabardine, son chapeau et son éternel cache-nez noir dans sa chambre.

— Il est sept heures. L'émission commence dans un quart d'heure, mais tout est en place pour la recevoir. Pour une fois, Emily, je vous laisserai faire.

La grosse femme inclina la tête avec une gravité nouvelle. Elle approuvait entièrement l'entreprise de son compagnon. Il avait eu pour elle des paroles qui l'avaient profondément touchée, même si elle n'y avait pas répondu.

— De toute façon je serai de retour pour notre temps de vacation. Exceptionnellement, aujourd'hui, nous pouvons émettre depuis la cour. Nous ne l'avons jamais fait, nous ménageant ainsi cette possibilité pour une pareille occasion.

— D'où allez-vous téléphoner ?

— De la cabine en face du Starlite Motel. J'espère être de retour dans une heure au plus.

Au passage il prit un beignet et le mangea avec un air satisfait.

— Ils sont excellents savez-vous ? Vous êtes une bonne cuisinière et il ne doit pas être désagréable de vivre en votre compagnie.

Pour une fois le visage d'Emily perdit toute sa méfiance et ses yeux n'eurent pas cet éclat cruel qu'il leur connaissait. Elle n'osa cependant

par lui répondre ni se rapprocher de lui.

La camionnette manœuvra dans la cour, et elle n'alla à la fenêtre que pour voir les feux de position s'éloigner dans le chemin creux, devenir deux minuscules points, se ravivant soudain quand Fred Compton freina à proximité de la *highway*.

CHAPITRE VII

Kovask s'était à tout hasard posté à côté de l'entrée. Si l'inconnu tentait de pénétrer dans l'appartement, il serait dissimulé par le battant. L'homme semblait avoir sonné selon une convention préétablie, mais quand il insista il se contenta d'appuyer sur le bouton par petits coups. Le marin fronça les sourcils. Était-ce un habitué ou un visiteur tout à fait ordinaire ?

Collant son oreille contre le bois de la porte, il entendit l'inconnu racler sa gorge, bouger ses pieds. Après un dernier coup de sonnette il se décida à partir. Ses pas traînaient dans le couloir, puis ils moururent dans l'escalier.

Sans plus attendre, Kovask ouvrit la fenêtre, agrippa un des cercles de protection de l'escalier de secours. Ne pouvant pénétrer dans l'étroit cylindre qu'ils formaient pour protéger la descente, il les utilisa pour rejoindre le sol, qu'il atteignit après un saut de deux mètres. Ayant emprunté un étroit passage, il se retrouva sur le trottoir lorsque l'inconnu, du moins il supposa que c'était le même, sortit de l'immeuble. C'était un homme de taille médiocre, de type espagnol avec ses cheveux noirs et son teint sombre.

Le latin alluma une cigarette pour regarder autour de lui puis se dirigea sur sa droite. La filature ne fut pas très longue, elle entraîna Kovask jusqu'au bar voisin. L'inconnu commanda une bière et un jeton de téléphone, se dirigea vers la cabine au fond du couloir.

Son absence dura cinq minutes que le lieutenant de vaisseau mit à profit pour pénétrer dans le bistrot, Commander une bière en s'installant dans un box, et la payer pour pouvoir sortir à sa guise. Protégé par un journal il vit revenir son client qui arborait une mine sombre. Arrivé au comptoir, il sortit de sa poche de la menue monnaie qu'il compta avec application, voire avec une certaine inquiétude. Le barman recompta après lui, le visage soupçonneux puis méprisant devant la médiocrité du pourboire.

— Connaissez pas un certain Quinsey qui habite le bloc au 147 ?

Le barman daigna à peine secouer sa tête.

— Un type qui a une Chevrolet verte. Il n'est pas plus grand que moi mais il est chauve.

L'homme du bar s'éloigna en secouant la tête pour servir d'autres clients, et le petit Espagnol soupira, avala sa bière et regarda autour de lui. Il effleura à peine le journal derrière lequel se dissimulait

Kovask. Ses yeux reflétaient un désespoir réel. Il paraissait désespéré.

Quand son verre fut vide le barman se hâta de le lui rafler et de lui demander :

— Autre chose, Jack ?

L'homme se sépara du comptoir comme d'une planche de salut, et se dirigea sans entrain vers la porte. Kovask continua de lire. L'homme était trop embêté pour s'éloigner rapidement et il préférait lui laisser prendre une certaine distance. Il le retrouva en contemplation devant la vitrine d'un restaurant qui exposait des plats en carton-pâte, d'un réalisme quelque peu poussiéreux.

L'un derrière l'autre, ils continuèrent ainsi, mais l'Espagnol fit un écart pour éviter le poste de police. Kovask jeta un coup d'œil à sa Jaguar qui attendait dans le parking officiel. Il espérait ne pas rencontrer le lieutenant Cramer. L'Espagnol s'immobilisa à un arrêt d'autobus et parut vouloir attendre. Il devait habiter en dehors de la ville. Kovask revint rapidement sur ses pas et s'approcha de sa Jaguar comme s'il voulait la voler. Il craignait d'attirer l'attention d'un flic qui l'aurait reconnu.

Il poussa un soupir de soulagement quand il revit son homme toujours en attente. Il alla stationner un peu plus loin et sortit pour glisser une dime dans la fente de l'appareil. Il pouvait surveiller l'arrivée de l'autobus.

L'Espagnol en laissa repartir un sans y monter, mais n'eut que cinq minutes à attendre pour prendre celui qui desservait la U.S. 1 jusqu'à Daytona.

La filature fut assez difficile car la nuit était totale et épaisse. Le premier arrêt s'effectua à deux miles environ de Cocoa. Il ralentit le plus possible, à cent mètres du bus, puis le dépassa en pleins phares. L'Espagnol n'était pas l'une des trois personnes qui venaient de descendre.

Il eut l'intuition que son homme serait arrivé à destination quand il aperçut la pancarte du « *Bridge trailer's* ». Un camp pour caravanes. Il était possible que ...

Ralentissant à l'extrême il se laissa doubler par le car, en souhaitant que l'Espagnol ne remarque pas son manège. Comme prévu il quitta le véhicule à l'arrêt du camp en compagnie d'une demi-douzaine de personnes. Kovask continua de rouler un bon moment avant de faire demi-tour. Il croisa le car qui continuait vers Daytona, se gara sur l'accotement.

Comme il s'approchait de l'entrée, une voix coléreuse lui parvint.

— Non, mon vieux, ça ne marche pas. Vous me devez dix dollars et le règlement est formel. Je ne peux vous laisser entrer que si vous payez votre dette et me donnez un acompte pour une semaine.

S'approchant un peu plus, Kovask vit le gardien qui discutait avec

son Espagnol. Ce dernier lui tournait le dos et avait les épaules affaissées.

— Laissez-moi aller chercher quelques affaires que je pourrais vendre en ville pour vous payer.

— Maintenant ? fit l'autre sceptique. Tout est fermé à cette heure et vous ferez chou blanc. C'est inutile d'insister. Dix dollars plus trois dollars vingt-cinq cents, faites le compte.

Le petit homme voulut se rebiffer.

— Vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'entrer. Je vais appeler la police.

L'autre se montra goguenard :

— Allez-y ! Je suis aussi shérif adjoint, comme tous les gardiens de camp. Qu'avez-vous à me dire ?

Un silence suivit. Le petit homme se balançait sur une jambe, puis sur l'autre avant de proposer :

— Écoutez, j'ai un transistor qui vaut trente dollars, neuf. Il n'y a que deux mois que je l'ai. Je vous le laisse en dépôt jusqu'à demain. Vous le garderez si je ne peux encore vous payer.

Le gardien flaira une bonne affaire, mais fit le dégoûté :

— Qui me dit que ce n'est pas un truc volé ? Je serais encore dans une sale histoire ensuite.

— Je peux vous montrer la facture. Je l'ai acheté à Cocoa.

Le gardien regarda autour de lui. Kovask était invisible de l'autre côté de la barrière.

— C'est bon, allez chercher le truc, mais revenez tout de suite, hein ! Ne vous barricadez pas dans votre roulotte sinon il pourrait vous en cuire.

L'Espagnol murmura quelque chose et fila vers l'intérieur du camp. Le gardien le rappela :

— Hé, Rabazin ?

L'homme revint lentement :

— Quoi donc ?

— Ceci.

Il lui jeta quelque chose.

— La clé du cadenas que j'ai posé cette après-midi. J'ai passé une chaîne entre la poignée de la porte et la grille de la fenêtre. Vous n'auriez pas pu ouvrir.

Kovask patienta une bonne minute avant de se montrer. Le gardien installé devant un magazine et un verre de bière sursauta.

— Bonsoir, monsieur, vous m'avez surpris.

— Je veux voir le señor Rabazin.

À ce nom, l'autre fronça le sourcil, et son visage devint méfiant. Il ne devait pas aimer ce genre de coïncidence.

— Il vient de rentrer. Il vous attend ?

— Certainement.

Le ton ferme ne supportait aucune réplique.

— Allée E, vous verrez la vieille Pacific à la peinture grise écaillée.

Il suivit l'allée principale jusqu'à l'embranchement où la E débutait, tout au fond du camp, loin de l'ombre des pins, et très près de l'arroyo marécageux qui cernait le nord-est de remplacement.

La roulotte de Rabazin était la dernière, et elle ne paraissait pas en bon état. Aucune voiture ne stationnait auprès. L'homme avait dû la vendre depuis longtemps. Une faible lumière venait de la porte ouverte.

Le marin escalada le petit escalier aux marches branlantes, vit son homme en train de glisser un transistor dans son étui en imitation crocodile.

— Bonsoir, Rabazin.

L'Espagnol se retourna vivement, le visage apeuré, les bras écartés du corps, doigts ouverts, en homme habitué à ce genre de situation.

— Je crois que nous avons plusieurs choses à nous dire.

Rabazin avala sa salive et reprit un peu de sang-froid.

— Vous devez confondre, señor. Je ne vous connais pas.

Le sourire de Kovask l'inquiéta à nouveau. Le lieutenant de vaisseau désigna le transistor.

— Le gardien doit l'attendre. J'ai cru comprendre qu'il vous manquait la somme de treize dollars 25 pour être d'accord avec lui.

Il sortit deux billets de dix dollars de son portefeuille.

— Vous feriez mieux d'aller régler cette dette sur-le-champ. Mais évitez de dépasser sa loge pour votre sécurité.

Rabazin prit les billets.

— Revenez tout de suite, dit Kovask grand seigneur en allant s'asseoir sur la couchette de la caravane.

Cinq minutes plus tard l'homme était de retour avec une bouteille de bourbon. Le geste plut à Kovask. Il restait dans cette épave une certaine générosité, un goût bien latin du faste. Il plaça deux verres sur la table rabattante et les remplit.

— À votre santé, señor !

Kovask but une gorgée, regarda l'homme.

— Mexicain, n'est-ce pas ? Depuis quand connaissez-vous Peter Quinsey ?

Le Mexicain reposa son verre :

— Six mois environ.

— Vous travailliez pour lui ?

L'homme baissa les paupières.

— Jusqu'alors je travaillais pour moi.

Kovask comprit en regardant ses doigts agiles.

— Flambeur, hein ?

— Professionnel, mais ça devient de plus en plus difficile. J'ai eu l'occasion de gagner quelques dollars avec le señor Quinsey.

— Et pour le meurtre de Thomas Ford, combien vous a-t-il donné ?

Le Mexicain pâlit encore et son front se couvrit de gouttelettes de transpiration. Pourtant il continua de regarder le lieutenant dans les yeux :

— Je ne comprends pas.

Le visage du marin se durcit :

— Vous aviez l'habitude de le rencontrer dans un bistrot du côté de Melbourne. Le patron et la serveuse vous connaissent bien.

Une idée folle qui lui était soudain venue. Si elle s'avérait juste, il y aurait de quoi rire longtemps de Sunn et Hammond à l'O.N.I..

Le regard de Rabazin se troubla :

— Je le rencontrais en effet, mais je ne l'ai pas tué.

— Que veniez-vous faire ce soir chez Quinsey ?

L'homme réfléchit quelques secondes :

— Qu'attendez-vous de moi au juste ?

— Tout ce que vous savez, ou bien je vous livre au lieutenant de la police locale.

— Sans aucune compensation pécuniaire ?

— Dix dollars au maximum. C'est tout ce que je peux faire pour vous.

— Vous êtes un flic ?

— Non. Mais je représente le gouvernement fédéral.

Le Mexicain but un peu d'alcool et essuya ses lèvres avec sa pochette. Son costume était élimé, mais le pantalon conservait le pli et l'ensemble avait dû sortir des mains d'un bon faiseur quelques années plus tôt.

— Je comprends et c'est plus grave que je ne le pensais.

— Vous êtes intelligent. Êtes-vous vraiment Mexicain ?

— Oui.

— En relation avec les milieux cubains ?

L'homme secoua la tête :

— Non.

— Que vouliez-vous à Quinsey ?

— Lui demander de l'argent.

Kovask s'en doutait :

— Un chantage au sujet de Ford ?

— Oui. J'ai réfléchi depuis la découverte du cadavre. Ce ne peut être que Quinsey.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

Tranquillement Kovask sortit son Spécial Police .38. Le Mexicain tressaillit mais resta silencieux.

— Vous aviez une raison de le soupçonner de ce crime.
— Il m'envoyait le rencontrer pour qu'il me remette un paquet assez important.

— Qui contenait ?

— Des rouleaux de papier blanc assez curieux. Une fois j'ai regardé, car les paquets n'étaient jamais faits avec un grand soin. Moi je lui donnais une enveloppe qui devait contenir de l'argent.

Kovask alluma une cigarette sans lâcher son arme.

— Cela ne nécessitait pas de grandes conversations.

Rabazin sourit :

— Bien sûr, mais l'un et l'autre nous étions curieux de savoir ce que manigançait Quinsey, et nous avons fini par devenir sinon amis, du moins copains.

— Et Quinsey ne se doutait pas de vos conciliabules ?

— Si, mais il me payait pour que j'essaye de savoir ce que pensait le marin.

En fait Quinsey encourageait ces longs contacts. Maintenant Kovask était certain que Rabazin ressemblait à Farnia, l'agent cubain dont avait parlé Sunn. Sans être son sosie il pouvait passer facilement pour lui, au regard de gens qui ne le voyaient pas souvent.

Pour plus de certitude il demanda brutalement :

— Connaissez-vous un certain Farnia ?

— C'est la première fois que j'entends ce nom, dit le Mexicain. Qui est-ce ?

D'un geste il éluda la réponse.

— Pourquoi Quinsey aurait-il tué Ford ?

— Quelques jours avant sa mort il m'a dit qu'il n'aurait plus besoin de moi. Il m'a donné dix dollars et m'a conseillé de ne plus m'occuper de cette histoire.

— Mais vous connaissiez son adresse ?

— Je l'ai suivi ce soir-là, et il m'a été facile de le faire sans me faire remarquer.

En supposant que Quinsey ait voulu faire passer Rabazin pour un agent castriste, pourquoi l'avait-il laissé en vie ?

— Il ne vous a pas donné d'autres conseils ?

— Si, celui de filer ailleurs si je ne voulais pas me trouver dans une position difficile. Je lui ai promis de m'en aller le lendemain. Il a pu le croire, car c'est ce jour-là que j'ai amené ma voiture à un garage d'Orlando, pour la vendre. Je suis resté deux jours dans cette ville. S'il est venu se renseigner au camp il a dû apprendre mon absence.

— Et vous êtes revenu pourtant ?

Le Mexicain sourit :

— J'ai flambé les deux cents dollars que m'avait rapportés la vente de ma voiture. Je suis donc rentré avec juste de quoi manger, et puis

j'ai réfléchi.

— Il était dangereux d'aller sonner chez Quinsey.

— Je lui aurais fait croire que j'avais pris certaines précautions. En fait je voulais deux cents dollars pour m'en aller vraiment. Je ne peux plus vivre dans le coin. Je suis repéré et je n'arrive pas à trouver de pigeons.

Kovask le contempla en silence. Sans s'en douter, Rabazin prenait une importance considérable.

Il achevait de donner ce coup de pouce qui orientait différemment toute l'enquête. Pendant ce temps, Sunn et Hammond devaient chercher la fameuse boîte de jonction entre le réseau officiel et le clandestin. Ils finiraient par trouver un groupe de pauvres types ne comprenant rien à rien, alors que c'était ailleurs que se cachait la vérité. Combien de temps mettrait la C.I.A. avant de comprendre qu'on les avait guidés justement sur une fausse piste ? Le canular devait être de taille.

Le Mexicain finit le fond de son verre, tendit la bouteille vers Kovask qui refusa.

— J'ai changé d'avis. Je vais vous donner davantage, mais vous allez suivre scrupuleusement mes instructions. N'essayez pas de vous défilier car vous n'iriez pas loin.

— Vous êtes du F.B.I. ?

— Non. Peu importe. Une dernière question. Est-ce que Quinsey et Ford se rencontraient souvent ?

— Pas depuis que j'étais entré dans le coup. Je crois que Ford avait fait un travail assez important et dangereux pour Quinsey, au début. Il avait dû recevoir beaucoup d'argent mais paraissait regretter d'être entré dans cette combine.

Kovask se leva :

— Vous savez que Quinsey a disparu ? On a repêché sa voiture dans un marais du côté de New-Smyrna.

— Quelle voiture ? La vieille Chevy verte ou la Pontiac rose et noire datant de l'année dernière.

Le lieutenant dissimula sa surprise :

— La Chevy. Comment savez-vous qu'il en possédait deux ?

— Je n'aime pas me laisser rouler. Il me rencontrait toujours au volant de la vieille, mais une fois je l'ai vu dans la Pontiac.

Malin, il ajouta doucement :

— Je crois bien avoir noté le numéro.

Kovask le considéra d'un œil froid :

— Ne jouez pas ce jeu-là avec moi mon vieux. Je vais essayer de vous obtenir une prime de mes services. Peut-être plus forte que les deux cents dollars que vous vouliez soutirer à Quinsey.

Il avait rengainé son arme, mais il enfonça son index dans le plexus

de l'homme :

— Ce numéro ?

— FD 19537. Plaque de l'État de Floride.

— Merci. Je vous téléphonerai demain. Le matin, et vous indiquerai où vous devez aller.

Sans un regard il quitta la roulotte.

CHAPITRE VIII

Après plusieurs coups de téléphone, Kovask rejoignit Sunn et Hammond dans leur bureau de *Patrick Base*. Les deux hommes avaient étalé une immense carte de la région sur le sol, et, à quatre pattes, le crayon à la main, paraissaient s'affairer sérieusement. Un troisième loustic parlait au téléphone, et, sur le bureau, des canettes de bière toutes à moitié vides achevaient de se réchauffer. Quelques sandwiches mordus à la hâte traînaient un peu partout.

Sunn tendit vers l'arrivant une sorte de muflle contracté.

— Vous avez abandonné la planque ? Et si un gars se présente ?

— Personne ne viendra, dit tranquillement Kovask. Je suis venu à toute vitesse car j'ai eu une idée formidable.

Sans reprendre souffle et avec une naïveté vraiment bien imitée, il déballa la suite :

— Ford était spécialiste météo et pouvait donner des renseignements sur les transmetteurs de cartes. J'ai pensé que cette longueur impressionnante de fil avait servi à poser une liaison clandestine entre ...

Sunn se redressa sur ses genoux, un sourire goguenard sur ses lèvres minces. Hammond moins discret commençait de se taper sur les cuisses.

— Et que croyez-vous que nous ayons dans le crâne ? De la farine de cacahuètes ?

Kovask regarda la carte puis Sunn, d'un air terriblement vexé :

— Je comprends. Vous étiez en train de me doubler comme deux salauds que vous êtes.

En fait tout ce qu'il désirait, c'était que Sunn ne s'interroge pas trop sur les vrais motifs qui lui avaient fait quitter le 147 de la 4^e Rue.

— Bon sang, Kovask, c'est vous-même qui avez proposé de rester là-bas. Nous étions tellement excités par cette découverte, que nous vous avons complètement oublié.

Décidément ils allaient le prendre pour un parfait idiot, mais il finit par sourire gentiment.

— Bon. Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

Il s'agenouilla à son tour et prit un relevé des installations souterraines et volantes. D'un regard, il vit que Sunn avait reporté le tracé au crayon bleu sur l'immense carte d'état-major. Il fit semblant de s'absorber dans la contemplation de celle-ci, les laissant mijoter.

— Trois équipes pataugent dans les marais avec des projecteurs et les appareils de détection. Jusqu'à présent ça n'a rien donné.

— Mais si la connexion s'est faite sous terre, comment espérez-vous y arriver ?

Sunn soupira, légèrement excédé. Kovask comprit qu'il allait parfois trop loin dans la naïveté et que les autres finiraient par se méfier.

— J'y suis, dit-il, grâce à une bobine d'induction. Mais dans ce cas il faut une émission permanente ?

— Nous nous contentons d'envoyer des impulsions électriques dans les réseaux. Insuffisantes pour mettre les réceptrices de fac-similé en route, mais permettant à nos hommes de trouver une source différente de courant. Ces salauds doivent utiliser un courant de compensation, soit par pile, soit par éléments de batterie.

Kovask approuva de la tête :

— Et une fois que vous aurez trouvé la boîte de connexion, il vous suffira d'envoyer du courant dans le fil clandestin pour pouvoir le suivre.

— En souhaitant que l'enregistreuse de ces salauds ne soit pas sous tension, sinon ils seront alertés par le léger bourdonnement des condensateurs, même si le courant est très faible. Je ne pense pas que ce fil soit enterré très profondément. Ils ont dû installer ça en une seule nuit. Ils n'avaient pas de temps à perdre. Imaginez que ce soit un téléphone qu'il y avait au bout du réseau clandestin. En envoyant du courant nous le ferions tinter imperceptiblement.

Kovask alluma une cigarette et pointa son doigt à un endroit précis, celui où le réseau officiel suivait un canal de drainage sur un bon mile, en direction d'Orlando.

— Regardez un peu ici mon vieux, dit-il à Sunn.

Celui-ci, d'abord sceptique, sauta finalement sur ses talons.

— J'ai l'impression que vous avez mis le doigt dans le mille et ce n'est pas une figure.

Il se tourna vers le gars du téléphone :

— Alerte l'équipe de Stommer. Qu'ils se dirigent immédiatement vers le canal de drainage qui se trouve devant eux à l'ouest, à deux miles environ. Qu'ils fouillent consciencieusement le coin.

L'autre transmet les ordres. La liaison devait s'effectuer par radio. Sunn se tourna vers Kovask.

— On va aller là-bas. Mais il faut changer de tenue. Battle-dress et bottes pour aller patauger dans les marais. Vous en êtes, ajouta-t-il avec regret.

— Bien sûr, mais je ne possède pas un tel équipement.

— On va vous le fournir ici-même.

Une demi-heure plus tard ils filaient dans une jeep de l'Air Force. Tout de suite après l'U.S. 1, le chauffeur emprunta un chemin bordé

de marécages et de plantes aquatiques. Bientôt les roues soulevèrent des geysers d'eau fétide, et le brigadier qui les conduisait dut passer le crabotage. Ils roulèrent à dix miles à l'heure dans un demi-mètre d'eau.

— Espérons qu'on ne va pas basculer dans un trou, dit Sunn sur un ton rogue. Ne mettez jamais en pleins phares quoi qu'il arrive. Ces types-là sont au maximum à cinq miles d'ici, mais rien ne prouve qu'ils ont utilisé la totalité du fil. Si leur planque se trouve à deux miles, ils peuvent s'inquiéter de ces différentes lumières et de ces allées et venues.

Mais, quand ils rejoignirent les deux véhicules de l'équipe au travail, il faillit attraper une apoplexie. Les deux Dodges 4X4 illuminaient toute la région et les hommes s'interpellaient à voix haute.

Sunn commença par passer un savon à Stommer, un lieutenant d'aviation au visage sympathique, qui serrait les poings sous la tempête.

Pendant ce temps, avec de l'eau jusqu'aux genoux, Kovask se dirigeait vers le canal d'irrigation. Il atteignit le rebord cimenté qui surplombait les eaux de quinze centimètres seulement, et rejoignit deux hommes qui, pas à pas, avec des crochets, soulevaient le câble sous-marin du télétype. Dans ses explications, le Commodore Gary Rice n'avait pas fait de différence entre les parties souterraines et sous-marines. Tout serait encore plus facile que prévu.

Et tout au bout il y avait le piège dans lequel Quinsey, obéissant à des ordres mystérieux, avait voulu entraîner la C.I.A.. Kovask ne savait s'il devait s'en réjouir, ou s'en inquiéter.

Sunn le rejoignit en pestant. Il avait mis le pied dans un trou et l'eau avait passé par-dessus sa botte.

— Rien de neuf ?

L'équipe agissait avec précaution, car le raccordement pouvait avoir été fabriqué à la hâte et être de ce fait assez fragile.

— J'ai quelques renseignements sur le câble, dit Sunn. Section de deux pouces, revêtement en caoutchouc et les fils eux-mêmes sont sous gaine de même matière. Il a fallu quand même un spécialiste pour faire le raccordement.

— Ford ? proposa Kovask.

— Peut-être. Non content d'être météo, il était un excellent réparateur radio.

Le câble avait été simplement déposé sur une sorte de corniche noyée sous les eaux.

— Il y a un autre projet consistant à protéger la cible avec une installation en ciment, mais, depuis quatre ans que ce système fonctionne, il n'y a jamais eu de pépin.

Ils examinèrent le câble.

— Toujours en bon état. Il y a des chances pour que ça reste ainsi encore longtemps. Qui aurait imaginé qu'un fondu y relierait un fil clandestin ?

Kovask regarda l'heure à son boîtier lumineux.

— Il n'y a pas d'émission en ce moment ?

— Non, elle est terminée depuis une demi-heure.

Les phares des Dodge étaient maintenant en veilleuse. Sunn, les mains enfoncées dans les poches de son imperméable, grommelait entre ses dents.

— J'espère que ces imbéciles n'ont pas jeté la panique chez les types que nous cherchons. Ce serait jouer de malchance.

Puis soudain sa méfiance se manifesta à nouveau. Il lorgna du côté de Kovask, l'observant en silence.

— Je me demande, dit-il enfin, comment vous avez fait pour trouver si vite ce canal d'irrigation.

— J'avais potassé la question au domicile de Quinsey. J'ai eu le temps de réfléchir dans cette solitude forcée. J'avais un téléphone à ma disposition, et j'en ai profité pour appeler le département de la Navy à Washington.

Le visage de Sunn parut s'allonger encore, et ses yeux triangulaires se plissèrent encore ne laissant plus filtrer qu'une lame dure.

— J'ai reçu quelques indications sur les réseaux de fac-similés, et, quand je suis arrivé, j'ai vu que vous en aviez fait autant.

Un silence tomba. Seuls les crocs des deux hommes râpant sur le ciment du canal le troublaient, et aussi les bruits mous des bottes dans le marais.

— Vous n'étiez pas obligé de revenir vers nous.

Kovask éclata de rire.

— Je croyais que nous marchions la main dans la main. Mais en réalité je ne disposais pas de vos moyens.

Le visage de Sunn se dérida. Il préférait ce genre de réponse à une naïveté de boy-scout prolongé.

— Bien obligé d'en passer par nous, Kovask. J'ai l'impression que nous allons mettre le nez dans une sacrée histoire. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que ce Cubain, Farnia, y semble mêlé. J'ai eu d'autres renseignements sur lui. C'est un crack des services secrets de Castro. Pour qu'il se soit amusé à rencontrer Ford, il faut que la chose en ait valu la peine.

Kovask hocha la tête d'un air compréhensif.

— Avez-vous une photographie de ce Farnia ? J'aimerais connaître la tête de ce Cubain.

— Demandez à Hammond, il a sur lui des épreuves de ce type.

Hammond ne fit aucune difficulté pour lui en donner une. Kovask

les regarda pendant une bonne minute, avec une satisfaction qu'il garda pour lui. Il n'avait plus aucun doute. Rabazin pouvait passer pour le Cubain. La ressemblance n'était pas totale, mais il y avait quelque chose d'identique chez les deux hommes, qui avait abusé le patron et la serveuse du bistrot de Melbourne.

Il sourit à Hammond :

— Inconnu.

Il rejoignit Sunn qui suivait pas à pas l'équipe en train de vérifier le câble.

— Je me demande à quoi pouvaient servir les attaches et les pointes en acier spécial.

— Nous n'allons pas tarder à l'apprendre, dit Kovask.

Sunn eut un sourire un brin méprisant.

— Encore une hypothèse, lieutenant ?

— Oui. Vous êtes en train de vous imaginer que le repaire de nos gars se trouve vers le sud. Moi je crois qu'ils ont fait passer leur câble dans le canal en le fixant au fond.

Sunn secoua la tête.

— Ça fait au moins deux mètres de profondeur et il y a toujours un peu de vase.

— Un canal, ça se récuré de temps en temps. Ils peuvent avoir profité d'un nettoyage.

D'un regard dégoûté, l'agent de la C.I.A. apprécia la couleur sinistre du canal.

— Ils peuvent dans ce cas s'être amusés à ne pas le traverser perpendiculairement. Nous serions obligés de nous ficher à l'eau pour suivre la piste.

— Espérons qu'ils ne disposent pas d'un système d'alerte. Il vaudra mieux éviter de dégager leur câble. Imaginez qu'ils aient bricolé une alarme sur la tension du fil ? Nous ne trouverions qu'une planque vide.

D'un sourire suffisant, Sunn le rassura :

— J'ai tout prévu. Une cinquantaine d'hommes sont en train de patrouiller dans la région et surveillent toutes les fermes isolées. Ils ne pourront pas passer au travers du filet.

Kovask avait envie de lui dire qu'une telle chose n'était pas possible. Quinsey avait certainement souhaité que le réseau clandestin soit découvert facilement. Tout le prouvait, la mort de Ford, les cartes météo trouvées chez lui, l'imprudence de Quinsey avec sa Chevrolet, cette même Chevy découverte maladroitement immergée, la rapidité avec laquelle ils avaient trouvé son domicile, la facture de fil électrique. Il avait seulement oublié de se débarrasser définitivement du Mexicain Rabazin, sosie de Farnia, l'agent cubain.

— Vous avez l'air de songer à quelque chose de précis, dit Sunn qui

l'observait.

— Je me demande si ces types sur lesquels nous allons tomber seront aussi des Cubains.

Sunn grimaça horriblement.

— Bon sang, parlez pas de malheur ! Ce serait la pire des poisses. Vous ne savez pas quel complexe nous avons chez nous depuis cette malheureuse histoire de débarquement raté.

Kovask le savait fort bien, et le Commodore Gary Rice encore mieux.

CHAPITRE IX

Fred Compton arriva quelques minutes avant l'heure de vacation. Il était temps, car Emily l'attendait avec la bande perforée. L'émetteur se trouvait à l'arrière de la camionnette.

— C'est quand même imprudent de vous promener avec ça dans la campagne, dit-elle sur un léger ton de reproche.

— Que faisons-nous d'autre quand nous allons émettre à une dizaine de miles d'ici ?

Sa voix sèche alerta la grosse femme :

— Vous avez téléphoné ?

— Oui, et mon informateur n'était pas au bout du fil. On n'a pu m'indiquer où et quand je pourrais le joindre. Oh ! Emily j'ai l'impression que tout va mal ! Vous verrez que nous ne reverrons jamais ce Quinsey.

Avec des gestes nerveux il tirait l'émetteur, l'installait à même le sol. Il monta l'antenne sans trop de soin.

— Attention, gronda doucement Emily. Rien ne prouve que nous n'aurons pas besoin de cet appareil demain et les autres jours.

Le magnéto spécial absorba la bande, transformant chaque série de trous en autant d'impulsions électriques. Emily Morland éprouvait chaque fois un sentiment de sécurité, en pensant que même si l'émission était captée par hasard par le contre-espionnage, personne ne comprendrait jamais rien à ces signaux-là.

Quand le voyant eut cessé de clignoter, Compton descendit l'antenne et fourra l'appareil dans le véhicule.

— Terminé une fois encore. Ce que je trouve curieux, c'est qu'on n'ait pas exigé de nous une émission matinale. À croire que ces TS 6 ne sont bonnes pour voyager que la nuit.

Il s'installa au volant pour rentrer la camionnette dans le hangar attendant à la ferme. Dans la cuisine, Emily disposait deux assiettes pour le repas du soir. D'ordinaire, ils mangeaient bien avant l'émission.

Silencieux, ils mangèrent lentement. Il remarquait qu'elle soignait de plus en plus les repas. Elle avait préparé un bon steak aux oignons, une salade de chou cru avec de la mayonnaise, et les beignets qu'on pouvait arroser de sirop d'érable.

— Je ne vous connaissais pas ces talents de maîtresse de maison, ma chère Emily.

Il lui sembla que la grosse femme rosissait imperceptiblement. Elle répondit avec un détachement qui ne les trompa ni l'un ni l'autre :

— Il faut bien occuper son temps à quelque chose, et puis j'ai toujours aimé tripoter dans les casseroles.

— C'est un rôle essentiel de la femme, dit Compton l'air sérieux. Peut-être l'un des meilleurs avec celui de mère.

Surprise, elle resta la fourchette en l'air.

— Ce qui m'étonne toujours c'est que de telles paroles puissent sortir de votre bouche.

— Oui. Car en fait nous sommes les sacrifiés du communisme. Croyez-vous que les gens vivent différemment dans les pays socialistes que dans celui-ci ? Ils doivent aimer leur femme, chouchouter leurs enfants et s'empiffrer de bonne cuisine.

Comme elle fronçait les sourcils, il crut qu'il était allé trop loin dans cette nouvelle déclaration de foi. Il s'en moqua et se servit une grosse ration de cole-slaw. La mayonnaise en était bien relevée, exactement comme il l'aimait.

Voyant que la grosse femme gardait une expression sévère, il l'interpella ironiquement, la bouche pleine :

— Alors, Mom, je vous ai coupé l'appétit avec mes pensées déviationnistes ?

Elle secoua la tête, mit un doigt sur sa bouche.

— Écoutez.

Les mâchoires crispées, le front plissé, il tendit l'oreille. Tout paraissait calme autour de la ferme. Il allait ouvrir à nouveau la bouche quand il entendit le bruit. C'était comme un grésillement sourd.

— Vous avez entendu ?

— Oui.

Il avala sa bouchée de choux et se leva doucement pour se diriger vers la porte. Il comprit son erreur quand le bruit se renouvela à l'intérieur de la maison. Cette fois la grosse femme quitta la table. À nouveau son visage était celui des autres jours, et une petite lueur dure faisait briller ses yeux.

— Encore ?

— Ça vient de là, dit Compton en se dirigeant vers l'espèce d'alcôve où était installé le récepteur de fac-similés météo.

Serrés l'un contre l'autre, ils s'immobilisèrent devant l'appareil.

— Que se passe-t-il à votre avis, Fred ?

— Je l'ignore. Il ne peut s'agir d'une émission météo impromptue. Du moins pas à cette heure. Dans la journée encore ce serait plus probable. À moins que ... Avez-vous écouté la radio aujourd'hui ?

— Bien sûr.

— Il n'y avait aucune annonce d'ouragan ou de tornade ?

— Pas la moindre.

À tout hasard Compton mit en route le dérouleur. Les cinq premiers centimètres apparurent vierges de toute indication météo, puis brusquement le lourd bourdonnement se produisit et quelques signes désordonnés, imperceptibles, apparurent sur le spécial à hauteur de la pointe de Cuba.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas. On dirait que quelqu'un s'amuse avec l'appareil émetteur. Un gosse qui effleurerait le manipulateur. Ou alors quelque chose est dérégulé.

Le lourd visage d'Emily se pencha vers l'appareil.

— Il vaudrait mieux l'arrêter et le mettre complètement hors-circuit.

— Je crois que vous avez raison, et même pour plus de sécurité je vais couper le courant de compensation.

L'interrupteur se trouvait derrière l'appareil contre le mur. La sortie du câble se faisait à cet endroit-là également. Il s'enfonçait dans la terre et filait vers le sud. À quatre miles de la ferme environ, il rejoignait le réseau officiel après avoir suivi pendant plusieurs centaines de yards le fond d'un canal de drainage. C'était Ford et Quinsey qui avaient réalisé cette installation en deux nuits de travail. La première, ils avaient enterré le câble de la ferme dans le canal. Il leur avait fallu dix heures d'efforts continus pour y parvenir. À distances régulières ils enfonçaient dans la terre une tige en forme de canne pour le maintenir. Ils avaient recommencé la nuit suivante au fond du canal asséché. Pendant que Quinsey fixait le câble contre le ciment, son compagnon opérait le branchement.

Le couple resta encore dans l'alcôve, ne pouvant se décider à rejoindre la table.

— C'est tout de même curieux, dit la grosse femme.

Compton ne répondit pas, bien qu'il pensât la même chose. Ils devaient surtout éviter de céder à la panique.

— Si quelqu'un était en train de tirer sur le câble ? Est-ce que ça ne se répercuterait pas jusque dans l'appareil ?

Compton sourit, mis en gaieté par l'ignorance de la grosse.

— Certainement pas. Il est maintenu de place en place, et il faudrait qu'on le tire tout près de la ferme pour que pareille chose se produise. Et encore il n'y aurait que du bruit sans que cela puisse mettre en route le mécanisme de l'appareil.

— Vous devriez quand même aller voir.

Il n'était pas très emballé, mais il consentit à enfiler son imperméable et ses bottes pour la rassurer. Au-dehors, le ciel était très dégagé et la lune se levait. Il suivit le tracé invisible du câble, sauta la barrière de la propriété et se trouva en pleine lande. C'était ainsi

jusqu'au canal de drainage. Un peu avant celui-ci, il y avait un grand marécage, le *Velvet swamp*. Une végétation verdâtre le recouvrait au printemps et donnait à sa surface l'apparence du velours, d'où son nom. À cet endroit Ford et Quinsey avaient pu travailler vite. Il leur avait suffi d'enfoncer leur tige en forme de canne dans la vase pour maintenir le câble.

D'ailleurs, il n'alla pas jusqu'au marais et se contenta de marcher pendant un mile environ. La campagne paraissait silencieuse. Il fit demi-tour et revint lentement vers la ferme pour laisser croire à Emily qu'il était allé bien plus loin. C'était la première fois qu'ils avaient une telle alerte depuis leur installation dans le pays.

Elle l'attendait sur le seuil et l'ombre de sa silhouette massive occupait toute la cour.

— Alors ?

— Je n'ai rien vu. Vous pourrez dormir sur vos deux oreilles cette nuit, Emily.

Elle secoua la tête avec force :

— Ne croyez pas que j'aie peur, Fred Compton.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Seulement s'il devait nous arriver quelque chose maintenant, ce serait vraiment malheureux.

Il la regarda.

— Ne faites pas l'imbécile. Vous m'avez mis des idées de retraite et de tranquillité dans la tête. Je crois que nous pourrions couler des jours heureux ensemble.

Plus ému qu'il ne voulait le laisser voir, Compton se contenta de hocher la tête à plusieurs reprises.

— Et nous pourrions le faire plus tôt que prévu. La provision de papier spécial s'épuise et Ford n'est plus là pour nous en fournir.

— On en trouve facilement dans le commerce.

— Bien sûr. À condition que Quinsey revienne pour nous ordonner de continuer ce travail.

Il en resta muet de surprise. Maintenant la grosse femme allait plus loin que lui. Elle lui proposait tout simplement d'abandonner la vieille ferme et les appareils pour aller vivre ailleurs.

— Il vaut mieux attendre un peu, proposa-t-il en se demandant si elle n'avait pas raison.

— Comme vous voudrez.

Cette soumission était la chose la plus surprenante. Il s'assit et arrosa un beignet de sirop d'érable. L'un et l'autre avaient évolué ensemble sans s'en rendre compte.

— Je n'ai guère d'argent, dit-il soudain.

— Moi encore moins, mais nous trouverons bien le moyen de nous débrouiller.

Étrange de penser qu'ils allaient gagner leur vie comme les citoyens de ce pays. Jusque-là, on lui avait donné de l'argent, en général très peu, pour différents travaux dangereux.

C'est alors qu'il vit les deux Colt 45 posés sur le buffet.

— Vous les avez sortis ?

— Et j'ai garni les barilletts. À tout hasard. Ne croyez-vous pas que mieux vaut être sur ses gardes ? Si j'étais vous, je placerais la camionnette dans la cour.

— Le chemin creux serait un guet-apens idéal. Il vaudrait mieux s'enfuir par la lande. Il y a un endroit où nous pourrions faire sauter la barrière sans descendre de voiture.

Elle s'efforça de rire :

— Nous voilà bien sinistres.

Compton pensa qu'il disposait d'un voltmètre. La batterie de compensation fournissait un courant de 24 volts. Il devait la vérifier fréquemment et la recharger au besoin avec un redresseur branché sur le secteur.

S'agenouillant derrière le récepteur il fixa une des pinces crocodile sur l'une des bornes d'arrivée, établit le contact avec la fiche.

Penchée au-dessus de lui Emily essayait de lire sur le cadran du voltmètre.

— L'aiguille ne bouge pas.

— Normal, dit Fred. Le contraire serait surprenant.

Rassuré, il allait se redresser quand soudain l'aiguille oscilla.

— Bon sang !

Elle trembla un moment entre vingt et trente volts.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

La grosse femme avança sa tête contre la sienne.

— Quoi donc ?

— S'il s'agit d'un essai à la suite d'une panne ou d'un dérèglement, ce n'est pas le voltage habituel.

L'aiguille se stabilisait entre vingt-deux et vingt-trois volts. Surpris il vérifia son installation. La batterie n'était pas en circuit. Le courant venait d'ailleurs.

— Je ne comprends pas.

Soudain l'aiguille dériva vers la gauche et s'immobilisa. Il crut avoir un mauvais contact et essaya d'y remédier.

— Non. Il n'y a plus de jus.

Il se redressa, essuya la sueur de son front avec son avant-bras. Emily, muette, ne quittait pas le voltmètre des yeux.

— Vous ne pensez pas ...

— Attendez. Si c'est ce que nous pensons, ils vont à nouveau envoyer le jus.

En même temps il suivait la course des secondes sur sa montre.

Deux minutes plus tard environ le voltmètre indiqua à nouveau vingt-trois volts pendant une bonne minute.

— Que faut-il faire, Fred Compton ?

— Je voudrais une dernière certitude. Placez dans la camionnette ce que vous avez de plus précieux.

Elle eut un petit rire triste.

— Depuis des années j'évite de m'attacher aux choses. Je suis prête à m'en aller. Que faisons-nous des appareils ?

— Rien pour l'instant. Ce n'est-être qu'une alerte.

— Ne croyez-vous pas qu'ils essayent de localiser une perte de courant ?

— Ils utiliseraient un voltage supérieur pour mieux sensibiliser la différence.

Emily passa dans la cuisine et revint avec l'un des Colt et une boîte de cartouches. Elle avait enfilé un manteau.

— Prenez ça, Fred. J'ai le mien dans la poche.

Les yeux fixés sur son chrono il ne répondit pas. À deux minutes d'intervalle précises le courant fut rétabli.

— Il nous faut partir, Emily. Cette fois je crois que le doute est exclu.

— L'appareil ?

— Impossible de le détruire en si peu de temps. Ça ne servirait qu'à nous retarder. Venez.

Tout en courant vers la camionnette, elle lui demanda des explications.

— Grâce à une aiguille aimantée on peut déceler la présence d'un courant électrique. Notre fil n'est pas enterré très profondément ...

Elle souffla en s'installant dans la camionnette :

— Cela signifie qu'ils sont déjà sur la terre ferme ?

— Oui. Il leur a été facile de suivre le câble sur toute la partie où il était immergé.

Doucement il fit ronronner le moteur. Il avait suffisamment d'essence pour parcourir plusieurs centaines de miles. Mais la Floride était un cul de sac pour eux, et ils devaient essayer de se diriger vers le nord.

— Mais alors, disait Emily, ils sont à moins d'un mile d'ici ?

— Oui. Essayons d'abord le chemin creux. Tous phares éteints, il roula doucement. La lune éclairait le paysage, mais il s'était longuement entraîné depuis qu'ils habitaient la ferme, et il aurait rejoint la U.S. 1 les yeux fermés. Emily se pencha par la vitre ouverte.

— Nous avons laissé de la lumière dans la cuisine. Ils croiront nous surprendre au nid.

Plus de la moitié du chemin était derrière eux. La route n'était qu'à quelques centaines de mètres quand Fred enfonça la pédale du frein.

— Qu'y a-t-il ?

— L'appareil-radio. Inutile de s'en embarrasser. Il faut le laisser dans les buissons.

En quelques minutes ils l'eurent caché à quelques mètres du chemin creux.

— Je vais filer vers le sud, dit Compton en passant sa première. Dès que nous le pourrons nous remonterons vers le nord.

Il désigna la boîte à gants.

— Nous avons là des faux papiers pour tous les deux, et je dispose de deux plaques du Kentucky.

La grosse femme hocha la tête avec un air sombre :

— Je ne sais pas si nous pourrons les utiliser. J'ai toujours eu un mauvais pressentiment ces derniers jours, Fred Compton.

— Peut-être pourrons-nous changer la couleur de notre véhicule, dit-il comme s'il n'avait pas entendu ses paroles.

Le chemin se dégageait de la lande et ils apercevaient les phares des voitures sur la *highway*.

— Tout semble normal.

À ce moment-là Emily poussa un cri. Deux camions fonçaient sur eux, des projecteurs s'allumaient, paraissaient vouloir les clouer au sol.

CHAPITRE X

Comme l'avait prévu Kovask, le fil clandestin suivait le fond du canal de drainage. Ils avaient découvert la boîte de dérivation étanche fixée à un gros bloc de ciment immergé. Le câble parasite passait dans une saignée pratiquée sur le rebord du canal et soigneusement rebouchée, continuait dans la vase vers l'ouest.

Sunn avait tout prévu, et, cinq minutes après cette découverte, un homme-grenouille aux chaussures lestées remontait le canal. Ils pouvaient suivre sa progression, le plongeur utilisant une lampe étanche dont la clarté formait une tache claire à la surface huileuse de l'eau.

Un quart d'heure plus tard l'homme remontait de l'autre côté. Kovask, Sunn et les autres traversèrent au moyen d'un radeau pneumatique.

L'homme-grenouille enlevait son masque.

— Le câble doit ressortir ici.

Sunn, dans le marécage jusqu'aux genoux, l'extirpait de la vase avec un crochet. Il exultait.

— Sectionnez-moi ça les gars, et branchez-le sur la batterie. Un contact de deux minutes, puis un arrêt de même longueur. S'agit pas de semer la panique. Hammond, envoyez un message aux patrouilleurs. Qu'ils surveillent toutes les fermes situées dans un rayon de deux à quatre miles à partir d'ici.

Clignant de l'œil en direction de Kovask.

— On ne sait pas si ces salauds n'ont pas ajouté une rallonge à leur fil.

Trop confiant, il voulut poursuivre vers le nord-est, même quand le courant, conformément à ses ordres, cessa d'affoler l'aiguille aimantée de son repéreur. Au cours des deux minutes suivantes, il comprit son erreur.

— Les salopards ! fulminait-il. Ils ont fait un coude à angle droit.

Le câble filait en effet vers le nord-ouest. Plus sagement, ils attendirent les minutes d'irrigation. Hammond, chargé de la liaison-radio, les suivait, pas à pas.

Tout le dispositif est en place. Pas un chat ne risque de passer au travers ... Trois fermes suspectes.

Perdant patience, Sunn voulait déterrer le câble, mais cela demandait trop de temps. Mieux valait se fier à l'aiguille du repéreur.

Les tiges en forme de canne étaient trop profondément enfoncées dans la couche de vase solidifiée.

Sur la terre ferme de la lande, tout alla plus vite. Les installateurs clandestins n'avaient pas perdu leur temps à finauder. Le câble filait droit vers le nord.

— Regardez là-bas, dit Kovask qui avait une vue perçante. Je vois un cyprès et une maison.

— Fonçons ! dit Sunn.

Au même moment ils entendirent un ronronnement de moteur.

— Ils nous filent entre les doigts ! rugit l'agent de la C.I.A..

Une douzaine d'hommes se mirent à courir dans la direction de la ferme. La barrière fut aisément franchie. D'un geste, Sunn les immobilisa en désignant les fenêtres éclairées.

— On les tient.

Mais un moteur s'éloignait vers l'U.S. 1.

— Ils seront coincés là-bas, si ce sont eux, certifia Hammond qui venait de recevoir un message. Deux camions ont barré l'entrée du chemin creux.

Kovask suivit Sunn qui se dirigeait vers la maison. Ils risquèrent un regard dans la cuisine.

— Vide !

— Allons-y ! dit Kovask.

La porte n'était pas fermée. Son arme à la main, il pénétra dans la pièce. Sunn et deux hommes le suivaient. En même temps, au loin, éclataient quelques coups de feu.

— Pourvu qu'ils ne passent pas, dit Sunn.

En quelques secondes ils découvrirent le récepteur de fac-similés et la compositrice, de même qu'un stock de papier spécial pour les cartes météo et les bandes de papier à perforer. Sunn s'interrogeait visiblement devant le dernier appareil.

Soudain les détonations éclatèrent tout près, et Kovask fila aux nouvelles.

— Ils essayaient de revenir ici, lui cria un des hommes de Sunn. Ils ont enfoncé la barrière. Maintenant ils sont planqués derrière le véhicule.

*

* *

Fred Compton ouvrit son portefeuille en sortit les papiers qu'il contenait.

— Que faites-vous ? demanda Emily allongée non loin de lui dans le lichen poisseux de la lande.

— Je vais mettre le feu à la camionnette, et pendant qu'elle brûlera nous pourrions peut-être filer.

Une balle vint percuter la portière gauche.

Mais plusieurs autres s'enfoncèrent dans la terre sous le véhicule.

— Ils nous savent là.

— L'incendie couvrira notre fuite. Ils ne pourront pas nous voir.

Il poussa le tas de papiers froissés sous le moteur et y mit le feu. D'un coup de couteau il creva le réservoir latéral et recula rapidement. Le véhicule s'embrasa presque aussitôt. Lui et Emily couraient loin de là déjà.

Alors qu'ils atteignaient la barrière la grosse femme tomba lourdement. Il crut qu'elle avait trébuché, mais quand il voulut l'aider il constata qu'elle était morte. Une balle l'avait frappée entre les deux épaules.

Sa vie s'arrêta là. Il se sentit incapable d'aller plus loin, de s'enfuir seul. Il le pouvait et il était suffisamment habitué à de telles situations pour s'en sortir. Il laissa aller le cadavre de sa compagne et se dressa, les mains plaquées au corps.

Il n'opposa aucune résistance quand trois hommes lui ordonnèrent de lever les bras en l'air.

Kovask apprit la mort de la grosse femme et l'arrestation d'un homme alors qu'il rejoignait la ferme. La camionnette achevait de brûler. On essayait d'éteindre les flammes avec un tuyau d'arrosage, et les extincteurs des camions.

Sunn regarda Fred Compton avec un sourire de triomphe.

— Foutez-lui les menottes ! Qu'on le photographie le plus rapidement possible.

Deux hommes entrèrent avec l'émetteur-radio :

— On vient de trouver ça. C'est un appareil à ondes courtes mais avec un drôle de bidule greffé dessus.

Sunn parut bondir sur l'appareil.

— Où l'avez-vous déniché ?

— Pas très loin du chemin reliant la ferme à la route. Ils avaient dû s'en débarrasser avant qu'on ne les coince.

Kovask s'approcha à son tour.

— C'est un modulateur qui traduit les trous des bandes en impulsions radio acheminées par U.H.F. (1).

Sunn paraissait sceptique.

— Est-ce un moyen de communiquer secrètement sans être repéré ?

— Je ne crois pas, dit Kovask.

Il se tourna vers Fred Compton.

— Je suppose que tous les renseignements météo était traduits par votre compagne en un code spécial sur bande perforée ?

L'homme parut s'éveiller. Il haussa les épaules.

— Autant vous dire que je ne sais presque rien.

— Répondez-moi sur ce que je viens de vous demander, insista sèchement le lieutenant de vaisseau.

— Si ça peut vous faire plaisir. Emily traduisait en effet toutes les indications de la carte, selon un ordre préétabli. Vous trouverez le code dans un tiroir du bureau.

Sunn se planta devant lui :

— Bien bavard, mon vieux. Tu essayes de nous envoyer sur une mauvaise piste hein ?

Compton le regarda tranquillement. Kovask alla jusqu'à la table qui soutenait la compositrice et trouva le code en question dans le tiroir. Y étaient joints un ensemble d'instructions générales et une feuille qui indiquait l'ordre de traduction. Ces différents documents étaient écrits en clair, simplement tapés à la machine.

Sunn les lui arracha des mains.

— Formidable ! dit-il. Ils étaient tellement sûrs d'eux qu'ils n'avaient pris aucune précaution. Une bonne prise !

Incrédule Kovask le regarda. Comment Sunn n'était-il pas alerté par toutes ces facilités ? En moins de vingt-quatre heures tout marchait pour eux comme sur des roulettes. Il se dit que la vérité, c'était du côté de Rabazin le Mexicain qu'il la trouverait. Non que le pauvre type lui ait dissimulé quoi que ce soit, mais bien pour le rôle qu'il avait joué dans la conspiration de Peter Quinsey.

Pendant qu'il réfléchissait Sunn se frottait les mains.

— Il faudra bien qu'il nous en dise un peu plus, notre prisonnier.

Revenant dans la cuisine il se posta devant lui.

— À quelle heure là vacation-radio ?

Compton sourit avec ironie :

— Un peu vite. Vous avez déjà digéré les documents du tiroir ?

Sunn le gifla.

— Attention Compton : maintenant tu es entre nos mains. Ne compte pas t'en tirer par des feintes. Ce soir tu as envoyé un message ?

Compton gardait tout son sang-froid. Il pensait à Emily, à tous les projets qu'ils avaient fait dans la journée. Ils se connaissaient depuis longtemps et ils avaient attendu ces dernières vingt-quatre heures pour oser se faire des confidences. Ils auraient pu réussir. Il s'en était fallu de quelques secondes.

— À quelle heure ?

Compton pensa soudain à Quinsey et une rage folle monta en lui. Il les avait abandonnés. Il les avait trahis.

— Tu réponds ?

Il leva les yeux vers Sunn.

— La vacation était entre huit heures quarante-cinq et neuf heures. Tous les soirs.

— Quelle destination ?

— Cuba.

Kovask regardait Sunn et le vit tiquer. Le nom de l'île les effrayait tous. Depuis la dernière purge de leur service ils appréhendaient les nouvelles boulettes, avec cependant l'espoir de découvrir un jour une information sensationnelle capable d'en boucher un coin au jeune président.

— Tu me prends pour un imbécile ? À quoi sert d'envoyer sous le plus grand secret des renseignements météo que n'importe qui peut capter avec un Braun à dix dollars.

Compton avait toujours été de cet avis. Il ne pouvait fournir d'autres explications.

— Votre combine cache un truc plus monumental. Tout ça, c'est de la frime hein ?

— Je l'avais cru, dit l'homme. Mais c'est tout ce que nous faisons.

— Et d'après toi à quoi servait cette transmission de chiffres codés ? L'homme soupira.

— Vous allez encore dire que je me fous de vous.

— Vas-y quand même, fit Sunn menaçant. On tâchera d'être patients, jusqu'à un certain point.

Alors Compton répéta ce que lui avait dit Quinsey au sujet des fusées de T.S. 6 sur berceaux radioguidés. Les renseignements météo prévoyaient le temps douze heures à l'avance, et l'angle de tir se modifiait chaque soir au cours de l'émission clandestine. Les Cubains ignoraient soi-disant l'installation de cette base, et c'était pour éviter des allées et venues suspectes que le dispositif était commandé depuis la Floride.

— Pourquoi ne pas vous installer sur l'île ? dit Sunn.

— Toujours pour éviter une friction avec Castro.

Kovask n'ajoutait aucun crédit à cette histoire. D'ailleurs Compton lui-même n'y croyait pas. Quinsey avait mis sur pied une curieuse machination. Cela ressemblait à de la provocation. Dernièrement, les relations de Cuba avec les Soviétiques s'étaient quelque peu rafraîchies, Castro flirtant ouvertement avec les Chinois. Y avait-il là une explication ? Les Russes désiraient-ils provoquer une intervention qui leur permettrait de prouver aux Cubains qu'ils étaient toujours leurs alliés les plus fidèles et les plus puissants ? Sunn paraissait passionné.

— Et où serait installée cette base ?

— Dans un îlot rocheux pas très loin de l'île des Pins. Castro l'a cédé sous bail à une compagnie pétrolière russe. Une société d'État évidemment, pour y construire un dépôt de carburant.

Avec ces nouvelles explications, l'hypothèse d'une base de T.S. 6 à proximité de la Floride paraissait moins extravagante. Kovask avait entendu parler de cet îlot, *El Cayo Bajo*. Un rocher inhabité. Les Russes avaient certainement des intentions cachées à son sujet.

— Il paraît que le service de dépistage radio est très efficace chez Castro et que nous étions en plus grande sécurité ici.

Lorsque Sunn se tourna vers lui, Kovask lut sur son visage qu'il était convaincu. Malgré ses efforts, il le cachait mal.

— Drôle de truc, hein ? Ça va faire du bruit chez nous.

Kovask abonda poliment dans son sens. Le Commodore Rice en ferait longtemps des gorges chaudes.

— Évidemment il va nous falloir contrôler ces affirmations. C'est le plus embêtant.

Le marin le voyait venir avec ses gros sabots.

— Présenté par nous, le rapport va faire le tour de tous les services. Il sera bien sûr soumis au président en priorité, mais l'étude risque de s'en prolonger. Si l'origine était différente, tout irait certainement plus vite.

Son interlocuteur faisait la sourde oreille.

— Dans le fond, dit Sunn avec une jovialité factice, c'est grâce à vous que nous avons fait de tels progrès dans cette enquête. Sans votre intervention ...

— Vous exagérez, mon vieux. Je n'ai pratiquement rien fait.

— Mais si. J'ai le défaut de me servir des autres, mais je sais reconnaître mes torts. Nous allons donc rédiger un double rapport similaire sur cette affaire.

Kovask alluma une cigarette sans le regarder. Il s'approcha de Fred Compton.

— Qui a tué Ford ?

— Je l'ignore.

— Quinsey ?

L'homme battit des paupières.

— Peut-être.

— Où se trouve-t-il maintenant ?

Cette fois Compton ne fut plus maître de lui :

— Il a fui comme un lâche. Depuis hier au soir.

Sunn entraîna Kovask à l'écart.

— Pourquoi ces questions ?

— Je suis chargé d'éclaircir le meurtre d'un marin, non de protéger les installations de Cap-Canaveral et de veiller à la sécurité du pays. Je ne peux faire qu'un rapport strict sur les événements de cette nuit.

Le visage de Sunn se ferma, redevint celui de l'homme qui avait accueilli Kovask au domicile de Ford la veille.

— Vous êtes rancunier, Kovask ?

— Non, mon vieux. Je fais mon métier tel qu'il doit être fait. Les aveux de Compton ne m'intéressent que médiocrement.

— Vous ne les mentionnerez pas dans votre rapport ?

— Non. D'abord ce fameux rapport sera, pour ma part, oral. Le

Commodore Rice se contentera d'un coup de fil. Ce n'est que lorsque tout sera terminé que je coucherai les détails sur le papier.

— Autrement dit, vous me laissez tomber ? Vous vous foutez bien du destin de votre pays, de ces têtes nucléaires pointées sur nous.

Kovask eut un rire silencieux :

— Doucement, mon vieux ! Je sais simplement que la C.I.A. est mieux équipée pour aller voir de près ce qu'il y a de vrai dans tout ce fatras.

Le regard de Sunn était proprement menaçant.

— Ne croyez pas vous en sortir ainsi. Je vous mentionnerai et on risque de vous convoquer à Washington pour supplément d'information.

— Bon sang, que cherchez-vous donc ? explosa Kovask. On dirait que vous êtes à l'affût d'un incident qui vous permettrait de recommencer le débarquement de l'île de Pinos. Il est vrai que le *Cayo Bajo* n'en est pas très éloigné.

— Vous avez peur de prendre vos responsabilités ?

— Surtout quand la situation est aussi peu claire. Tout repose sur les affirmations de Compton. Je suis certain qu'il dit vrai, mais Quinsey a dû l'intoxiquer.

Puis, craignant de trop dévoiler le fond de sa pensée, il ajouta d'un ton plus conciliant :

— Restons-en là, Sunn. Ne vous faites pas de souci pour votre rapport. Il trouvera certainement un bon accueil dans les hautes sphères du gouvernement.

Sunn lui tourna le dos, furieux et déçu.

CHAPITRE XI

Le téléphone réveilla Kovask à huit heures du matin. Il s'était couché à quatre. Il eut du mal à rassembler ses idées. La voix du Commodore Rice lui parut un acide coulant goutte à goutte dans l'oreille.

— Du nouveau d'abord, annonça son chef. On a retrouvé une Pontiac rose et noire immatriculée FD 19 537, du côté de Selma, dans l'Alabama. Dans un chemin creux, abandonnée. Pas de trace de Quinsey. Il sème ses voitures un peu au hasard, ce type-là.

Complètement réveillé, Kovask alluma une cigarette tout en écoutant le Commodore.

— Vous avez du nouveau ? lui demanda enfin ce dernier.

Il lui raconta les derniers événements. Quand il eut terminé, Gary Rice contenait difficilement sa jubilation.

— C'est ahurissant. Je pense que ce rapport va passer dans toutes les mains officielles. Là-dessus on sortira notre Mexicain et ...

— Non. Il vaut mieux attendre. C'est Quinsey qu'il nous faut. Il faut qu'on ait tous les détails.

— Ça va demander du temps.

— J'ai relevé le numéro de cette reproductrice de fac-similés. Elle a certainement été volée quelque part. C'est peut-être un indice sérieux.

Il communiqua au Commodore la marque et le numéro.

— Je l'ai noté à l'insu de Sunn. Est-ce que je vais à Selma ?

— Un Skyshark vous attend à l'aérodrome d'Orlando. Il vous laissera à Montgomery. Vous trouverez une voiture là-bas et il ne vous restera plus qu'à rejoindre Selma par l'U.S. 80. À peine cinquante miles. Une jolie balade. La voiture a été repérée par la police locale et, par chance, le capitaine de police est un ancien de la Navy. Il nous a donné la priorité de l'information. Vous avez une solide avance sur Sunn et sa bande de loups.

— Attendez, dit Kovask. Et pour mon Mexicain ?

— Je viens de lui faire envoyer un mandat télégraphique de cinq cents dollars et aussi une adresse à Miami. J'espère que le gars sera sérieux.

— Je vais lui passer un coup de fil. Je vous rappellerai également dans la journée depuis Selma.

Cinq minutes plus tard, Rabazin, alerté par le gardien du camp,

venait à l'appareil. Kovask lui annonça l'envoi d'argent et d'une adresse à Miami.

— Rendez-vous-y sans attendre. N'essayez pas de jouer au plus fin avec nous.

— Ne craignez rien, répondit le Mexicain. Sitôt l'argent empoché, je prends le bus.

À dix heures, le Skyshark se posait sur l'aérodrome de Montgomery. Un homme portant une casquette de chauffeur s'avança au-devant de lui.

— Mr Kovask ? Je suis employé de *Finey and Finey*. La voiture est là-bas. Voici les clés. Le plein est fait.

— Dois-je vous ramener ?

— Inutile, monsieur.

Il porta un doigt à sa casquette et tourna les talons. La voiture était une Mercury métallisée. Elle paraissait neuve et n'avait que dix mille miles inscrits au compteur. En une heure il joignit Selma et se rendit directement au siège de la police. Le capitaine Carsen le reçut sur-le-champ. C'était un type trapu au visage lourd éclairé par des yeux bleus.

— J'étais second maître pendant la guerre ... C'était quand même le bon temps ...

Kovask accepta de discuter pendant quelques minutes avant d'en venir à la Pontiac rose et noire.

— J'avais reçu l'avis du F.B.I. hier au soir, dans la nuit même. C'est un coup de chance. Dans l'après-midi un de mes patrouilleurs l'avait repérée dans un chemin creux qui ne mène nulle part. Il s'était contenté à tout hasard de relever le numéro. C'est ainsi que j'ai pu alerter directement Washington et le département de la Navy.

Il fit pivoter son fauteuil pour faire face à la carte du comté :

— Vous la trouverez ici. Ce matin encore elle y était. Un de mes gars l'a surveillée discrètement depuis une hauteur voisine. Elle paraît bien abandonnée.

Il regarda le lieutenant de vaisseau.

— Besoin de mes hommes ?

— Merci, pas pour le moment.

Dans son portefeuille il prit une photographie de Quinsey chipée à Sunn.

— Ce que j'aimerais savoir, c'est si ce type n'a pas été vu dans la ville dans la journée d'hier.

— Vous me la laissez ? On tâchera de trouver quelque chose.

Il roula vers le nord du comté et trouva facilement le chemin en question. Ce n'était qu'un passage faisant communiquer la route avec des champs de coton abandonnés. La Pontiac était garée sous un

groupe de pins et il fallait glisser sur les aiguilles abondantes du sol.

La voiture était fermée à clé. Il examina l'intérieur, aperçut une serviette en cuir noir sur le siège avant. Il hésita une minute, ramassa une pierre et cassa la vitre. Il put ensuite ouvrir la portière, baissa la vitre, du moins ce qu'il en restait pour que son effraction n'apparaisse pas immédiatement, dispersa les débris avant de prendre la serviette. Il éclata de rire. Elle ne contenait qu'un pyjama et une paire de pantoufles. Le vêtement de nuit était d'ailleurs très chic, ce qui confirmait les goûts dispendieux de Quinsey.

La fouille complète de la voiture ne donna rien. Elle ne devait pas servir souvent et Quinsey avait dû la réserver pour les grandes occasions.

Kovask fit quelques pas jusqu'aux champs de coton. La terre était molle mais il n'apercevait aucune trace. À croire que le petit homme n'était pas venu par là.

Il revint jusqu'à la route d'où la Pontiac restait invisible. La seule explication était que Quinsey avait fait de l'auto-stop pour se rendre à un endroit mystérieux, et en espérant retrouver plus tard son auto. Pourquoi toutes ces précautions ? Il avait passé la nuit ailleurs.

Kovask fronça les sourcils. Pourquoi n'avait-il pas emporté son pyjama et ses pantoufles ? Un homme qui prend le temps de se sauver avec ces deux objets est un type aimant son confort. Quinsey devait espérer revenir plus vite, mais une raison inconnue l'en avait empêché.

Il remonta dans la Mercury, suivit la route encore un peu jusqu'à ce qu'il découvre le panneau de Bustop. Il s'arrêta et alla le consulter. Trois voitures par jour allaient vers Selma et trois autres vers Tuscaloosa. Quinsey pouvait très bien avoir emprunté ce moyen de locomotion. Il avait quitté la Floride dans la nuit, avait dû arriver dans le coin au matin.

Mais alors pourquoi dépasser Selma si c'était pour y revenir ensuite ? Quinsey avait dû continuer vers le nord avec l'intention de revenir par le même moyen dans la journée.

La tête de ligne paraissait se trouver à Selma. La première voiture quittait cette ville à six heures du matin, arrivait à Tuscaloosa à neuf heures. La même voiture repartait à onze heures pour rejoindre Selma à quatorze heures, et faire encore un voyage entre quinze et dix-huit heures. La compagnie employait donc deux autobus et il serait certainement aisé de rencontrer les chauffeurs.

Le capitaine Carsen buvait une bière au bar voisin.

— La photographie ? La voilà. Je l'avais fait retirer en dix exemplaires par notre photographe officiel. Jusqu'ici ça n'a rien donné bien que j'aie mis trois hommes sur l'affaire.

— Je vous remercie. Où se trouvent les bureaux des autobus

Whitney ?

Il lui fit part de sa théorie en quelques mots.

— Ça colle, dit le capitaine. Venez, nous allons les voir. Je connais bien le vieux Whitney.

En roulant vers la gare routière il lui demanda à quelle heure il pensait que Quinsey avait pris l'autobus.

— Certainement à douze heures trente ou à quinze heures trente.

— Aïe, ça fait deux chauffeurs différents. Si nous avons la chance d'en trouver un, l'autre sera en route.

Le vieux Whitney, cheveux gris et visage de buveur de bourbon, se mit tout de suite à leur disposition.

— Sam est ici. Peut-être pourra-t-il vous renseigner ; sinon il faudra attendre le retour de Lewis à 14 h.

Le chauffeur était en train de casser la croûte au snack de la gare. Il prit la photo, l'examina avec soin puis secoua la tête.

— Pas vu cette tête-là. À l'arrêt N° 2 dont vous parlez y avait qu'une bonne femme que je connais depuis longtemps. S'il a emprunté un de nos tacots, l'a pu le faire qu'avec Lewis.

Kovask, affamé, décida de manger sur place et le capitaine s'installa en face de lui devant un verre de bière. Ils discutèrent de choses et d'autres, puis, en attendant quatorze heures, Kovask alla chercher sa Mercury de location devant le siège de la police. Le temps lui parut long, mais l'autobus arriva sans retard.

Lewis fut formel.

— Bien sûr que je l'ai embarqué. J'ai même été surpris car je connais mes clients du numéro 2. Il y a une grande exploitation agricole dans le coin. Ce type est allé s'asseoir dans le fond et est descendu à l'arrêt six, un peu après le carrefour avec la 231.

— Qu'y a-t-il dans le coin ?

— Pas grand-chose. Des fermes et pas mal de terres incultes. Y'a aussi un patelin de négros à un mile de la route. Peut-être que votre gars y est allé.

Kovask voulut lui donner cinq dollars, mais l'autre refusa et ils allèrent boire un verre ensemble. Lewis le trouvant sympathique fouilla dans ses souvenirs.

— Au carrefour il y a une station-service. Peut-être qu'ils pourront vous renseigner sur lui. L'arrêt numéro 6 est à deux cents mètres pour des raisons de sécurité.

Kovask prit donc la route de Tuscaloosa et s'arrêta pour vérifier la présence de la Pontiac rose et noire. Elle n'avait pas bougé d'un centimètre. Une heure plus tard il s'arrêtait à la station-service, faisait faire le plein. C'était un noir indolent qui distribuait l'essence et paraissait le gérant. Il hocha la tête devant la photographie de Quinsey.

— Peut-être le gars qui a attendu une bonne heure sur la route. Je croyais qu'il faisait du stop et j'avais peur qu'il ne vienne jusqu'ici pour empoisonner mes clients. J'aime pas ces types. Ils ont un culot monstre. Mais non. Il est resté bien sagement là-bas et puis une voiture est arrivée.

— Vous avez pu voir la marque ?

— Sûr. Une Cady blanche. Une sacrée bagnole ! Elle s'est arrêtée et le type a embarqué. Direction Tuscaloosa.

Kovask lui donna un bon pourboire et suivit la route. Il freina soudain et passa la marche-arrière pour remonter vers deux agents, motocyclistes embusqués dans un chemin de traverse. Les deux flics le regardèrent avec méfiance.

— Quelque chose de cassé, monsieur ?

Kovask sourit et leur montra ses papiers.

— Vous étiez peut-être là hier après-midi ? Je cherche une Cadillac blanche qui a dû passer devant vous.

— Nous étions de faction un peu plus loin en effet, mais je ne me souviens pas d'avoir vu une Cady. On remarque ce genre de bagnole, surtout les blanches.

Son collègue paraissait aussi de cet avis. Il était moins rogue, plus jeune.

— Il passe quand même pas mal de voitures et nous connaissons trois sur cinq de leurs propriétaires. Nous avons galopé après un fondu complètement rond pendant une bonne demi-heure, presque jusqu'aux portes de Tuscaloosa. Le gars a pu passer pendant ce temps.

C'était même probable. Kovask les remercia et continua vers Tuscaloosa. Il se mit en quête d'un téléphone mais dut attendre avant d'avoir le Commodore Rice au bout du fil. Il le mit au courant de la progression de son enquête.

— Quinsey est drôlement méfiant, mais j'ai l'impression que c'est plus envers les gens qu'il avait à rencontrer que contre une éventuelle filature.

— Pourquoi ?

— Il a laissé sa voiture à quarante miles de l'endroit de son rendez-vous, en espérant la récupérer quelques heures plus tard. Il avait dû se documenter avec soin sur les transports de la région. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux.

— Votre hypothèse ?

— Peut-être venait-il rendre compte et empocher du pognon et ses employeurs ont préféré se débarrasser de lui.

Rice observa un silence de quelques secondes.

— Oui, ça se tient. Je me demande s'ils ne le cuisineront pas avant pour savoir comment il est arrivé jusque-là. Ne faudrait-il pas surveiller la voiture ?

— Puis-je le demander au capitaine Carsen ?

— Bien sûr. Au nom de la Navy. Autre chose j'espère avoir d'ici ce soir des renseignements sur la réceptrice de fac-similés météo. La machine est construite à Détroit et les distances n'arrangent rien. Peut-être pourrions-nous en tirer quelque chose.

Kovask appela ensuite le capitaine Carsen et lui demanda s'il pouvait poster un homme jusqu'à son retour. L'ancien second maître hennit de plaisir.

— J'ai toujours un homme là-bas et il vous a vu casser une vitre. Il a failli intervenir, mais votre apparence lui a dicté une certaine prudence. Je vais continuer de la faire surveiller, soyez tranquille. Que ne ferait-on pas pour cette vieille Navy ?

— Dites à votre gars que je viendrai le relayer avant la nuit. Et qu'il évite de se montrer ... Qu'il reste plutôt dans les parages. Vous voyez ?

Carsen voyait exactement ce qu'il fallait faire, et Kovask raccrocha, un sourire aux lèvres. Il n'avait plus rien à faire dans la région.

L'après-midi était largement entamé quand il arriva en vue du chemin creux. Il laissa sa voiture sur l'accotement et se dirigea vers la Pontiac. S'arrêtant à côté de la voiture il alluma une cigarette et parla à voix haute :

— Je suis l'ami du capitaine Carsen.

Un bruit léger le fit retourner et il aperçut un policier en uniforme qui sortait des buissons voisins. Il souriait tout en le regardant.

— Je vous attendais, monsieur.

— Rien à signaler ?

— Non, même pas un rôdeur. L'endroit est totalement désertique et on n'entend même pas les oiseaux. Je vais rentrer à Selma.

— Vous avez un véhicule ?

— Une moto que j'ai cachée un peu plus loin.

Kovask l'accompagna.

— Je vais planquer ma voiture. Vous direz au capitaine qu'il ne se fasse pas de souci à mon sujet.

L'agent désigna sa cachette de buisson :

— On n'y est pas trop mal et on peut fumer. Le vent arrive de l'ouest. Le seul ennui c'est qu'il peut se mettre à pleuvoir.

Le lieutenant de vaisseau prit son imperméable et revint prendre son poste. Il trouva la place du policier, un siège de pierres plates qui lui permettaient de voir la Pontiac sans qu'on puisse soupçonner sa présence. Il la surplombait même et l'endroit était vraiment bien choisi.

Les véhicules invisibles filaient sur la route proche, et pendant la première heure, si l'un d'eux ralentissait tant soit peu il se figeait instantanément. Il fuma plusieurs cigarettes, tandis que le vent

devenait plus violent et que de gros nuages noirs défilaient au-dessus de lui, donnant à la campagne une apparence sinistre.

Enfin la pluie tomba et il plaça son imperméable sur son crâne, se demandant s'il lui faudrait passer toute la nuit à espérer une visite.

La nuit vint sans transition tant le ciel était couvert. La pluie tombait sans relâche. Il avait soif et ne réussissait à recueillir qu'un peu d'eau dans ses mains. Avec l'obscurité il n'osait plus fumer et était prêt à abandonner.

Sur la route les pneus des autos chuintaient doucement, mais la circulation se ralentissait de plus en plus. Bientôt les phares trouèrent la nuit épaisse et il regardait naître et mourir leur lueur.

À plusieurs reprises il se releva pour combattre l'ankylose qui le gagnait. Un moment, alors qu'il était debout, il eut envie de s'en aller et de rentrer à Selma. Personne ne viendrait prendre la Pontiac.

Pourtant il patienta encore une heure, jusqu'à ce que sa montre indiquât neuf heures. Il quitta sa cachette, passa à côté de la Pontiac. La route étant proche il vit passer un véhicule au ralenti. Il eut soudain une intuition et rebroussa chemin à toute vitesse. Bien lui en prit. Le moteur de la voiture inconnue mourut soudain, et, une minute plus tard, un bruit de pas lui parvint du chemin creux. À moins d'un hasard, les arrivants ne pouvaient s'intéresser qu'à la Pontiac.

CHAPITRE XII

Kovask, accroupi derrière les buissons, vit un homme près de la Pontiac. Il ouvrit la portière côté chauffeur et le plafonnier s'alluma. L'homme jura et éteignit presque aussitôt. Le marin avait eu le temps de distinguer un long visage au menton épais, au nez épaté et aux cheveux clairs.

Un autre individu s'approchait également, mais de l'autre côté.

— M..., il n'y a plus de vitre de ce côté !

Les deux hommes parurent s'interroger pendant quelques secondes sur ce phénomène.

— Bon, tu as les clés, file devant, je te suis avec la camionnette. Ne roule pas vite. Ne t'inquiète pas de ne pas me voir derrière, je surveillerai un peu. Il n'est pas possible que cette bagnole soit restée là vingt-quatre heures sans attirer l'attention.

— Toujours, le gars ne nous avait pas menti, dit le blond au menton lourd qui s'installait au volant.

— Vérifie tout, qu'on ne soit pas obligé de s'arrêter en route.

— Y'a de l'essence et de l'huile. Ça va marcher comme sur des roulettes.

— Bon, je te laisse. File !

La Pontiac recula dans le petit chemin puis s'éloigna vers le nord. Kovask se rongea les poings. Il ignorait quelle voiture utilisait le deuxième individu. Il aurait pu se lancer sur les traces de la Pontiac avec des chances de la retrouver. Une camionnette, avait dit celui qui restait. C'était vague.

Il décida de passer à l'action. Sans plus attendre, il quitta son abri, et, tournant le dos au chemin creux, partit dans la campagne, faisant un crochet pour rejoindre la route. Il parvint à la camionnette quelques secondes après l'inconnu. Ce dernier s'apprêtait à monter au volant quand un bruit l'alerta. Il n'eut pas le temps de dégager sa jambe qu'un poing solide frappait son menton. C'était un coup très rude, mais l'homme savait encaisser. Il pivota, s'assit jambes en dehors et rua.

Kovask ne put complètement éviter le choc des deux grands pieds et sa cuisse droite reçut un coup terrible. Il fut déséquilibré et l'homme crut pouvoir en profiter. Le marin feinta encore et l'autre suivit son élan. Kovask lui enfonça son coude entre les côtes, le temps de lui couper le souffle et de se mettre dans une position plus favorable pour

le cogner à la nuque. L'homme partit en avant et s'étala de tout son long. Il bougeait encore et il dut le finir d'un coup de pied à la tempe.

En vitesse, il lui attacha les mains dans le dos avec sa ceinture d'imperméable et rabattit le haut de son blouson en cuir sur ses biceps. Il lia ses jambes avec la ceinture de son pantalon. Il le fouilla, trouva sur lui un automatique et des papiers au nom d'Alan Culross, mécanicien, domicilié à Bessemer dans l'État.

Kovask l'installa à côté de lui, mit en route avec les clés qu'il retrouva dans l'herbe de l'accotement. Elles y étaient tombées au cours de la bagarre.

Il lui fallut une demi-heure pour rejoindre la Pontiac. Il la reconnut facilement. Son chauffeur roulait sagement à quarante miles maximum. Il le laissa filer et garda deux cents mètres environ entre les deux véhicules.

À côté de lui Culross grogna et commença de citer. Kovask le surveillait du coin de l'œil. Ils n'étaient plus très loin de l'embranchement avec la 231.

La station-service tenue par le Noir était fermée. La Pontiac s'engagea sur la gauche et Kovask suivit. C'était à partir de là qu'il avait perdu la trace de Quinsey, embarqué dans une Cadillac blanche. Ralentissant le plus possible il éteignit complètement ses phares. Le chauffeur de la Pontiac pouvait s'étonner de voir la camionnette derrière lui, alors que Culross devait surveiller leurs arrières.

Quand les feux rouges ne furent plus qu'un point imperceptible il accéléra à nouveau. Son prisonnier, après avoir manifesté sa présence, observait un calme plutôt surprenant.

Il appréciait d'avoir parcouru la route en plein jour et d'en avoir noté les grandes particularités. Elle comportait peu de virages et, par contre, les grandes lignes droites étaient fréquentes. Aussi, lorsqu'il ne vit plus les feux rouges devant lui, il en conclut que la Pontiac avait tourné dans une route secondaire. Il ralentit encore et découvrit l'embranchement d'une petite voie étroite qui s'enfonçait dans la campagne.

La Pontiac roulait plus lentement, et maintenant les deux voitures n'étaient qu'à une centaine de mètres l'une de l'autre. Ils traversèrent un groupe d'habitations, un petit village endormi, puis la camionnette se mit à sauter sur un mauvais chemin. La route cessait d'être macadamisée. Quand la Pontiac tourna sur sa gauche, dans un chemin encore plus mauvais, Kovask commença de s'inquiéter. Une voie pareille ne pouvait conduire nulle part.

Il freina brusquement et son prisonnier alla percuter le pare-brise. Son compagnon venait de s'arrêter également. Kovask le vit descendre de voiture et s'approcher de lui. Il descendit doucement sa vitre et prit son arme. L'inconnu parlait à voix basse.

— Dis donc, Alan, c'est bien ici, hein ? J'ai bien failli me foutre dedans mais la carrière abandonnée n'est plus très loin.

Il continuait d'approcher sans méfiance.

— Qu'attends-tu pour descendre, hein ?

Kovask grommela quelque chose en faisant mine de fouiller dans la boîte à gants. Il était furieux. Tout au long du chemin, il avait cru que les deux hommes allaient le conduire directement à l'homme qui commandait Quinsey. En fait, les deux lascars n'avaient été envoyés que pour faire disparaître la Pontiac. Il allait devoir les mettre hors de course tous les deux.

— Hein ? Que dis-tu ?

Comme il allait s'accouder à la portière, Kovask le frappa à la base du nez avec son arme. L'autre hurla et partit en arrière. Il n'eut pas le temps de récupérer. Kovask surgissait de la camionnette et le frappait une seconde fois. Le type s'écroula. Il était d'ailleurs moins costaud que son copain Culross.

Ce dernier était réveillé, et, quand Kovask alluma le plafonnier de la camionnette, il lui lança un regard mauvais.

— Salut ! dit gaiement le marin. Tu as certainement vu que ton copain est dans le même état. On va discuter un moment tous les trois.

Culross renifla d'un air dégoûté.

— On n'a rien à se dire.

— C'est ce qu'on verra. Je vais vous proposer une chose. Ou je vous balance dans la carrière avec la camionnette, et je descends ensuite pour y mettre le feu, ou bien je vous ramène à Selma. Le capitaine de police vous inculpera seulement pour vol de véhicule. Vous vous en tirerez à bon compte.

Le visage de l'autre se renfrognait :

— Vous êtes un flic ?

— Si tu veux.

Culross secoua la tête :

— Perkson et moi on n'a rien à vous dire. Vous pouvez nous balancer en bas si ça vous chante.

— Bien. Mais Perkson a le droit de participer à la consultation. Sors de là.

— Comment voulez-vous que je fasse ? Je suis attaché.

— Débrouille-toi ou je cogne.

Il finit par sautiller dans le chemin.

— Couche-toi à côté de lui.

Kovask avait ficelé Perkson avec de la corde trouvée dans la camionnette. Le gars commençait à reprendre ses esprits. Les phares de la camionnette les éblouissaient tous les deux, et ils ne pouvaient distinguer le visage de Kovask.

— Bien, dit le marin. Culross accepte de faire le saut avec la

camionnette et de brûler vif en bas. T'es d'accord ?

L'autre bafouilla :

— Que nous voulez-vous ?

— Ta gueule ! dit Culross. Si on en réchappe ici, on sera coincés ailleurs. Mieux vaut la boucler.

Kovask alluma une cigarette.

— Quand vous serez disposés, on pourra discuter. Culross, vous acceptez de mourir ? Bien. Votre copain parlera.

Il sortit tranquillement son arme et s'approcha de lui.

— Allons-y ! Il n'y aura certainement personne pour vous regretter et pour me reprocher cette justice expéditive.

Mais le courage de l'autre fondit sur-le-champ.

— Attendez ... Que voulez-vous savoir ?

— Qui vous a embauchés, et où se trouve Quinsey, pour commencer.

Les deux types se regardèrent.

— Quinsey ? C'est le petit gars brun au visage de rat ? demanda Perkson d'une voix mal assurée.

Kovask inclina la tête :

— Exactement.

— Inutile d'aller plus loin, dit alors Perkson avec difficulté. Si c'était votre copain, vous pouvez prier pour lui. À cette heure, il doit être mort.

— Oui, ajouta Culross. Il ne voulait pas dire comment il était arrivé dans le coin. Le patron nous avait chargés de le lui faire avouer. Il se doutait bien que l'autre mentait et qu'il avait planqué sa voiture quelque part.

Kovask fumait silencieusement. Les deux gars se déboutonnaient assez facilement. Pourtant Culross avait commencé par faire des difficultés.

— Et votre patron, qui est-ce ?

— Vous êtes du F.B.I., hein ? Culross posait la question. Il continuait :

— Feriez mieux de ne pas vous occuper des histoires de ce comté et même de l'État. Quinsey était un agitateur communiste. Nous, on les aime pas dans le coin. C'est comme les Négros, et on se méfie.

Kovask croyait comprendre et un grand découragement naissait en lui.

— Personne viendra nous chercher des histoires pour avoir liquidé un salaud pareil. Vous ne trouverez pas un juge pour nous condamner. Notre patron, c'est Mr Robbins, le président du Comité de défense civique. On a coincé Quinsey alors qu'il faisait de la propagande auprès des Négros. On l'a un peu malmené, et faut croire qu'il était cardiaque, car il a crevé.

Même le capitaine Carsen refuserait d'intervenir dans cette histoire, et le Commodore Rice lui recommanderait d'agir avec prudence. Kovask s'était vaguement douté du piège que dissimulait toute l'affaire. En fait il avait découvert l'employeur de Quinsey : un groupe puissant d'extrême-droite, un ramassis bien organisé d'anciens maccarthystes, allié certainement à la John Birch Society. Il se trouvait donc en face d'une provocation.

Et Sunn et la C.I.A., aveugles et plus ou moins complices, devaient forcer sur les rapports. Kovask n'ignorait pas que la plupart des agents secrets émargeaient à la J.B.S..

Culross le fixait avec un sourire goguenard :

— Compris, mon petit vieux ? Il faudrait cinquante agents comme vous pour nous avoir. Votre Quinsey a été liquidé et vous feriez mieux de filer. Vous n'allez pas vous casser la tête pour un sale coco, hein ? Même s'il a été liquidé un peu illégalement.

Dans le sud, les anciens membres de Ku-Klux-Clan s'étaient tous retrouvés dans la chasse aux communistes. L'entreprise s'était révélée plus facile car ces derniers étaient souvent isolés, alors que les Noirs savaient se défendre. N'importe qui plus ou moins suspecté d'opinions libérales faisait l'affaire de ces ultras.

Kovask resta silencieux quelques secondes puis sourit. Il connaissait désormais la marche à suivre.

— J'étais sur ses traces, expliqua-t-il, et j'étais sur le point de l'arrêter.

Culross ricana :

— Ça évite des frais aux contribuables.

— On vous l'avait donc signalé ? Nous savions seulement qu'il comptait opérer dans le coin, mais sans grandes preuves.

— Et comment qu'on nous l'a signalé ! Jack Robbins est drôlement au courant. C'est ce matin qu'on a appris qu'un saboteur communiste se cachait non loin de chez nous. On a eu vite fait de lui mettre la main dessus.

Il commençait à comprendre. Robbins n'était pas l'homme qui utilisait Quinsey. Le véritable patron se cachait ailleurs et avait dénoncé Quinsey à ce comité de défense civique dirigé par Robbins. Surpris, Quinsey avait dû vouloir se défendre. Ne restait plus qu'à chercher le mystérieux informateur.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Pas loin de chez nous, on vous dit.

— Chez vous ? Où ça ?

— Bessemer. Pas très loin d'ici. Ce Quinsey se planquait dans une maison appartenant à un Nègre. Ces salauds nous en font voir ! Faudra qu'on les remette au pas, un de ces jours.

Allumant une autre cigarette Kovask prit un air méfiant :

— Je ne vous crois pas. Rien ne me prouve que vous n'êtes pas complices de ce Quinsey. Peut-être se cache-t-il, sachant que je le poursuis et vous a-t-il demandé de faire disparaître sa voiture. Qu'est-ce qui me prouve qu'il est mort ? Après tout, il me faut rendre des comptes, moi.

Les têtes des deux hommes exprimaient l'ahurissement le plus complet. Culross en bégaya ensuite de vexation et de surprise :

— Nous ? ... Complices d'un sale Soviet ? ... Nous qui ... Ben m... alors, vous y allez fort !

Puis il reprit son sang-froid :

— Ou alors vous êtes un sacré malin qui essayez de nous avoir.

— J'ai des comptes à rendre. Puisque Quinsey a disparu, c'est vous que je vais ramener devant mon patron.

Nouvelle consternation des visages.

— Vous voulez dire à Washington ?

— Bien sûr. Comprenez-moi bien, il faut que je prouve que Quinsey est réellement mort. Sinon, c'est une demi-douzaine d'agents qui reprendront la filière.

Culross se tourna vers Perkson.

— Que dis-tu ?

Le petit avait chuchoté quelque chose.

— Il faudrait peut-être l'amener jusque chez Robbins. C'est un grand caïd. Ils se débrouilleront ensemble. Après tout, que risquons-nous pour avoir fait notre devoir de citoyens ?

Un dégoût secret remuait Kovask. Jusque-là il n'avait jamais prêté grande attention à la politique, opérant toujours dans des pays étrangers. Il lui répugnait de voir de simples citoyens se mêler de justice. Cela lui rappelait trop les vieilles histoires de lynchage.

— Et puis, il peut rien prouver. Il n'y avait pas de témoins.

Culross paraissait perplexe. Cette proposition ne l'enchantait guère, mais il n'en voyait pas d'autres.

— T'as peut-être raison. Écoutez, flic, faudrait voir Robbins.

— Et où puis-je le rencontrer ?

— Chez lui, à Bessemer.

Kovask les regarda l'un et l'autre avec un sourire en coin.

— Me prenez-vous pour un enfant de chœur ? Je crois que je préfère vous emmener directement jusqu'à Washington.

Perkson se gratta la gorge :

— Écoutez. Il y a un moyen. Vous laissez un de nous ici et vous partez avec l'autre. Robbins n'est pas idiot. Tout ce que vous voulez c'est être certain de la mort de Quinsey ?

— Oui, on peut même arranger quelque chose avec Robbins. Un suicide ou un accident.

Culross ricana :

— Vu l'état du monsieur, vaudrait mieux un accident de voiture et même faudrait y foutre le feu pour plus de sécurité.

— Alors vous acceptez ? demanda Perkson.

Kovask acquiesça.

— D'accord, mais Culross va rester ici. Je vais l'attacher encore plus solidement. Si je ne reviens pas, vous risquerez d'y passer un bon moment.

L'autre commença à protester puis finit par accepter. Kovask trancha les liens de Perkson, son « .38 » à la main.

— Au moindre coup dur, je tire. Tâchez de tous en souvenir.

Perkson s'installa au volant de la camionnette. Il manœuvra habilement et rejoignit le chemin principal.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis le contremaître de Robbins. Une grande exploitation agricole, coton, tabac et arbres fruitiers.

— Culross est aussi chez lui ?

— Il s'occupe du matériel mécanique.

Ils traversèrent le hameau puis rejoignirent la route principale.

— Il y a quand même vingt miles jusqu'à Bessemer. C'est ce que vous appelez tout près ?

— À peine douze jusque chez le patron. Nous y serons dans un quart d'heure.

Kovask se demandait ce qu'allait donner cette entrevue. Robbins ne serait certainement pas disposé à indiquer facilement le nom de celui qui avait dénoncé Quinsey.

CHAPITRE XIII

Perkson n'avait pas menti, et un quart d'heure plus tard ils s'engageaient dans une large allée bordée de pins qui conduisait à la grande demeure de Robbins.

Kovask consulta sa montre. Il n'était pas loin de onze heures, mais trois fenêtres étaient encore éclairées.

— Votre patron sera encore debout ?

— Certainement, dit Perkson. Il se couche tard et se lève tôt. Ce n'est pas un type ordinaire.

Il désigna le pistolet.

— Vous pouvez planquer ça, vous n'êtes pas en danger.

Le marin laissa glisser son trente-huit dans sa poche, tout en se promettant d'avoir l'œil ouvert.

Ils descendirent de voiture et Perkson se dirigea vers le grand perron.

— De toute façon nous devons rendre compte. Le patron est dans son bureau à nous attendre.

Il frappa à une porte, et une voix sonore lui répondit. Installé derrière un bureau en acajou, une sorte de colosse renversé dans son fauteuil fumait un gros cigare, les yeux fixés sur eux. Kovask nota les épaules musclées, le cou de taureau, le visage taillé à coups de hache et les yeux noirs et intelligents.

Robbina ne parut pas surpris.

— Bonsoir, Perkson. Qui est-ce ? Où est Culross ?

D'une voix malgré tout peu rassurée, le compagnon de Kovask fit un résumé des événements précédents. Robbins l'écouta en tirant sur son cigare et sans un regard pour Kovask.

Quand son contremaître eut terminé, il ôta le cigare de sa bouche et ses lèvres épaisses laissèrent tomber :

— Vos papiers. La carte fédérale.

Kovask resta de marbre. Perkson se tourna vers lui, conciliant.

— Vous avez une preuve de votre qualité de flic ?

— Non.

La main dans sa poche, Kovask se tourna vers la porte.

— Bonsoir. Vous serez certainement convoqué à Washington pour l'affaire Culross-Perkson.

Il enfonça le canon de son arme dans les côtes de Perkson.

— Allez en route, toi ! J'ai bien assez perdu de temps comme ça.

Le visage de Robbins s'était subitement coloré, tandis que son nez se dilatait au niveau des narines.

— De quoi ? Vous essayez l'intimidation ?

— Non, dit Kovask, je venais ici pour discuter et essayer d'arranger les choses, mais je vois à qui j'ai affaire. Tant que vous êtes dans cet État, vous ne risquez rien. C'est ce que vous pensez, mais l'importance de vos affaires doit vous obliger à en sortir quelquefois. C'est alors que nous vous guetterons.

Un silence suivit. Robbins fumait toujours, mais avec moins de flegme. Les paroles du lieutenant de vaisseau avaient dû l'impressionner.

— Il faut quand même, fit-il au bout de quelques secondes et sur un ton radouci, que je sache à quoi m'en tenir. Êtes-vous du F.B.I. ?

— Non, mais je représente le gouvernement fédéral.

Le visage de l'homme exprima soudain une sorte de joie :

— C.I.A. ... ? J'aime bien les gars de ce service. Eux, ils n'ont pas froid aux yeux au moins.

Ce n'était pas la première preuve que Kovask découvrait de la collusion du service secret et de l'extrême-droite. En un éclair il se demanda comment la troisième guerre mondiale n'avait pas éclaté depuis longtemps. Ce n'était pas faute de l'œuvre démente d'hommes tels que Robbins.

— Admettons, dit-il. Je n'ai aucune preuve à vous donner de mon identité. Vous me croyez ou non. N'oubliez pas que vous êtes sous une menace directe d'inculpation.

— Pour avoir liquidé un coco ? J'aimerais voir ça.

Kovask eut un sourire cruel. Robbins parut désagréablement impressionné par les yeux très clairs du marin.

— Qui vous dit que c'était un communiste ?

Perkson sursauta tandis que son patron fronçait les sourcils.

— Oui, qui vous a dit ça ? Imaginez qu'il s'agisse d'un agent fédéral. Vous n'échapperiez pas à la justice, Robbins.

L'autre encaissait bien les coups. Il recouvra tout son calme :

— Vous bluffez, n'est-ce pas ?

— Non.

Ils s'affrontèrent du regard.

— Vous avez privé le pays de renseignements précieux. Cet homme était un témoin important et vous l'avez tué sans vous renseigner plus avant.

Robbins essaya de feinter :

— Il faudra le prouver, retrouver le corps d'abord.

— Dans mon service, de telles subtilités sont inutiles. Vous serez définitivement fiché.

Robbins s'emporta soudain :

— Ce n'est pas le langage habituel de la C.I.A. Qui êtes-vous réellement ?

— Je ne suis venu que pour une seule chose, Robbins. Qui vous a demandé de liquider Quinsey ?

Le gros propriétaire terrien tressaillit imperceptiblement.

— Vous n'êtes ici que pour cela, n'est-ce pas ? Pour ce nom ?

Kovask inclina la tête. Il s'était découvert trop vite.

— Me prenez-vous pour un mouchard ? J'ai peut-être commis une erreur en liquidant Quinsey un peu trop vite, mais ne comptez pas que je vous donne l'ami qui m'a ainsi mis dans le pétrin.

— Vous vous foutez de servir de bouc émissaire ?

Perkson lui-même parut horrifié de cette façon de traiter son patron. Robbins, lui, fit visiblement un effort pour se contenir :

— Moi un bouc émissaire ? Je sais que vous essayez de me faire sortir de mes gonds, mais sachez que je ne dépends de personne. Ici, dans ce coin, je suis le maître incontesté. Maintenant, débarrassez le plancher. Essayez de me traîner en justice, de me faire condamner.

S'il ne reprenait pas l'avantage, Kovask savait qu'il était coulé. Non seulement Robbins avertirait son mystérieux informateur mais protégerait encore sa fuite. Lui n'était qu'un rouage dans cette conspiration activiste, essayant de lancer le pays dans une nouvelle aventure cubaine.

Ce fut si rapide que Robbins n'eut pas à bouger. D'un coup de crosse, Kovask étendit Perkson sur le parquet ciré.

— Debout, Robbins. Maintenant c'est à vous de payer. Je retrouverai l'homme qui vous a demandé de tuer Quinsey. Je suis assez costaud pour y parvenir seul. Mais vous, vous devenez gênant pour tout le monde.

Son ton était si menaçant que le colosse se leva.

— Où voulez-vous en venir ?

— Marchez devant moi jusqu'à la camionnette. Je vous emmène jusqu'à l'un de mes chefs.

Il souhaitait simplement que le gros tas de muscles passât devant lui. Alors il le frappa sèchement de la crosse toute l'oreille droite. Le géant grogna et tenta de se défendre, mais un deuxième coup encore plus fort l'assomma. Il tomba sur les genoux comme un taureau frappé, puis glissa sur les côtés. Kovask trouva facilement de quoi ligoter ses deux victimes. Ensuite il verrouilla la porte pour éviter toute surprise. Il mit un certain temps pour réveiller Perkson qui le regarda avec effarement, quand il eut découvert le corps inanimé de son patron non loin de lui.

— Où se trouve le cadavre de Quinsey ?

Lui pinçant le nez il l'obligea à ouvrir la bouche et lui fourra le canon de son arme entre les dents pendant quelques secondes. L'effet

fut instantané.

— Dans la dernière écurie. Elle est désaffectée. Il est caché derrière les meules de paille.

— Qui habite cette maison ?

— Mr Robbins, le maître d'hôtel, un valet et trois femmes, des domestiques.

— Robbins n'a pas d'enfants ?

— Une fille mariée et un fils en vacances en Floride.

Perkson ne paraissait pas enclin à mentir. Kovask le traîna jusqu'à un placard construit dans l'épaisseur du mur principal et l'y enferma. Il vérifia les liens de Robbins et sortit.

Les écuries étaient tout au fond de l'immense cour, mais il parcourut la distance rapidement. Il découvrit facilement le corps de Quinsey. Sa vue le fit grimacer. Le pauvre diable avait dû parcourir un lent calvaire avant de mourir. Robbins, Perkson et Culross n'étaient que des sadiques. Quand ils n'avaient pas un nègre à torturer, ils étaient capables de s'emparer de n'importe qui d'autre.

Revenu dans le bureau, il trouva le propriétaire toujours évanoui. De légers bruits lui parvenaient du placard. Il décrocha le téléphone et appela Washington.

Il ne fut pas peu surpris d'obtenir le Commodore Rice au bout du fil. Il avait pensé ne pouvoir communiquer qu'avec son adjoint. Son chef parut terriblement content.

— Kovask ? Enfin. Il y a des heures que j'attends votre coup de fil, et comme vous ne m'aviez donné aucune adresse ...

— Qu'y a-t-il ?

— Tout va mal. Sunn a fait un rapport inimaginable. Il a drôlement forcé sur les révélations de Fred Compton et je vous assure qu'en ce moment il n'y a guère de gens au lit par ici. Un exemplaire a été transmis ici et on nous demande de donner une réponse rapide, c'est-à-dire une appréciation. Pour le moment nous sommes coincés, et le peu que nous savons nous empêche de contredire la C.I.A.. Où en êtes-vous ?

Kovask lui expliqua ce qu'il avait fait, l'endroit où il se trouvait et quel homme était Robbins.

— Vous ne pouvez rien en tirer ?

— Non. Je connais ce genre d'homme. Inutile de l'influencer. Il faudrait trois jours d'interrogatoire pour l'amener à composition.

— Trop long. D'autant plus que j'ai une nouvelle piste à vous donner.

— Laquelle ?

— À partir de la réceptrice de fac-similés. Écoutez-moi bien. Elle a été livrée en 1960 à un petit aérodrome de l'Alabama, situé non loin de la ville de Tuscaloosa.

Kovask n'en croyait pas ses oreilles.

— Non, pas possible.

— Si. C'est un club privé. Très chic et très mondain, dirigé par un certain colonel Burgeon. L'appareil aurait été volé un peu plus tard dans des conditions mal établies, mais la police d'État avait envoyé une description au F.B.I.. Je crois qu'il faudra fouiller dans cette zone-là.

Kovask n'écoutait plus. Il voyait la poignée de la porte tourner doucement.

— Un instant, chuchota-t-il.

En trois bonds il fut contre la porte au double battant dont un s'ouvrait peu à peu. La grande dame blonde et charnue qui se présenta n'eut même pas le temps de pousser un cri. La main de Kovask lui obtura la bouche. Elle se débattit cependant avec vigueur. Comme elle ne portait qu'un déshabillé très léger, il eut bientôt sous sa main libre des seins nus et fermes, et une taille lisse, bien qu'encore épaisse.

Sans vergogne il utilisa de grands lambeaux du vêtement de nuit pour lui lier les bras et la bâillonner. Revenant au téléphone, il sourit du spectacle. Mrs Robbins était totalement nue et point désagréable à regarder. Seules ses cuisses trop fortes et ses hanches rendues grenues par la cellulite trahissaient son âge.

— Allô, Commodore ?

— Qu'est-il arrivé ? J'étais inquiet.

Kovask lui donna des précisions.

— Donnez-moi d'autres noms de ce club.

— Eh bien, votre Robbins y figure, mais aussi un certain capitaine Charles. Ce type a démissionné de l'armée en même temps que le trop fameux général Walker, commandant la 24^e division d'infanterie en Allemagne (2). De tous, c'est certainement le plus dangereux. À vous de faire.

— Que fait ce capitaine ?

— Rien. Et il n'a pas de ressources personnelles. Curieux, n'est-ce pas ?

— En effet, reconnut Kovask. Donnez-moi son adresse.

— 417, *Fort Mims Avenue*. Tâchez de me rappeler dès que vous aurez du nouveau. Hum, autre chose au sujet de vos ... prisonniers.

Depuis un moment Mrs Robbins qui ne paraissait plus du tout épouvantée se livrait à une curieuse démonstration pour une dame de son rang. Elle semblait oublier la situation actuelle pour songer à des choses moins déplaisantes. Poitrine tendue et reins creusés, elle regardait Kovask de façon provocante. Non loin de là, son mari ne paraissait pas en état de manifester sa jalousie.

— Il y en a trop, dit Kovask avec un sourire goguenard. Je ne peux les liquider tous. Je vais tâcher de les neutraliser pour la nuit au

moins.

Rice lui fit ses dernières recommandations, insista pour être rappelé le plus vite possible. Il raccrocha et se dirigea vers Mrs Robbins. Elle continua de le fixer droit dans les yeux, avec la même intensité sensuelle. Il la souleva et la traîna jusqu'au placard où se trouvait Perkson. Il imaginait ce que pourrait être la promiscuité entre ces deux êtres. Ensuite il déplaça le lourd bureau et le poussa devant ledit placard.

Robbins respirait difficilement et son poulx était très bas. Kovask s'en souciait peu. Ce qui lui importait c'était que l'homme ne puisse pas donner l'alerte. Il l'enferma également dans l'autre placard, éteignit la lumière et ferma le bureau à clé.

Quelques secondes plus tard il roulait en direction de la carrière abandonnée. Il préférait récupérer la Pontiac pour ce qu'il avait à faire.

Comme il arrivait près du véhicule, il vit Culross qui sautillait en tentant de s'enfuir. L'homme avait délié ses mains et devait être en train de libérer ses pieds lorsqu'il l'avait surpris. Sous la menace de son arme il l'obligea à s'allonger sur le ventre et le lia une nouvelle fois. Il l'installa ensuite sur le plateau de la camionnette, creva les pneus et jeta la tête de delco dans la carrière.

Quand il pénétra dans la ville de Tuscaloosa, la plupart des bars étaient fermés. La petite ville dormait paisiblement et il ne rencontra qu'une voiture de police faisant sa ronde.

L'avenue où habitait le capitaine Charles était bordée de vieilles maisons coloniales, qui en faisaient un quartier tranquille et plein de charme. Le capitaine habitait une villa cossue entourée par un grand jardin. Kovask alla garer sa voiture à cent mètres et revint à pied. Il resta de longues minutes à examiner les lieux.

Une grande grille aux flèches pointues protégeait la propriété. Difficile de l'escalader pour sauter de l'autre côté. On pouvait le voir de la maison, et, d'autre part, la patrouilleuse de la police devait faire des rondes dans le coin.

Il dut remonter trois numéros pour découvrir un mur très bas. Il l'enjamba facilement, se trouva dans un jardin quasi abandonné. Il dépassa la maison et comme il l'avait prévu découvrit avec soulagement que toutes les propriétés donnaient sur un petit chemin tranquille en bordure d'un ruisseau. L'eau clapotait doucement dans les herbes et les cailloux. Le temps était légèrement couvert et très doux. Il eut une pensée pour Mrs Robbins. Une agréable cinquantaine et des dispositions intéressantes. Une impudeur si totale qu'on pouvait oublier les défauts de son corps.

Le capitaine Charles s'était également protégé de ce côté-là par un haut mur au faîte duquel luisaient des tessons de bouteilles.

Kovask enleva ses chaussettes, les bourra d'herbes et les enfila au bout de ses mains. Il sauta et, à l'aide d'un des fameux tessons, réussit à se hisser sur le mur. Il se laissa tomber dans le noir, atterrit sans mal dans la terre meuble. Il remit ses chaussettes tout en tendant l'oreille. La nuit était parfaitement silencieuse à l'exception d'un insecte dont le cri, avec une régularité mécanique, ressemblait au bruit d'une goutte d'eau sur un plateau de cuivre.

S'approchant de la maison, il repéra le balcon, la porte-fenêtre aux volets ouverts. Cela sentait le piège, mais qui pouvait avoir alerté le capitaine Charles ? Robbins seul était en rapport avec lui et pas en état de le prévenir.

Après deux essais infructueux il attrapa le bas d'une des volutes en fer forgé. Toute la balustrade frémit sourdement tandis qu'il opérait son rétablissement. Quand il posa les pieds sur le balcon, son cœur battait un peu plus vite et il avait l'impression que toute la maisonnée éveillée l'attendait à l'intérieur. En fait il ignorait si le capitaine vivait seul ou non.

La vitre ne lui donna aucun mal. Il fit sauter le mastic, les pointes sans tête, déposa le carreau sur le balcon et tourna l'espagnolette.

Il avait trop l'habitude de ce genre d'expéditions pour ne pas deviner tout de suite que la maison était vide. Pourtant il continua avec prudence.

CHAPITRE XIV

Une demi-heure après son intrusion clandestine dans la villa, Kovask avait une certitude : le capitaine Charles vivait seul et n'utilisait que le bas de la maison, cuisine et living. Il devait coucher sur le divan et faire lui-même ses repas. Il avait visité la cave avec soin mais n'avait rien découvert. En apparence l'officier menait une vie tranquille et retirée. Quelques bouquins, policiers et livres de poche, empilés à la tête du divan achevaient de créer l'illusion.

Perplexe, le marin se demandait s'il n'était pas sur une fausse piste. Le capitaine avait démissionné de l'armée en même temps que le général Walker, mais était-il déjà à la tête d'un complot destiné à nuire au prestige du nouveau président ? Ne jouait-il pas plutôt le demi-solde de province pour impressionner favorablement les filles de bonne famille de la petite ville ?

La direction d'un réseau nécessitait des archives, un moyen de transmission, une planque inviolable. La villa était entourée de hauts murs, mais là se bornaient les précautions de Charles.

Kovask avait beau regarder autour de lui, il n'arrivait pas à imaginer l'homme recevant ses collaborateurs, préparant des plans d'action dans ce cadre-là. Ou alors existait un autre quartier général puissamment organisé.

Il se traita d'idiot. Ce quartier général existait bel et bien. Il ne pouvait se trouver qu'au terrain d'aviation qu'utilisait le club, ou même au siège urbain de l'association.

Dix minutes plus tard il reprenait le volant de la Pontiac et roulait vers le terrain d'atterrissage. Sa montre indiquait une heure dix.

Il atteignit l'endroit assez facilement, abandonna sa voiture pour parcourir le dernier demi-mile. Les installations du club étaient plus que modestes et il fit la grimace. Si le capitaine Charles était le chef d'un réseau d'activistes, il n'utilisait certainement pas ce vieil hangar rouillé et la maisonnette du gardien pour ses activités.

Cette dernière était basse et ne pouvait se composer que de deux-trois pièces. Sous le hangar il reconnut un Twin-Bonanza qui luisait dans la nuit, et, plus loin, il nota la présence d'un Cessna 195 et d'un Fairchild. Ces appareils étaient neufs, ce qui rendait plus suspecte la vétusté du hangar.

Dans un recoin il y avait un bureau vitré. Trois classeurs, une table avec une machine à écrire et divers appareils de navigation

l'encombraient au point qu'il dut avancer de côté jusqu'aux classeurs. Ceux-ci ne contenaient que les dossiers des membres du club, et des papiers concernant le fonctionnement du groupe. Il apprit cependant que le siège social était situé en ville, 453 *Main street*, et empocha une feuille à en-tête.

Il quitta le terrain sans que le gardien se soit manifesté. La meilleure preuve que ce qu'il cherchait ne se trouvait pas dans le coin.

Le siège du club se trouvait au deuxième étage d'un immeuble moderne de cinq étages. En consultant discrètement les plaques vissées sur le marbre de l'entrée, il apprit qu'au premier étage était installée une association pour le *Réarmement Moral*, au troisième le *Comité Local de Sauvegarde Patriotique*.

Il sourit. Il était curieux que ces deux associations, situées plus ou moins ouvertement de façon politique, soient installées en sandwich autour de l'Aéro-Club local. Les deux derniers étages devaient être organisés en appartement.

Le hall d'entrée, immense, luxueux, était en partie éclairé. Le bureau de réception se trouvait à droite. Il put apercevoir le gorille haut et large qui assumait la permanence. L'homme faisait face au hall et paraissait plongé dans la lecture d'un journal.

Kovask apercevait de lui un crâne plat et chauve, et les gros doigts boudinés qui tenaient le journal. Un dur à cuire certainement, chargé de vider les gens trop curieux ou qui n'avaient rien à faire dans l'immeuble.

Il traversa la rue. De la lumière brillait au deuxième et au troisième étage. Les membres de l'Aéro-Club et de la Sauvegarde Patriotique travaillaient tard.

Ayant rejoint sa voiture, il s'installa au volant ; et alluma une cigarette sans quitter l'entrée du 453 des yeux. Il se sentait brutalement freiné dans son enquête. Pas question de pénétrer dans l'immeuble. Le capitaine Charles avait bien su choisir son Q.G.. Seule une perquisition officielle pouvait l'inquiéter et, dans l'état actuel des choses, il ne pouvait en être question.

En attendant, le temps s'écoulait vite et Robbins délivré, pouvait alerter le président du club, le colonel Burgeon lequel préviendrait Charles.

Sur le papier à lettres qu'il avait trouvé à l'aérodrome, deux numéros de téléphone figuraient, celui du terrain et celui du siège. Il partit à la recherche d'une cabine téléphonique, la découvrit à cent mètres de là. Il glissa une pièce de dix cents dans la fente, forma le numéro du club.

Quand quelqu'un se manifesta au bout du fil il parla très vite.

— Allô, c'est toi Margie ? Dis donc je ne peux pas rentrer cette nuit figure-toi ...

Une voix s'égosilla :

— Dites donc, refaites votre numéro ! Il n'y a pas de Margie ici !

Kovask jura, bredouilla de vagues excuses, et au lieu de raccrocher, déposa l'appareil sur la tablette. Désormais personne ne pourrait appeler le club et aucune communication ne serait possible au départ de ce dernier. Ce sursis durerait jusqu'à ce qu'une opératrice donne l'alarme. Il espérait que le capitaine Charles quitterait le club d'ici là.

La chance tourna en sa faveur. Un quart d'heure plus tard, quatre personnes sortirent de l'immeuble, discutèrent un moment sur le trottoir comme de paisibles bourgeois de petite ville. Ne sachant laquelle était le capitaine Charles, Kovask démarra et se dirigea vers la Fort Mims Avenue.

Emportant une couverture trouvée dans la Pontiac, il reprit le même chemin, escalada le mur aux tessons de bouteille sans encombre, repéra le garage à côté de la maison et attendit patiemment. Cinq minutes passèrent ainsi avant qu'une voiture ne s'arrête devant la propriété. Un homme de haute taille vint ouvrir le portail, passa dans la lumière des phares. Nu-tête, ses cheveux paraissaient coupés court et de couleur claire. Ses épaules étaient larges.

Au lieu de remonter dans sa voiture, il vint jusqu'au garage, fit basculer la porte. Ensuite il fit avancer sa voiture, une Buick toute récente l'arrêta dans le garage. Il ne pouvait pénétrer dans la villa par une porte intérieure, le garage étant nettement séparé du corps principal.

Kovask l'entendit siffloter après qu'il eût coupé le contact. Il s'approcha de lui alors qu'il se hissait sur la pointe des pieds pour attraper le haut de la porte basculante, et frappa sèchement de la crosse de son arme. Le ronronnement du mécanisme avait couvert les bruits de son approche. Le capitaine Charles tomba d'un seul bloc. Il trouva dans le garage même des fils électriques pour lui lier les pieds et les mains. Il n'eut plus qu'à aller chercher la Pontiac pour embarquer commodément sa victime. Il referma ensuite soigneusement toutes les portes et mit le cap vers l'est.

Empruntant une route secondaire à la sortie de la ville, il s'immobilisa dans l'ombre de grands arbres sur le côté droit. Même d'un véhicule passant tout proche, on ne pouvait le voir.

Le capitaine Charles était toujours sans connaissance et il le fouilla. Son portefeuille contenait des papiers militaires, sa carte de secrétaire général de l'aéro-club de Tuscaloosa. Il trouva également un important trousseau de clés, et un petit automatique. Il y avait un permis de port d'arme dans une des poches du portefeuille. La police de la ville devait être dévouée corps et âme à toute la clique dont le capitaine faisait partie. Il avait eu du flair de ne pas s'attaquer directement au club lui-même.

Il vérifia les liens du capitaine, le plaça entre la banquette et le dos du siège avant. Il reprit la route vers l'Est en direction de la frontière d'État. En traversant Montgomery, au bout de quatre-vingts minutes, il s'arrêta devant une cabine téléphonique, demandant Washington à l'opératrice.

Le Commodore Gary Rice était toujours dans son bureau et il paraissait très énervé.

— Parfait, dit-il. Seulement on ne peut encore rien prouver. Les types de la C.I.A. font des pieds et des mains pour arriver à leur but. Comme la discrétion n'a pas été volontairement respectée, il y aura des fuites dans la presse de demain. L'opinion va réagir et le président risque d'être obligé de laisser la main. Voici ce que vous allez faire. Dans une demi-heure vous pouvez être à Shorter. Il y a là-bas un de mes anciens amis qui vous donnera un coup de main. Le Commodore McGregor. Je vais lui téléphoner, il vous attendra chez lui, route de Colombus au numéro 98. Nous aviserons dès que vous serez en sûreté là-bas. Je vais prévenir le F.B.I. de l'État, dans la mesure du possible. Il faut trouver un prétexte grave pour perquisitionner au club. Jusqu'à présent vous avez bien joué. Nous arriverons peut-être à stopper cette bande d'excités.

Quand il arriva en face de la villa du Commodore McGregor une demi-heure plus tard, il aperçut de la lumière au-travers de la barrière blanche bordée d'arbustes verts.

Au premier coup de sonnette un pas rapide d'homme lourd fit crisser le gravier de l'allée. Vêtu d'une robe de chambre et tête nue, le Commodore McGregor, gros et l'air pas commode, le dévisagea en silence sous la lumière d'une lanterne en fer forgé.

— Lieutenant Serge Kovask.

Le bonhomme grogna et eut un sourire en coin.

— Content de connaître un lascar de Rice. Je vais vous ouvrir et vous ferez le tour de la maison. Nous débarquerons le colis de l'autre côté. Ni vu ni connu de cette façon.

— Vous habitez seul ici ? demanda négligemment Kovask.

L'autre ricana :

— Non, avec ma femme, ma belle-mère et une sœur. Mais n'ayez crainte. Aucune de ces trois femelles n'osera mettre le nez à la fenêtre pour nous demander des explications. Je les supporte toute la journée. Normal que mes nuits m'appartiennent.

Dissimulant un sourire, Kovask reprit le volant. Il avait jugé son homme et était assez satisfait. Une vieille ganache lui serait plus utile qu'un autre officier.

McGregor vint l'aider à transporter le capitaine Charles qui simulait certainement un évanouissement prolongé. Ils pénétrèrent dans le bureau du Commodore, tout encombré de souvenirs de sa carrière de

marin.

— Qui est-ce ? Un officier de l'infanterie, paraît-il ? demanda le vieux avec mépris.

Kovask le mit rapidement au courant. Le Commodore bourrait une pipe énorme, plaçait deux verres sur son bureau.

— Que comptez-vous en faire ?

— C'est selon son humeur. S'il parle, dit Kovask, qui n'ignorait pas que le capitaine Charles les écoutait, je le livre au F.B.I.. S'il se montre trop obstiné, je le descends.

McGregor parut prendre cette affirmation au sérieux.

— Bien sûr, dit-il. Inutile de prendre des risques.

Le vieux comprenait vite et rentrait dans le jeu avec une facilité inattendue chez un type de cet âge. Kovask prit son verre, comme pour donner à boire à son prisonnier, mais ce dernier ouvrit les yeux et eut un sourire froid.

— Inutile. Je suis réveillé. À qui ai-je l'honneur ?

— Ça n'a aucune importance, dit Kovask. Je vous demande simplement de m'écouter pendant cinq minutes.

Il reprit alors toute l'histoire, depuis la mort du premier maître Thomas Ford, jusqu'à la poursuite de Quinsey et la découverte de son cadavre dans la propriété de Robbins. Le Commodore McGregor écoutait aussi avec un intérêt très vif.

— Pour me résumer, vous êtes le chef d'un réseau profasciste, cherchant à provoquer l'inévitable entre notre pays et Cuba, sachant très bien que cette affaire peut dégénérer en guerre mondiale.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous reconnaissiez les faits, dit tranquillement Kovask en allumant une cigarette.

Le capitaine Charles se mit à rire :

— Il y a urgence, n'est-ce pas ? N'essayez pas de me tromper, je suis tenu régulièrement au courant par les amis que j'ai au Pentagone. Je sais que notre bluff a réussi. Et c'est normal, car il y a bien assez de temps que nous l'avons monté avec le plus grand soin. Mais ne comptez pas sur moi pour reconnaître les faits. Vous pouvez user de tous les moyens, vous ne m'arracherez rien. Je connais trop bien la nouvelle administration pour avoir la certitude formelle que, dans ces conditions, elle n'ajoutera aucun crédit aux affirmations d'un agent isolé de l'O.N.I..

Kovask fronça les sourcils.

— Qui vous dit que je suis de l'O.N.I. ?

— Votre physique d'abord. Un ancien marin se reconnaît vite et j'ai l'habitude. Et puis ...

Il hocha la tête, la bouche ironique :

— Qui est plus fidèle au président actuel que la Navy ? Qui cherche

à déprécier la C.I.A. ? Il faut toujours que vous cherchiez la petite bête pour contrer vos collègues de l'autre service.

Puis il haussa les épaules :

— Cela n'est rien. Vous êtes incapable de voir que nous sommes dans le vrai, et que tôt ou tard, il faudra en venir là. Vous faites partie de ces indécis nouvelle vague. Quand Cuba sera réellement armée jusqu'aux dents, quand les fusées soviétiques y seront pour de bon, alors vous vous affolerez.

Kovask regarda le Commodore. Ce dernier pinçait les lèvres et paraissait sur le point d'éclater. Il intervint, ne voulant pas polémiquer à l'infini.

— Vous avez un endroit où je puis le conserver quelque temps ?

Le Commodore se tourna vers lui :

— Oui. La cave. Je l'ai réservée à mon usage personnel. Il y a ma réserve de bourbon et de vins français ...

Il rougit :

— Et mon atelier de modèles réduits. Je suis le seul à y pénétrer, et il sera très bien dans une pièce du fond sans soupirail et à la porte épaisse.

Kovask délia les jambes de son prisonnier :

— Je vous conseille d'être compréhensif, dit-il. Je n'ai absolument plus besoin de vous en cet instant. Au moindre geste je n'aurai aucun remords à vous tirer dessus.

Ils s'affrontèrent du regard pendant quelques secondes. Le capitaine avait perdu son air ironique.

— Voulez-vous dire que vous pouvez passer outre mes aveux ?

— Je crois entrevoir une solution en effet. Vous n'êtes plus d'aucune utilité.

— Vous bluffez ?

— Absolument pas.

Le ton ferme, le visage grave de Kovask parurent impressionner Charles. Il se raidit et passa devant lui. Le caveau que lui destinait McGregor était l'endroit idéal pour garder un prisonnier.

— On dirait que vous aviez prévu cette éventualité ?

Nouvel embarras du Commodore.

— À vrai dire ... Je suis en compagnie de trois femmes un peu folles et ...

Kovask avait envie de rire.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. Toutes les maisons voisines ont leur abri atomique, alors il a fallu que j'en construise un moi aussi.

Dans le bureau du Commodore, Kovask rappela Washington. La voix de son chef lui parvint, elle était mécanique, fatiguée. Cette affaire devait lui donner un souci terrible.

— Il refuse de parler, dit Rice quand Kovask se tut. Bon sang je vais

vous envoyer une section spéciale qui se chargera bien ...

Kovask l'interrompit :

— Une seconde. J'ai trouvé une autre solution. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais je crois qu'il n'y a pas moyen d'agir autrement.

— De quoi s'agit-il ?

Kovask parla pendant plusieurs minutes, et le Commodore ne l'interrompit pas une seule fois. Par contre McGregor, les yeux dilatés, l'écoutait avec stupéfaction.

— Bigrement dangereux ! dit Gary Rice quand il eut terminé.

— Oui, mais ça peut être efficace. Une seule condition. Que ce que je vous ai demandé me parvienne rapidement, que la police d'État s'occupe de Robbins et de sa bande ...

Il n'osait pas ajouter « et que le capitaine Charles n'échappe pas au Commodore McGregor ». Ce dernier comprit et s'avança :

— Dites à Gary que ce type devra me passer sur le corps pour sortir de chez moi. Vous n'aurez aucun souci à avoir.

— J'ai entendu, dit le chef de Kovask. Vous pouvez lui faire confiance. Eh bien, c'est entendu. Tout ce que vous m'avez demandé sera à l'aube chez mon vieil ami. Tous les moyens me seront bons pour vous donner rapidement satisfaction. N'oubliez pas de rester en contact avec moi.

Ayant raccroché, Kovask se souvint en soupirant qu'il lui fallait récupérer sa voiture quelque part du côté de Selma. Il laisserait la Pontiac là où Quinsey l'avait abandonnée.

CHAPITRE XV

Le colonel Burgeon, président de l'Aéro-Club de Tuscaloosa, président du *Mouvement Local pour le Réarmement Moral*, président du *Comité inter-Comtés de Sauvegarde Patriotique*, président l'honneur des officiers et sous-officiers de réserve, diacre honoraire de l'église méthodiste, se levait très tôt le matin même si la veille il avait veillé jusqu'à une heure avancée.

Son valet de chambre français, Pierre, le savait bien, et le déjeuner était toujours prêt à la même heure. Ce matin-là, le colonel, l'œil fatigué et la barbe mal rasée, s'installa de mauvaise humeur à sa table. Il détestait veiller aussi tard, et il commençait à trouver que le capitaine Charles exagérait. Quand il n'avait pas ses huit heures de sommeil, il ne pouvait pas se raser facilement.

Il but son verre de bourbon avant son café et attaqua de bon appétit le copieux repas du matin.

Sandwiches au poulet, œufs à la tomate et marmelade d'orange.

À huit heures il alluma le premier cigare de la journée, et commença la lecture des journaux. Un titre de dernière heure le fit sursauter :

ARRESTATION PAR LA POLICE D'ÉTAT D'UN RICHE PROPRIÉTAIRE DE BESSEMER.

— Robbins ... Pas possible ! Il lut et relut l'article.

— Complicité dans l'assassinat d'un certain Quinsey. Mais comment ?

Puis son souffle s'oppressa. C'était lui qui avait demandé ce léger service à Robbins. À la suite d'une intervention de Charles.

— Mais comment se sont-ils fait pincer ?

Il n'y avait pas quarante-huit heures qu'il avait téléphoné à Robbins. D'un bond il quitta son fauteuil, alla jusqu'au téléphone et forma le numéro du capitaine Charles. En vain.

— Que signifie ? Pierre ?

Le valet français arriva à la seconde.

— Appelez un taxi et apportez-moi mes souliers, mon veston !

Dix minutes plus tard, il carillonnait au *417 Fort Mins avenue*. Charles ne répondait pas et tout paraissait fermé. Il revint au club, n'y trouva que la femme de ménage. Le bar n'était pas encore ouvert. Par

acquitté de conscience, il téléphona au terrain d'aviation. Le gardien n'avait pas vu le capitaine Charles jusqu'à maintenant.

Complètement abasourdi, le colonel revint chez lui où Pierre lui signala qu'un visiteur attendait dans le salon.

— Qui est-ce ?

— Ce monsieur ne m'a pas donné sa carte, dit le valet français avec une expression choquée.

Ouvrant la porte, le colonel Burgeon se trouva devant un homme de trente-cinq ans environ, grand et robuste, les cheveux très clairs, les yeux si bleus qu'ils semblaient blancs.

— Mon colonel ? Capitaine Serge Kovask. Sortant son portefeuille il y prit une carte que le colonel reconnut sur le champ. Il devint pâle, mais garda son sang-froid.

— C.I.A. ... ? Je ne comprends pas ce que vous me voulez.

Kovask sourit :

— Ne vous méprenez pas, colonel ... Je suis un ami du capitaine Charles.

Dans le silence qui suivit, Kovask détailla le visage couperosé et allongé du colonel, les yeux aux poches prononcées, la bouche sensuelle et ornée d'une moustache rêche.

— Mais le capitaine n'habite pas ici, répondit Burgeon.

— Je sais où il habite, dit doucement Kovask, mais je sais également que je ne le rencontrerai nulle part.

Burgeon le regarda avec des yeux soupçonneux.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai appris cette nuit que Charles avait été enlevé.

Cette fois Burgeon perdit son calme :

— Enlevé ? Et par qui ?

— Un agent de l'O.N.I.. Il est en ce moment séquestré par ces gens-là qui essayent de lui faire avouer toute la vérité sur l'affaire que vous savez.

Burgeon se ressaisissait :

— Je ne sais rien.

— Ne me prenez pas pour un agent provocateur, colonel. Je sais que Quinsey a été tué, et que Robbins votre ami vient d'être arrêté. J'étais au courant de l'opération *Cayo Bajo*.

Il lui donna encore quelques précisions, mais le colonel ne paraissait pas vouloir se laisser faire.

— Admettons que je sois au courant de tous ces faits assez étranges, qu'attendez-vous de moi ?

— Charles m'avait demandé de venir à la rescousse en cas de coup dur. J'étais cette nuit de permanence au Pentagone. L'affaire y fait grand bruit.

Il serra les dents :

— Il faut que cette affaire réussisse. Sinon nous ne retrouverons jamais l'occasion. Il y va de l'avenir de notre pays, colonel.

En même temps il fixait le militaire droit dans les yeux.

— J'espère que vous n'avez pas peur, mon colonel ?

Burgeon rougit de colère.

— Vous m'insultez, capitaine.

— Je vous vois hésitant, et c'est compréhensible. Mais sachez une chose, ou vous me faites confiance et l'affaire ira aussi loin que nous l'avons voulu, ou vous refusez de me croire et tout sera perdu pour tout le monde.

Le colonel fit quelques pas vers la fenêtre puis revint se planter devant lui :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Il faut que je retrouve Charles. Il ne parlera pas, mais sait-on ce que les autres lui feront ?

Burgeon détourna le regard.

— Robbins ? Vous êtes sûr de lui ?

— Qui vous a dit que je le connaissais ?

— Est-ce faux ?

Le colonel fronçait ses sourcils :

— Charles ?

— Non. Mais j'ai fait facilement la liaison. Vous êtes originaire de ce pays alors que Charles ne s'y est installé que depuis sa démission de l'armée.

Son hôte se détendit :

— Si vous m'aviez répondu que c'était Charles, je vous aurais chassé sur-le-champ. Il ne connaît mes relations avec Robbins que depuis deux jours seulement. Quand il a fallu se débarrasser de ce Quinsey, c'est moi qui ait proposé la solution. Qui a découvert Robbins ?

— Un agent de l'O.N.I..

— Mais alors je suis suspecté moi aussi ?

Kovask eut un sourire froid :

— Certainement, mais pas autant que Charles. Depuis sa démission, il est fiché à Washington. Je suppose que cet agent de la marine a dû le découvrir par hasard. Soit qu'il ait demandé une liste des suspects de l'État, soit que Robbins ait entendu parler de Charles.

Burgeon hocha la tête.

— Possible. Charles a écrit certains articles explosifs dans les journaux de l'État.

Kovask réprima un soupir de soulagement. Cette affaire paraissait réglée. Il fallait rassurer complètement la vieille ganache. Il s'y employa :

— Pour moi la réussite de l'affaire importe beaucoup, mais la délivrance de mon ami presque autant. Il faut que vous m'aidiez.

Le vieux grogna.

— Comment ? Charles doit être loin à cette heure ?

— Non. Je sais qu'il est prisonnier du côté de Montgomery. Je dois avoir des précisions dans la journée !

À nouveau le colonel se fit soupçonneux :

— Comment êtes-vous arrivé si vite ?

— Un avion militaire m'a déposé à Montgomery. J'ai loué une voiture avant de venir ici.

— Comment l'arrestation, ou plutôt l'enlèvement de Charles, a-t-il pu vous être signalé ?

— J'ai des amis à l'O.N.I., il y a beaucoup plus de gens favorables à la réussite de cette affaire que vous ne le pensez.

Burgeon paraissait en effet dépassé par les événements. Il avait dû militer au sein de la petite ville, mais l'ampleur de la conspiration devait l'effrayer un peu.

— Maintenant, dit Kovask, il faut prévoir le pire. Je suppose que vous avez des documents importants sur cette affaire ? Un rapport a dû être rédigé au fur et à mesure de son développement ?

Là, Kovask sentait quelques gouttes de sueur couler dans son dos. Il était peut-être allé trop loin et trop vite. Le colonel, le regarda, le visage fermé :

— Et alors ?

— Il faudra prévoir une destruction rapide.

— Nous l'avons prévue.

— Ou une évacuation ?

Nouveau silence angoissant. Burgeon le rompit d'une voix sèche :

— Le capitaine Charles n'avait jamais parlé d'une évacuation mais d'une destruction.

— C'est préférable en effet, dit Kovask sur les charbons ardents.

Le colonel parut se détendre :

— Mais tout ce qui concerne notre activité, celle du réseau Rénovation, devra être sauvé car tout reprendra un jour. Notre activité est légale, mais une perquisition nous serait préjudiciable. Nous n'avons pas envie que la liste de nos adhérents et divers documents soient lus par le F.B.I. ou l'O.N.I..

Kovask approuva de la tête. Rasséréné le colonel alla chercher une boîte de cigares et une bouteille.

— Vous espérez libérer Charles ?

— Oui. J'aurai certainement des précisions sur son lieu de détention dans la journée. Il me faudra alors une équipe de gars solides pour le délivrer.

Burgeon se mit à rire :

— Vous l'aurez. Nous avons organisé une section spéciale. Nous disposons de douze hommes bien armés et rompus au combat. Tous

anciens Marines.

— Pourtant il est possible que nous échouions. Le capitaine Charles peut avoir été transféré ailleurs. Il se peut que le gouvernement décide d'agir sans plus attendre.

Les lèvres arrondies autour d'un gros cigare, Burgeon paraissait réfléchir.

— Dans ce cas, poursuit Kovask en le surveillant du coin de l'œil, mieux vaudrait prendre toutes vos précautions.

Le colonel remplissait les verres, toujours silencieux. Ils burent ensuite.

— La réunion des membres du Club serait peut-être nécessaire mais demanderait trop de temps.

— Vous ne pouvez pas agir de votre propre chef ? dit Kovask, avec une mimique surprise.

L'orgueilleux colonel se rebiffa :

— Si. Nous pouvons facilement déménager les archives et les papiers importants. Grâce à Dieu, nous nous sommes toujours efforcés d'avoir de l'ordre et d'être prêts à faire face à une éventualité de ce genre. Que proposez-vous ?

Prenant le temps de boire une partie de son verre et d'allumer une cigarette, Kovask fit semblant de réfléchir.

— Vous disposez d'un appareil rapide dans votre Club ? Un engin capable de voler assez loin également sans se ravitailler ?

Le visage du colonel s'éclaira :

— Bien sûr. Nous avons tout prévu, même une fuite par air en cas d'urgence. Il y a le Twin-Bonanza qui vole à plus de cent quatre-vingts miles à l'heure. Nous avons fait installer deux réservoirs supplémentaires qui lui permettent de parcourir quinze miles d'un seul coup d'aile.

— Parfait ! s'exclama Kovask. C'est exactement l'engin dont nous aurons besoin. Avez-vous un homme sûr pour le piloter ?

— Oui. Un lieutenant d'aviation de réserve. Il acceptera n'importe quelle mission. Mais où comptez-vous l'envoyer ?

C'est alors que Kovask joua au plus fin.

— N'avez-vous pas une base de repli ? Le capitaine Charles m'en avait vaguement parlé.

— Oui, dit lentement le colonel. Elle se trouve au Texas. Vous m'excuserez de ne pas vous en dire davantage ?

— Bien sûr. Pouvez-vous vous occuper de tout cela ? Je crains d'être trop occupé pour pouvoir vous aider. Il faut que je retrouve la piste de Charles.

Cette fois Burgeon parut complètement convaincu :

— Je vous remercie. Vous avez agi avec rapidité et efficience. Si notre plan réussit, le pays aura certainement besoin d'hommes tels que

vous pour remporter la victoire.

— Vous pensez en terminer ce matin ?

À nouveau le colonel, le regarda avec confiance :

— Il se peut que nous ayons besoin de l'appareil pour éloigner le capitaine Charles. Peut-être serais-je même du voyage. Je vous conseille de ne pas détruire le rapport sur l'opération *Cayo Bajo* avant mon retour. Si je reviens sans le capitaine Charles, il serait toujours temps de le faire.

— Mais de quelle utilité sera pour nous ce rapport, alors que s'il tombe dans les mains de l'administration il peut nous attirer les pires ennuis.

Kovask manifesta son impatience :

— N'oubliez pas l'avenir, mon colonel. En l'étudiant avec le capitaine Charles, nous vérifierons chaque point. Mon ami ne veut pas vivre en homme traqué éternellement. Aucune accusation sérieuse ne pèse sur lui.

— Sauf ce rapport, fit le colonel tête.

— Mais bon sang, êtes-vous capable de vous souvenir de toutes les phases de l'opération ?

Le vieux militaire se troubla :

— Évidemment non.

— Il existe forcément des points faibles. Il y a à l'O.N.I. des types obstinés qui chercheront sans relâche. Imaginez que le capitaine Charles meure. Vous éprouverez alors l'impression qu'on ne peut rien contre vous et votre réseau ? Mais en serez-vous tellement certain ? Je suis sûr que, si John Charles était ici, il vous tiendrait le même langage. Si Quinsey avait été liquidé en Floride, nous n'en serions pas là.

Burgeon se rebiffa assez plaintivement :

— C'est Charles qui a la haute main sur le réseau. J'ignorais les détails, les ramifications. J'étais chargé d'assurer une base solide ici même, de recruter des hommes décidés à tout, de pourvoir à l'organisation matérielle grâce à mes relations et à l'honorabilité dont je jouis dans la région.

On avait presque l'impression qu'il se défendait devant un tribunal.

— Vous n'avez pas le droit de faire disparaître toute trace de cette affaire. Charles n'est pas un homme indépendant. Il doit certainement des comptes à des supérieurs occultes. Si tout foire, ceux-ci voudront savoir pourquoi. Que ferez-vous si John y laisse sa peau ? Je vais même aller plus loin, colonel, vous serez le premier suspect aux yeux de vos amis.

Burgeon sursauta et la cendre de son cigare tomba sur son veston sans qu'il songe à l'essuyer :

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai sur le cœur finalement, dit Kovask en serrant les dents et en montrant un visage menaçant. John est arrêté, il y a eu des fuites et vous, vous n'êtes même pas inquiété. Il y a quand même des points obscurs dans toute cette affaire.

— Vous m'accusez d'avoir trahi, bredouilla le colonel rouge et tremblant.

— Non. Je constate simplement. Si vous faites disparaître le rapport secret, vous agirez comme un homme qui veut éviter de rendre des comptes. Vous ne risquez rien à le conserver et à l'expédier au loin par avion.

Il appuya encore un peu :

— Que croyez-vous, mon colonel ? Qu'il s'agit d'une petite conspiration à l'échelon d'un village ? Il y a, dans le pays tout entier, des hommes qui attendent beaucoup de cette affaire. Vous avez peut-être été dépassé par les événements, mais il est trop tard pour revenir en arrière.

Le colonel se taisait. Peut-être maudissait-il le jour où il avait accepté d'épauler le capitaine Charles ? Il y avait loin entre le fait d'être le président du comité local pour le Réarmement Moral, et celui d'être complice d'un complot à l'échelon fédéral.

— Quel est le nom de ce pilote ? Êtes-vous certain de lui ? Il se peut qu'il y ait des mouchards dans votre organisation.

— Patrick Gates. C'est un entrepreneur de maçonnerie. Il est hors de tout soupçon.

Sous le coup de l'émotion, il avait répondu mécaniquement à la question posée.

— Je vais m'en aller aux renseignements et faire une enquête dans la région. Que l'appareil ne prenne pas l'air avant mon retour ou un coup de téléphone de ma part. Mais que ce Gates se tienne prêt à s'envoler.

Encore frappé de stupeur, le colonel approuva.

— Je vous téléphone ici ou à votre club ?

— Au club. Je m'y tiendrai en permanence.

— Qui convoiera les archives jusqu'au terrain ?

— Le secrétaire du club, Joyce. Il est très capable.

— Vous n'oublierez pas le rapport sur l'affaire en question ?

Burgeon avala difficilement sa salive :

— Non.

— Très bien. Souhaitons que John Charles soit libéré d'ici ce soir. Je vais vous laisser, mon colonel.

Ils se séparèrent plutôt froidement. Kovask espérait que son coup de bluff avait réussi. Tout de suite il avait eu la certitude que le colonel n'était pas taillé pour la lutte subversive, et il devait même se mordre les doigts de s'être laissé entraîner. Il souhaitait lui avoir suffisamment

embrouillé les idées pour l'obliger à exécuter ses conseils comme des ordres. Burgeon se demandait certainement s'il était simplement un ami de John Charles, ou bien un envoyé des puissants chefs occultes dont il avait habilement parlé.

Au moment où il montait en voiture, il vit un éclair derrière les rideaux. Le colonel surveillait son départ à la jumelle. Peut-être essayait-il de lire son numéro minéralogique.

De ce côté-là Kovask était paré. Il avait rendu le Chevrolet pour louer dans un autre garage une Buick. Si le colon se renseignait à Montgomery, il apprendrait qu'un avion militaire avait effectivement fait escale à l'aéroport. C'était celui qui amenait à Kovask le matériel demandé, dont la fausse carte de la C.I.A..

CHAPITRE XVI

Kovask se retrouva devant la villa du Commodore McGregor aux alentours de onze heures. La femme âgée qui vint lui ouvrir ressemblait au marin, et elle confirma sa parenté en annonçant que son frère se trouvait au fond du jardin.

— Suivez l'allée et vous le trouverez à côté de la pièce d'eau, en train de s'amuser avec un de ses modèles réduits.

À genoux au bord du bassin, McGregor expérimentait la flottabilité d'une coque. Il ne parut nullement gêné d'être surpris ainsi.

— Salut Kovask ! Un instant. C'est la coque du Forestal et je veux que ça aille au poil. Il y a un concours à la fin de l'année et ...

— Excusez-moi, mais il faut que je voie notre ami commun.

McGregor récupéra sa coque et se leva.

— Allons-y ! Je lui ai porté un peu de café et des toasts ce matin.

Ce qui fit froncer les sourcils de Kovask.

— Vous êtes entré dans sa cellule ?

— Une arme à la main, rassurez-vous, et en le priant d'aller dans l'angle opposé à la porte sinon je le laissais crever de faim.

Kovask pensa que le vieux marin avait risqué gros.

— Impossible de l'enchaîner ?

— Il y a bien une tuyauterie de chauffage central qui passe là. Je vais tâcher de trouver une chaîne assez solide avec des rivets de bonne taille.

En ouvrant la porte, Kovask la repoussa violemment contre le mur. Assis sur une vieille caisse, le capitaine Charles le regardait, le dos très droit, la tête haute, un sourire goguenard aux lèvres.

— Tiens, la flotte au complet, laissa-t-il échapper. Le vieux cuirassier et la vedette rapide. Peut-être trop.

McGregor grogna.

— Ils se fout de nous.

— Tournez-vous contre le mur, les mains en l'air. Écartez-vous maintenant, appuyez le bout des doigts contre le mur et mettez-vous sur la pointe des pieds.

— Et si je refuse, fit l'autre toujours persifleur.

— Je vous assomme une nouvelle fois et pour plusieurs heures.

Kovask lui fit relever une jambe et riva la chaîne autour de sa cheville. Il lui laissa une liberté de deux mètres et riva l'autre bout autour d'un gros tuyau de chauffage central.

— Toujours muet, Charles ?

— Votre combine a échoué ?

Kovask sourit.

— Ce Burgeon est vraiment d'une naïveté ! Connaissez-vous un certain Patrick Gates ? Nous allons nous envoler ensemble tout à l'heure avec les archives du club. J'ai recommandé à ce vieux colonel de ne pas détruire le rapport ultra-secret que vous avez rédigé sur l'affaire du *Cayo Bajo*.

Ce n'était pas par pur sadisme qu'il mettait le capitaine Charles au courant. Il espérait provoquer une réaction. L'homme avait pâli, mais ses yeux flamboyaient.

— Un malin, n'est-ce pas ? Un grand malin. Alors si tout marche bien, pourquoi ne suis-je pas entre les mains du F.B.I. ? Vous craignez de ne pouvoir expliquer cette séquestration peut-être ? Vous me liquiderez lorsque vous aurez ce rapport dans votre poche ?

— Non. Je vous donnerai en cadeau aux collègues de la C.I.A..

Charles ferma les yeux une fraction de seconde :

— Vous êtes un authentique salaud.

Kovask perdit son sang-froid.

— Parce que vous êtes un saint ? Vous cherchez à provoquer une guerre mondiale et vous êtes pur ? Vous et toute la clique de militaristes qui vous entourent, vous savez que la partie est fichue pour vous. Depuis quelque temps vous avez parfaitement compris que la Russie n'attaquera jamais la première. Ce serait trop long pour vous l'expliquer. Et d'ailleurs vous savez de quoi je veux parler. Vous faites partie de ces types intelligents qui ne sont pas complètement aveugles. Il n'y a que les vieux bravaches pour affirmer que les autres attaqueront un jour. Ils ne veulent pas comprendre que, cette année seule, ils ont eu dix raisons pour nous envoyer leur fusée. Ayant parfaitement assimilé cette vérité, vous et les vôtres avez tout mis en œuvre pour que la guerre éclate quand même, mais par voie détournée. La meilleure, c'est encore le harcèlement de Cuba. Voilà le point chaud, la plaie qu'il faut titiller le plus cruellement possible. Je suppose que l'affaire du *Cayo Bajo* n'était pas la seule envisagée, mais que nous découvrirons d'autres projets dans vos archives.

Il se tut, haussa les épaules et tourna les talons. Silencieux, McGregor l'accompagna jusqu'au jardin.

— Vous avez raison, Kovask. Ce sont des types dangereux. Et il y en a des tas comme lui dans les états-majors.

— Je n'espérais rien en tirer, mais je suis venu récupérer son portefeuille.

Le Commodore alla le chercher dans son bureau. Il avait un sourire étrange sur les lèvres à son retour.

— Les femmes se doutent de quelque chose mais n'osent rien me

demander. J'espère qu'il ne fera pas trop de bruit.

Une fois encore Kovask examina le portefeuille avec attention, fit craquer les coutures.

— Qu'espérez-vous trouver ?

— Je l'ignore.

Il enfouit le portefeuille dans sa poche et serra la main du Commodore.

— Je ne reviendrai certainement pas. Des collègues viendront vous débarrasser de votre invité, mais auparavant vous recevrez certainement un coup de fil de votre ami Rice.

Depuis un bar de Montgomery, il appela le siège de l'Aéro-Club, demanda à parler sans délai au colonel Burgeon. Sa voix était essoufflée, son débit rapide.

— Au nom du ciel, Kovask, que se passe-t-il ?

— Préparez-vous à filer. Il y a du grabuge.

— Que voulez-vous dire ?

Le colonel avait une voix effrayée qui fit sourire l'agent de l'O.N.I..

— Je n'ai guère de temps. J'ai trouvé Charles ... Ne m'interrompez pas. Malheureusement il a reçu une balle dans le ventre.

— Nom de ...

— Oui. Il vit encore, mais n'en a pas pour longtemps. J'ai été obligé de le cacher dans la voiture.

— Êtes-vous suivi ?

— Pas pour le moment. Tout est prêt ?

— Le pilote attend au terrain. Écoutez, Kovask, je vais m'envoler avec les papiers et Charles.

Kovask ricana :

— Vous croyez que je vais rester à terre pour agiter mon mouchoir ? Je m'envole avec vous.

Le colonel ne tenta même pas de protester.

— Je passe donc vous prendre, dit Kovask, jurant intérieurement contre cette perte de temps. Le vieux semblait vraiment sur des charbons ardents.

— Bien, dit le colonel, je vous attends.

— Si par hasard il y avait un empêchement, filez d'ici deux heures, ajouta-t-il pour donner confiance à son interlocuteur.

— Vous croyez que ...

— Tout peut arriver, dit Kovask en raccrochant. Ensuite il appela Washington.

Il prit le temps d'avaler un café et une part de tarte aux pommes avant de remonter en voiture. Il roula ensuite à une bonne allure sans dépasser la limitation de vitesse. Il ne lui fallut qu'une heure trente pour atteindre le siège du Club dans Main Street.

Burgeon devait le guetter, car il fut dans le hall alors que Kovask

claquait sa portière.

Le visage ravagé, il se précipita vers lui :

— Alors ?

— Doucement, mon colonel, ne donnez pas l'éveil. Vous êtes prêt ?

Burgeon tenait une imposante serviette à la main.

— Tous les papiers compromettants sont déjà dans l'appareil. Ici j'ai le rapport secret. En avez-vous parlé à Charles ?

— En deux mots. Il m'a dit de l'emporter.

Le colonel regarda vers la voiture :

— Mais où est-il ?

— Dans la malle. Je ne pouvais prendre le risque de le laisser à mes côtés. J'ai rencontré des flics en moto.

— Mais il doit être terriblement mal.

— Je l'ai arrangé au mieux. Dites-moi, l'avion est déjà sur la piste ?

— Oui. Le moteur tourne même. Mais ne vous faites pas de souci. Il n'y aura que nous et le gardien nous est entièrement dévoué.

Kovask avait heureusement parcouru le chemin entre la ville et le terrain. Il put choisir son endroit pour ralentir et s'arrêter sur le bas-côté. Le colonel se tourna vers lui :

— Que se passe-t-il ?

— Il faut que je jette un coup d'œil au capitaine Charles. Je me suis bien arrêté plusieurs fois en chemin, mais j'avais l'impression que ça allait mal.

— Une balle dans le ventre, murmura Burgeon. Heureusement qu'à Willis nous trouverons un bon médecin.

Kovask nota le nom. Il savait déjà que la base secrète se trouvait au Texas. Il descendit de voiture.

— Je vous appellerai quand la route sera déserte.

— Entendu.

Il alla soulever le couvercle du coffre et poussa une exclamation.

— John ? John, réponds-moi !

Le colonel ouvrit sa portière précipitamment et le rejoignit. Le visage grave, Kovask avait en partie rebaissé le capot.

— Qu'y a-t-il ?

— Attendez.

Une vieille camionnette les dépassa, chargée de balles de coton. D'un geste Kovask ouvrit le coffre.

— Regardez.

Le vieux se pencha. Il voyait une masse confuse dans la malle. Une couverture enveloppant un cylindre de carton que Kovask avait trouvé sur la route. La crosse le frappa en pleine nuque et il bascula à moitié dans le coffre. Kovask n'eut qu'à ranger les jambes. Il ligota solidement le vieux birbe et referma le coffre à clé.

Comme il s'arrêtait devant la barrière le gardien sortit de son

pavillon. C'était une sorte de brute au visage de boxeur. Il avait une bosse proéminente sous son blouson de toile.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vais avec Patrick Gates.

L'autre renifla, impassible.

— Et le colonel ?

— Il y a contrordre. Il rejoindra après.

Le gardien se dandina un moment sur ses jambes courtes.

— Bon. Je vais vous ouvrir.

Comme Kovask remontait dans la Buick une sonnerie stridente se fit entendre dans le pavillon.

— Minute !

— Le colonel, qui doit vous confirmer son retard, dit Kovask par la portière, mais son cœur battait.

Le gardien lui tourna le dos. D'un coup d'œil Kovask vit que le système d'ouverture de la barrière était verrouillé. Il pouvait laisser la voiture et continuer à pied, mais le pilote risquait de trouver ça plutôt étrange.

Doucement, il quitta la voiture et glissa sans bruit vers le pavillon. L'appareil était dans la première pièce qui servait également de cuisine.

— Le colonel ? Il a oublié sa valise ? Mais il n'est pas dans la voiture qui vient d'arriver.

En même temps, l'homme faisait passer l'appareil dans la main gauche et tirait un gros calibre du holster placé sous son blouson de toile.

Kovask s'encadra dans l'entrée. En trois enjambées il fut sur lui et lui tordit le bras. La balle fit sauter le plâtre du plafond.

Abandonnant le combiné l'homme lui envoya une manchette de la main gauche, qu'il para de l'avant-bras sans lâcher sa prise. En même temps il envoyait son genou dans le bas-ventre du costaud, grimaçait car l'homme portait une coquille. Décidément il avait affaire avec un dur à cuire. Changeant de tactique, il le lâcha, essaya de profiter du déséquilibre ainsi provoqué. Le gardien s'appuya contre le mur, lança son pied en avant et le frappa à hauteur de la hanche. D'un shoot, Kovask envoya le revolver du malabar au loin. Au-dehors les moteurs du Twin-Bonanza ronronnaient sourdement. Il souhaita que Patrick Gates n'ait pas entendu la détonation.

— Je te crèverai, rugit le garde en se portant rapidement sur lui.

Cette détente était si puissante que Kovask ne put la parer qu'à moitié. Il encaissa un « gnon » à la base du cou qui lui coupa le souffle, mais le gardien partit sur le côté cherchant à récupérer son aplomb par un jeu de jambes encore assez rapide, mais que l'éloignement du ring avait quelque peu rouillé.

— Salaud ! haleta l'ancien boxeur. Je ne sais pas ce que tu as fait au colon, mais tu vas le payer cher.

Kovask fit mine de vouloir décamper par la porte ouverte et la ruse réussit pleinement. Il n'eut qu'à s'effacer suffisamment pour cueillir son adversaire de côté. Il le frappa du droit et du gauche, visant le menton et l'œil. Abasourdi par les coups, le gardien perdit pied. Le marin lui envoya le sien au-dessus de la coquille qui se dessinait sous le blue-jeans. L'homme hurla et se plia en deux. Les coups irréguliers devaient certainement le surprendre et le démoraliser.

Pour en finir Kovask prit son arme, écrasa le crâne au-dessus du front avec une rage nouvelle. Il lui tardait d'en finir, craignant que le pilote ne vînt aux nouvelles. La brute tomba à genoux mais lui encercla les jambes dans un dernier effort. Entre ses bras puissants Kovask fut forcé de plier en arrière. Un dernier coup de crosse arracha un soupir épuisé au colosse qui relâcha son étreinte.

Kovask le tira par le col de son blouson jusqu'à la pièce du fond, le fourra sous le lit. Revenu dans la cuisine il porta à son oreille le combiné qui pendait, n'entendit que la tonalité et raccrocha. Il alla ensuite chercher les clés de la barrière dans la poche du gardien, ouvrit celle-ci et roula en direction du petit appareil. La serviette du colonel était toujours là sur le siège.

Le pilote fumait une cigarette, appuyé contre la carlingue. Kovask l'examina avec attention. Plutôt petit, un mètre soixante-cinq environ, mince, il avait un visage d'homme tranquille contredit par un menton volontaire, des yeux vifs et perçants et une bouche mince.

— Patrick Gates ? Serge Kovask. Le colonel vous a parlé de moi ?

L'autre jeta sa cigarette.

— En effet. Mais vous êtes seul ?

— Le colonel, reste avec le capitaine Charles. Celui-ci est grièvement blessé. Ils nous enverront des renseignements supplémentaires à Willis.

Ce nom parut rassurer le pilote. Il fit signe à Kovask de monter à bord et referma la portière derrière lui. Le marin pensa au coup de fil qu'il avait passé au Commodore au sujet de son départ pour le Texas. À ce moment-là il ignorait le nom de sa destination. Son chef l'avait assuré que l'appareil serait suivi par radar, et identifié autant de fois que ce serait possible de le faire sans éveiller la méfiance du pilote.

Quand ils furent à deux mille pieds le pilote se tourna vers lui :

— Je regrette que Charles ne soit pas du voyage. C'est un bon copain à moi. Vous êtes également son ami ?

— Oui, dit Kovask en se raidissant imperceptiblement. Nous nous connaissons depuis un certain temps.

— Curieux mais il ne m'a jamais parlé de vous. Pourtant nous avons souvent bavardé ensemble.

Kovask haussa les épaules.

— Mieux vaut ne pas vous poser trop de questions. Si j'ai connu Charles c'est que j'étais son supérieur hiérarchique. C'est grâce à moi qu'il a fait ce que vous savez. Si j'ai décidé d'intervenir cette nuit c'est pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être.

Ainsi il confirmait le rôle qu'il avait joué devant Burgeon, celui d'un des grands chefs occultes du complot. Le pilote hocha la tête et parut se contenter de cette réponse. Au bout d'une vingtaine de minutes il annonça qu'ils venaient de pénétrer dans le Mississippi.

Il y avait une heure qu'ils avaient quitté Tuscaloosa quand un petit *Piper Pacer* sortit des nuages, et battit des ailes sur leur droite.

Patrick Gates l'identifia tout de suite :

— Aéro-Club de Meridian. Bien loin de son terrain le frère !

Kovask ne dit rien. C'était certainement l'une des identifications dont le Commodore Rice avait parlé. La seconde eut lieu à deux cents miles de là, en Louisiane. Un D.C. 3 d'une petite compagnie privée les survola à plusieurs centaines de pieds.

— Est en route pour Bâton-Rouge, dit laconiquement Patrick Gates qui ne paraissait se douter de rien.

Il consulta sa montre.

— Encore une bonne heure et nous arriverons.

Il désigna un sac en matière plastique.

— Si vous avez faim. Sandwiches et café. Kovask secoua la tête.

— Pouvez-vous m'en passer un, et aussi une tasse de jus ?

Kovask le servit puis alluma une cigarette. Le temps se couvrait alors qu'ils approchaient du Texas.

— Pas extraordinaire ! Ça vient du Golfe.

Il descendit à mille pieds. Kovask se dit que s'il allait trop bas les radars ne pourraient pas les repérer. Cette inquiétude s'accrut quand l'appareil commença de voler à cinquante mètres au-dessus des prairies.

— Pourquoi faites-vous ainsi ?

— Pour ne pas recevoir d'ondes-radar. Il y en a un du côté d'Houston. Inutile de signaler notre présence.

Kovask calcula qu'on avait dû perdre leur trace depuis un quart d'heure environ. Cela représentait près de cinquante miles d'écart. Pour l'instant il se sentait en sécurité, mais on finirait par découvrir le colonel Burgeon et le garde. Peut-être y avait-il un comité de réception à Willis.

Une phrase du pilote le réconforta :

— J'espère que vous ne vous attendez pas à trop de confort. Nous allons atterrir en pleine campagne, non loin d'une maison en partie en ruine, il n'y a qu'un type pour garder la propriété. Il faut prendre l'eau du puits et dormir sur des matelas pneumatiques.

— Il y a l'électricité ?

— Oui. Le téléphone aussi.

Il n'aurait que Gates et le gardien sur les bras.

— Le type s'appelle Barton. Il est un peu timbré. À force de vivre seul avec ses bêtes. Ne faites pas trop attention à lui.

Deux minutes à peine et le pilote tendit le bras.

— Nous allons atterrir entre les deux haies.

Elles étaient si hautes que l'avion une fois à terre serait invisible.

— Attention, le sol est plutôt irrégulier.

Un grand type sortait d'une maison au toit en partie effondré et, les jambes écartées, les mains aux hanches, regardait l'appareil se poser.

*

* *

De ses doigts d'acier John Charles avait dévissé le manchon du tube de chauffage central. L'eau de l'installation avait tout coulé dans sa cellule et s'infiltrait sous la porte. Il avait fait glisser la chaîne en dehors du tube et se trouvait libre. Il plia encore le tuyau, et après plusieurs mouvements réussit à dévisser l'autre manchon. Il avait à sa disposition une excellente matraque d'un mètre cinquante de long.

Avec elle il se mit à frapper sur toute la tuyauterie dans le mur. Le vieux marin ne paraissait pas entendre le tumulte, mais au bout d'un quart d'heure Charles crut surprendre un léger bruit. Il devina que quelqu'un était derrière la porte.

— Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi donc ! cria-t-il. Je vais me noyer.

Un bruit de voix. Collé contre le bois de la porte il sourit. Des voix de femmes. Le vieux chnoque ne devait pas être là.

— Vite, vite ! cria-t-il.

Enfin une clé grinça dans la serrure et il leva sa matraque. Peu lui importait de frapper une femme. Celle qui entra, la sœur du Commodore, fut étendue pour le compte tandis que les autres figées de peur se collaient contre le mur.

— L'argent, vite ! Donnez-moi l'argent.

D'une poche de tablier il sortit un porte-monnaie, vit qu'il contenait des billets de cinq et dix dollars. Il poussa les deux femmes dans la cave, referma la porte et s'enfuit.

Son coup de téléphone à Tuscaloosa lui révéla l'ampleur du désastre. Le secrétaire du club, inquiet à la suite de son coup de téléphone interrompu sur le terrain, était parti aux nouvelles. Il avait trouvé le gardien à moitié mort et le colonel sérieusement malmené et ligoté dans le coffre d'une Buick.

— Bon, dit Charles. Venez immédiatement ici avec tout l'argent dont vous disposez. Vous me trouverez à l'aéroport, je vais louer un appareil pour Houston. Prenez trois hommes avec vous, Grand, Duddles et Powell. Il faut que vous soyez ici dans moins de deux

heures.

À l'aéroport, il put louer un Martin 202 avec équipage pour deux mille dollars. On lui assura le départ pour une heure plus tard et l'arrivée à Houston pour quatorze heures.

Il usa sa patience dans le bar, fumant et buvant du café en attendant ses amis de Tuscaloosa. Quand ils arrivèrent il ne fut pas peu surpris de voir le colonel Burgeon parmi eux. L'officier supérieur avait un pansement sur la nuque. Il paraissait plein d'une rage contenue :

— Je suis grandement coupable, Charles, mais je vous jure que je le descendrai.

— Il est à Willis ?

— Oui.

— Vous avez téléphoné là-bas ?

— Pas à Barton, il est trop idiot, mais maintenant Gates doit s'y trouver.

— Non. Laissons. Ce gars est capable d'intercepter la communication. Il faut lui laisser croire qu'il est en pleine sécurité.

En compagnie du secrétaire, il alla régler le prix de la location. Le fait qu'il paya en billets de cent dollars parut surprendre l'employé. Peu lui importait. Comme Burgeon il voulait la peau de Kovask. Le reste le laissait indifférent.

— Il y a quand même un espoir, dit-il à Burgeon. Si nous le retrouvons à temps et le liquidons, personne ne pourra plus empêcher le déroulement de l'opération *Cayo Bajo*. Tout n'est qu'une question de temps.

— Ne croyez-vous pas qu'il ait pu donner des indications précises sur sa destination ? émit le secrétaire.

Le colonel secoua énergiquement la tête, grimaça à cause de la douleur qu'il éprouvait à la nuque :

— Non. Je me souviens parfaitement lui avoir indiqué le lieu secret de notre base dans la voiture. Depuis il n'a pu entrer en contact avec qui que ce soit.

Une demi-heure plus tard, dans le bar de l'aéroport, le haut-parleur les avertit que leur équipage les attendait en bout de la piste N° 3.

Ces six hommes au visage fermé, à l'allure assurée, firent retourner quantité des personnes en attente. Le capitaine Charles avait tout prévu. Il avait téléphoné à une agence d'Houston pour qu'une voiture rapide les attende à l'aéroport.

— Dans moins de trois heures nous serons au vieux ranch, dit-il entre ses dents alors que le 202 décollait. Espérons que nous arriverons à temps.

CHAPITRE XVII

En moins d'une demi-heure Serge Kovask avait visité les lieux et découvert l'endroit idéal pour enfermer le pilote et Barton, le vieux cow-boy ivrogne. Celui-ci leur avait servi un tord-boyaux effroyable, de la viande froide avec des épis de maïs bouillis et arrosés de beurre. Le marin avait mangé sur le pouce tout en regardant autour de lui. Il décida d'enfermer les deux hommes dans une porcherie désaffectée. La porte en était solide et il pouvait la bloquer avec les poutres qui traînaient ça et là. Comme ouverture il n'y avait qu'un soupirail étroit et celle de l'auge. Personne ne pouvait s'échapper de là.

Gates avala le fond de son verre, grimaça. Le vieux ronchonnait tout en faisant du café.

— Je vais téléphoner à Tuscaloosa pour savoir s'il y a du nouveau. Normalement ils auraient dû nous appeler.

Il se dirigea vers l'appareil, seul objet moderne dans le désordre poussiéreux du ranch. Kovask sortit son Spécial .38 et l'arma.

— Doucement Gates ! La comédie est finie. Pour vous aussi, *Pecos Bill*.

L'air hébété, le vieux se tourna vers lui. Un étui de Colt battait sa cuisse droite.

— Et défense de toucher à votre pétoire. Tous les deux direction la porcherie mais avant, videz vos poches.

Gates n'avait pas changé d'expression. Il se contenta de hocher la tête et de murmurer :

— J'aurais dû me méfier depuis le départ.

Le vieux crut pouvoir profiter de la situation pour balancer la cafetière pleine de liquide brûlant en direction de Kovask. Ce dernier l'évita de justesse, tira dans le chapeau du vieux.

— Tout à l'heure c'est dix centimètres plus bas.

Il stoppa l'élan du pilote qui s'apprêtait à lui sauter à la gorge.

— De toute façon c'est perdu pour vous. Le F.B.I. patrouille dans le coin et votre coucou serait abattu par la chasse.

L'un derrière l'autre ils pénétrèrent dans la porcherie. Kovask travailla dur pour bloquer ensuite la porte avec les poutres, puis quand il fut certain de la solidité de son ouvrage il rejoignit le « Twin-Bonanza » et le sabota. Il n'avait plus qu'à attendre. Le silence de Tuscaloosa était significatif. S'ils se taisaient c'était qu'une équipe était en route pour le Texas. Il ne pouvait espérer la liquider à lui tout seul.

D'un autre côté il ignorait si vraiment le F.B.I. local était dans le coup, et un coup de fil à Washington aurait demandé trop de temps.

Il acheva la fouille du vieux ranch, découvrit un sous-sol soigneusement aménagé. Trois pièces bétonnées contenaient des armes, des postes-radios et des explosifs. Dans un placard il découvrit des uniformes de Marines tout neufs.

Pendant tout ce temps il n'abandonna pas une seule fois la lourde serviette qui contenait le rapport secret du capitaine Charles sur l'opération *Cayo-Bajo*. Pas une seule fois il ne tenta de l'ouvrir, se doutant qu'un dispositif spécial devait détruire les documents au cours d'une ouverture sans précautions. Les spécialistes de l'O.N.I. trouveraient certainement le moyen d'en venir à bout.

Il revint auprès des explosifs et en fit l'inventaire. Beaucoup de plastic avec des boîtes de détonateurs chimiques, quelques pains de T.N.T., de la mélinite, du cordon détonant, deux bouteux.

En plusieurs voyages il transporta au premier du plastic et des pains de T.N.T., les cacha dans un coin, déroula le cordon détonant en le faisant passer par un vasistas de la cuisine, jusqu'aux hautes herbes de l'extérieur. Mais aucun des bouteux qu'il essaya ne voulut fonctionner. Il fit un essai avec un détonateur chimique, réussit à envoyer une onde de choc dans un morceau de cordeau et décida d'utiliser ce système. Il relia l'autre extrémité du cordeau à un pain de plastic, groupa tous les autres explosifs autour. Avant d'aller se cacher dans les broussailles il alla chercher une mitraillette et deux chargeurs.

De sa planque il apercevait l'entrée de la ferme, le chemin qui devait mener à la route. Le bimoteur était au-delà, dissimulé par les bâtiments.

Le soleil tapait férocement sur la nature et lui brûlait la nuque. Le silence était presque total, à l'exception de quelques craquements et de bruits d'insectes.

À deux heures trente il entendit un léger bourdonnement puis tout redevint calme. Il prit la mitraillette entre ses mains, gardant son automatique à ses côtés. Le pilote et Barton avaient certainement pu suivre son manège depuis la porcherie mais ils se tenaient cois.

L'homme passa non loin de lui et faillit le surprendre. Kovask ne le connaissait pas. Il marchait courbé en deux et se rapprochait peu à peu du ranch. Un autre opérait de même en direction du mur sans ouvertures qui faisait face à la route. Un inconnu également.

Puis il repéra le colonel Burgeon à quarante mètres de lui. Il le surveilla d'un œil, s'inquiétant de ce que faisait le premier inconnu. Il craignait qu'il ne remarque le cordeau ou ne trébuche dessus.

D'autres hommes devaient s'approcher des bâtiments par derrière. Il pensa que le pilote et le vieux allaient se mettre à crier dès qu'ils

apercevraient leurs amis, mais le silence persistait toujours.

Soudain il tressaillit, crut avoir rêvé. Le capitaine John Charles, les doigts crispés sur un gros calibre, venait dans sa direction les yeux tournés vers la maison. Comment avait-il fait pour échapper au Commodore ? Kovask se demanda si le vieux marin n'avait pas laissé sa vie dans cette aventure.

Il avait espéré produire le capitaine en temps utile. Il ne pouvait le laisser pénétrer dans la maison. Il le lui fallait vivant. Sa résolution fut rapide. Il prit son automatique, visa l'officier félon à la cuisse, tira.

Charles ne tomba pas tout de suite. Il cria :

— Le coup est venu de là.

Kovask avait déjà sa mitraillette en main et tirait de courtes rafales.

— À la maison. Elle est certainement vide.

Alors on se mit à crier depuis la porcherie.

Kovask distingua la voix du pilote :

— Non, n'allez pas là-bas, c'est un piège.

Il tira dans cette direction, espérant que le bruit des coups de feu couvrirait cette mise en garde. D'ailleurs on lui répondait et le capitaine Charles, allongé à une vingtaine de mètres de lui, essayait de l'atteindre.

Les deux inconnus et le colonel refluèrent vers le ranch et s'y barricadèrent. Alors sans plus attendre Kovask écrasa du poing son détonateur chimique.

L'explosion fut presque simultanée. Le ranch parut s'enfler démesurément puis le toit, comme une soupape de sécurité, vola en éclats, les murs se fendillèrent, cédèrent à la force destructrice et bientôt la majeure partie des bâtiments ne fut plus qu'un tas de ruines.

Kovask avait bondi sur le capitaine Charles qui, les yeux exorbités, oubliait de regarder de son côté. Il l'assomma d'un coup de crosse.

Et puis, très lointaine, une sirène de police vrilla le lourd silence qui retombait après le vacarme de l'explosion, tandis que, dans le ciel pur, un nuage de poussière ressemblait à un arbre géant.

*

* *

Le Commodore Rice décrocha un appareil et écouta.

— Parfait, dit-il. Du phosphore ? Bigre ! Mais les documents sont intacts et révélateurs ?

Il raccrocha :

— Tout va bien. Continuez.

— Ils ont eu l'idée géniale de manœuvrer un réseau communiste avec la complicité de Quinsey évidemment. Ce dernier venait toucher sa paye quand ils l'ont tué.

Kovask acheva son récit tandis que le Commodore Rice, les yeux mi-fermés, paraissait se délecter.

— Je pense, dit-il brusquement, à la tête de Sunn quand il apprendra, à la tête de tous les types de la C.I.A.. Il y a longtemps que j'attends une joie pareille, mon cher. Nous allons leur transmettre immédiatement une copie des documents trouvés dans la serviette. Il était temps. Un commando de Marines déguisés en Cubains devait s'embarquer pour le *Cayo Bajo* en compagnie d'authentiques anticastristes.

— Et mon Mexicain Rabazin ?

Rice eut un sourire équivoque :

— Il est en route pour Washington. Il complétera votre rapport et celui du capitaine Charles. J'avais presque envie de l'envoyer directement aux bureaux de la C.I.A., mais ils sont tellement mauvais joueurs qu'ils auraient été capables de l'escamoter.

FIN

1 Ultra-Hight-Frequency : ondes de longueurs inférieures à 5 mètres.

2 Le Général Edwin Walker, commandant la 24^e Division d'Infanterie en Allemagne, fut relevé de ses fonctions en avril 1960, pour propagande fasciste dans les séminaires d'orientation de l'armée américaine, soupçonné d'être un partisan de la guerre préventive.

5 COLLECTIONS

CRÉÉES POUR VOUS
PAR LES ÉDITIONS
FLEUVE NOIR

ESPIONNAGE

La lutte des ombres

SPÉCIAL-POLICE

Enigme et Suspense

ANGOISSE

Le frisson de la Peur

AVENTURIER

Le Gentleman Justicier

ANTICIPATION

La Réalité de Demain

CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

Exigez

"FLEUVE NOIR"

PRIX : 240 F. 2,40 N.F.

Imp. Foucault

N° 353